

84



AMERICAN PSYCHO

Bateman returns !



GEORGE CLOONEY

Carrière d'une tête brûlée

BUFFY & ANGEL
LE DIVORCE !
SARAH MICHELLE GELLAR S'EXPLIQUE

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 84 - 25,00 F - RD

GERARDMER/FANTASTIC'ARTS 2000 : TOUS LES FILMS !



SIXIÈME SENS

PEUR BLEUE

PRINCESSE MONONOKÉ

STIGMATA

DOGMA

LA MAISON DE L'HORREUR

LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS

SLEEPY HOLLOW

L'étrange poème de Monsieur Tim

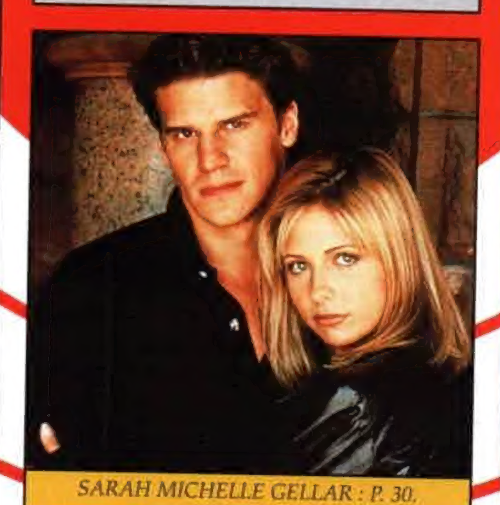
Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 123 - 25,00 F - RD

SOMMAIRE



AMERICAN PSYCHO : P. 12.



SARAH MICHELLE GELLAR : P. 30.

EDITO

Que se passe-t-il ? Pourquoi n'y a-t-il pas de héros les muscles bandés, la tronche déformée et ravagée par l'effort, et le gun bien en main en couverture d'*Impact* ? L'équipe a-t-elle mal vécu le passage au nouveau millénaire ? Vous pensez qu'il faut nous envoyer le service psychiatrique ? Voire l'intégrale John McTiernan en DVD en guise de traitement de choc ? Ne vous inquiétez pas, malgré les apparences, tout le monde va bien. D'ailleurs, pour vous rassurer et vous montrer qu'on est resté les mêmes, on va avancer une explication. Depuis quelque temps déjà, l'industrie du cinéma d'action telle qu'on l'a connue ces dernières années subit de notables bouleversements. L'époque où des films comme **Piège de Cristal**, **Piège en Haute Mer** et **Le Grand Tournoi** se fabriquaient à la chaîne semble révolue. Il faut dire que les icônes du genre ont jeté l'éponge ! Sylvester Stallone tente un semblant de reconversion plutôt bien entamé avec **Copland**, Jean-Claude Van Damme tourne des films de seconde zone (comme **Desert Heat** qui sortira directement en vidéo), **Steven Segal** en est réduit à faire des courbettes à *Warner* pour les supplier de mettre en chantier **Undersiege 3**. Quant à Bruce Willis et Arnold Schwarzenegger, ils déclarent partout qu'ils en ont un peu marre de sauver le monde, même s'ils n'ont pas spécialement envie de changer radicalement de registre. Des stars qui, maintenant qu'elles ont atteint la cinquantaine, aspirent à autre chose. On les comprend.
Si Hollywood délaisse dans le même temps les films d'action purs et durs, c'est pour suivre un public préférant aujourd'hui faire les yeux doux à une nouvelle forme de cinéma fantastique (voir l'énorme succès de **Matrix**, **Le Projet Blair Witch** et **Sixième Sens**) et aux films d'animation du studio *Pixar*. Pour preuve, outre-Atlantique, **La Fin des Temps** se ramasse face à **Toy Story 2** et n'atteindra jamais la barre des 100 millions de dollars. Signe d'une période creuse, où les films de genre continuent d'exister, mais sous d'autres formes. Celle d'un thriller politique (**Révélations**), d'un constat sur le racisme qui remet en cause le système judiciaire américain (**Hurricane Carter**) ou d'un polar intimiste (**Le Talentueux Mr Ripley**). Aujourd'hui, pour un **Rois du Désert** (le seul film 100 % *Impact* du numéro, mais dont on avait déjà longuement parlé dans le précédent), on compte une dizaine de **Magnolia** et de **Vie Volée**, des œuvres moins directement «pour nous» si on peut dire.
Pour se sortir de cette mauvaise passe, on a donc appelé notre bonne copine Sarah Michelle Gellar, toujours prête à nous rendre service et à nous parler de ***Buffy***, la série qui l'a rendue célèbre et que vous êtes beaucoup à suivre (et puis faut pas se le cacher, Buffy en couv' = plein de pépètes, donc gros gueuleton après le bouclage). C'est aussi l'occasion de vous présenter quelques films qui créeront l'événement dans les prochains mois, à commencer par **American Psycho**, l'adaptation tant attendue du roman culte de Bret Easton Ellis. **Mission : Impossible 2**, **Gladiator**, **60 Secondes Chrono** et **Romeo Must Die** pointeront le bout de leur nez dans les salles l'été prochain. Ce qui ne nous empêchera pas de nous retrouver en avril... sans Buffy. Parole de scout !

Damien GRANGER

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert
comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert **collaborateurs** Alex Benjamin - Jenny Cooney Carrillo - Cédric Delelée - Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Stéphane Moïssakis - Alexandre Nahon - Hélène Nunez - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel
correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah
composition Mansart Power **photogravure** Start Plus **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** février 2000 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°84** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Fabien Baron - Denise Breton - Michel Burstein - Cat's - Carole Chomand - Valeria Ciezar - Nathalie Dauphin - Priscille Demolly - Elysées Editions Communications - Fnac Import Service - Sylvie Forestier - François Frey - Laura Gouadain - H & K - Anne Lara - Pascal Launay - Corinne Licoppe - Fanny Louie - Bruno Maccarone - Emilie Maison - Olivia Malka - Floriane Mathieu - Elizabeth Meunier - Céline Petit - Alexis Rubinowicz - Dominique Segall



■ *Mel Gibson dans THE PATRIOT* ■

EXPRESSO

■ par Didier ALLOUCH, Cédric DELELÉE & Damien GRANGER ■

THE PATRIOT

Histoire de se remettre de l'échec (relatif) de **Godzilla**, le producteur Dean Devlin et le réalisateur Roland Emmerich mettent toutes les chances de leur côté avec **The Patriot**. Rien à voir avec le dernier Steven Seagal, puisqu'on y retrouve Mel Gibson dans la peau de Benjamin Martin, un paisible fermier père de famille que des événements dramatiques vont entraîner dans la guerre d'indépendance américaine dont il deviendra l'un des leaders. Si Benjamin Martin a réellement existé, l'adaptation de ses exploits a été confiée à Robert Rodat, auteur du script d'**Il Faut Sauver le Soldat Ryan**. Un scénariste en pleine ascension, une star qui reprend à peu de choses près le rôle qu'il tenait dans **Braveheart** et une période propice à enflammer l'ardeur du spectateur américain moyen, avec un tel potentiel, ce **Patriot** risque bien de retrouver le souffle de **Stargate**, et promet en tout cas d'être spectaculaire avec de nombreuses batailles où parlera la poudre dans le galop des chevaux. Quant au casting, c'est bel et bien un show Gibson auquel on prévoit d'assister, puisque aucun de ses partenaires n'est vraiment connu du grand public, à l'exception de Tcheky Karyo, sanglé dans un uniforme des troupes françaises.

GLADIATOR

Grosse production estivale de l'écurie *DreamWorks*, **Gladiator** est un film important. Pas seulement par son budget plafonnant à 100 millions de dollars, ni par le fait qu'il s'agisse d'un péplum, genre qui a connu ses heures de gloire (**Ben-Hur**, **Spartacus**) mais qu'on ne peut guère plus contempler que dans le «Cinéma de Quartier» de l'ami Dionnet. **Gladiator** est surtout, pour Ridley Scott, la dernière chance de prouver qu'il peut encore être un grand metteur en scène après le pathétique **A Armes Egales**. Il faut dire que le sujet s'y prête : à Rome, en 180 av J.C., le général Maximus (Russell Crowe), ami proche de l'Empereur Marcus Aurelius, est réduit en esclavage après que la souverain a été assassiné par son propre fils Commodus (Joaquim Phoenix). Assoiffé de vengeance, Maximus parvient à briser ses chaînes et revient à Rome comme gladiateur. Pour reconquérir la place qui lui est due, il va mener une révolte sanglante...

Précédé de rumeurs flatteuses et bourré de solides seconds rôles (Richard Harris, Derek Jacoby et Oliver Reed, ce dernier étant décédé en cours de tournage), **Gladiator** s'annonce comme le premier péplum gore, Scott n'ayant pas lésiné sur les corps dévorés par les tigres et les décapitations. Mais l'action ne se limite pas aux arènes, puisque le film débute par une bataille épique au beau milieu des forêts allemandes. Après **Conan le Barbare**, **La Chair et le Sang**, **Braveheart** et **Le 13ème Guerrier**, **Gladiator** pourrait bien venir s'ajouter à une courte liste, celle de chefs-d'œuvre où l'acier tranchant brille de tous ses feux. Actuellement en pleine préparation de **Hannibal**, la suite du **Silence des Agneaux**, Ridley Scott trouve en outre ici l'occasion inespérée de filmer des hommes en sueur aux muscles saillants se livrer à de virils corps à corps.



■ *Russell Crowe dans GLADIATOR* ■

- Brian Helgeland, scénariste de **L.A. Confidential** et réalisateur de **Payback**, est sur le point de produire et diriger **A Knight's Tale** pour le compte de la *Columbia*. L'acteur Heath Ledger (bientôt à l'affiche dans **The Patriot**) est pressenti pour interpréter le rôle d'un écuyer devenant maître dans l'art de la joute.

- Partenaire de Roland Emmerich, pour qui il a écrit et produit **Stargate**, **Independence Day** et **Godzilla**, Dean Devlin prépare ses débuts derrière la caméra avec **Cellular**, un thriller se situant dans la veine de **Speed**. Un individu reçoit sur son portable un coup de fil d'une jeune femme kidnappée, et doit retrouver sa trace avant que la batterie ne soit déchargée. On ne connaît pas encore le nom de l'heureux sponsor !

- A en croire le magazine américain *Hollywood Reporter*, Steven Seagal, qui a bien du mal à trouver les fonds nécessaires pour concrétiser ses divers nouveaux projets, aurait signé pour un troisième **Under Siege**. Le film sera scénarisé par J. F. Lawton, bien connu pour avoir occupé les mêmes fonctions sur le premier de la série, **Piège en Haute Mer**.

- Décidément très prolifique, Steven Soderbergh (**L'Anglais**) annonce deux nouveaux projets. Le premier sera l'adaptation de la mini-série britannique ***Traffic***, qui s'intéresse au comportement des politiques face au trafic de drogue. Harrison Ford et Catherine Zeta-Jones sont pressentis pour diriger l'enquête. Il retrouvera ensuite son acteur de **Hors d'Atteinte**, George Clooney, qui remplacera Frank Sinatra dans un remake de **L'Inconnu de Las Vegas**, où cinq hold-up sont commis simultanément à Las Vegas un soir de réveillon.

- Pour le compte des studios *Disney*, Michael Mann et Tom Hanks collaboreront ensemble sur **Gates of Fire**, adaptation épique de la bataille que Jules César livra contre Pompée. Attaché au projet en tant que producteur, Tom Hanks n'a pas encore annoncé s'il fera partie de la distribution.

LORD OF THE RINGS

Episode 3 : Tournage

FRODO (voix-off)

«Lorsque nous nous détournons des ténèbres de notre passé pour nous installer dans le calme de nos vies paisibles, nous oublions parfois ce que ce calme nous a coûté. Mais il est bien d'autres choses encore qui, du fond de ces ténèbres, se rappellent à nous...»

Cette déclaration d'un des hobbits débute la première version du script du **Seigneur des Anneaux**, celle de l'époque où le projet de Fran Walsh et de Peter Jackson était envisagé sous la forme de deux films seulement (**La Communauté de l'Anneau** et **La Guerre de l'Anneau**). Mais, alors qu'il tourne actuellement le premier volet de ce qui sera, en définitive, une trilogie, Peter Jackson ne manquera pas d'apprécier à leur juste valeur l'acuité prophétique de ces propos dont il est lui-même l'auteur. Car, en attendant la consécration à l'écran de son projet fou et sublime, Jackson pénètre pour l'heure ces ténèbres redoutables dans lesquelles il livre déjà un combat au moins aussi homérique que celui d'Helm's Deep.



■ *Saruman (Christopher Lee) et une de ses victimes* ■



■ *Arwen (Liv Tyler) et la poupée de Frodo (tournage)* ■



■ *Pause cigarette pour deux cavaliers noirs !* ■

Le 11 octobre 1999, suite à une période de répétitions gérée comme un secret de multinationale, débutent à Wellington les premières prises de ce projet sacré, tellement sacré en fait qu'une tribu de maoris s'est même déplacée pour bénir le plateau. Environ 140 membres (sur une équipe de 500 personnes) s'activent autour d'un groupe de hobbits traversant ce qui, à l'écran, deviendra la Terre du Milieu. Plus loin, le producteur Tim Sanders tient en respect une équipe de télévision locale qui cherche à couvrir l'événement. Rien d'étonnant. Avec ses 130 millions de dollars de budget, Le **Seigneur des Anneaux** n'est rien moins que le projet le plus ambitieux qu'ait connu à ce jour la Nouvelle-Zélande, propulsant un Jackson déjà starifié au rang de trésor culturel national. Ce dernier, dans son faux documentaire **Forgotten Silver**, imaginait la bio du plus grand réalisateur néo-zélandais du siècle, ce qui donnait sans trop de détour quelques indices sur sa propre mégalomanie.

Le voici servi puisqu'il se retrouve aujourd'hui épié, guetté, attendu au tournant, gérant à la fois la lourde logistique de son tournage, les risques de fuite perpétuels (chaque figurant est un espion potentiel), les pressions inévitables de ses financiers américains et la nécessité de livrer à ses compatriotes leur **Star Wars**, leur **Titanic**, leur **Ben-Hur** voire, si possible, un bon film ! Comme, on s'en doute, les candidatures affluent sur les postes même les plus ingrats. Paranoïa oblige, chaque participant signe une charte le tenant au secret avec la menace d'une amende cosmique si des informations parvenaient à l'extérieur. Chaque exemplaire du script porte en surimpression sur chacune de ses pages le nom de son propriétaire, et le plateau est quadrillé de vigiles à la stature carrément dissuasive. Tout ceci alimente, comme de bien entendu, les rumeurs les plus folles. Si l'on en croit les divagations observées sur la Toile, Jackson aurait ainsi déjà refusé les services de Bruce Willis, d'Emma Thomson ou encore du compositeur John Williams. Quel que soit le crédit qu'on leur accorde, ces divagations colportent en définitive la même image du bonhomme : une tête de mule qui refuse obstinément ce qu'Hollywood a de plus «marketing» à lui offrir et affiche sans retenue son intention de mener son projet à terme sans se laisser emmerder. Pour le bien de son film, par respect pour ses spectateurs, Jackson n'a pas d'autre choix. Il doit, pratiquement, se battre contre tout le monde, et, dans la mesure où les trois films sont tournés dans la continuité, sur 18 mois, la bataille va être rude et sans pitié. Retenu pour le rôle d'Aragorn, Stewart Townsend, vedette d'une série télé locale, s'est très vite fait gicler du plateau. Apparemment, son manque d'assiduité aux éprouvantes leçons de combat à l'épée qui lui étaient dispensées en serait l'origine. L'Américain Viggo Mortensen, plus docile, le remplace au pied levé. Car on ne rigole pas avec le gros Jackson, et ici tout le monde marche au pas. Les chevaux des cavaliers noirs sont parmi les mieux dressés au monde, à tel point que d'autres tournages se retrouvent privés de bêtes de choix. Les figurants qui interprètent les Orques ont suivi des cours de pantomime de haut niveau et une grande partie de la figuration d'Helm's Deep était assurée par des militaires. Ces derniers ayant été rappelés en catastrophe suite aux récents événements du Timor voisin, la production vécut un de ses premiers dépassements budgétaires lorsqu'il fut question de trouver des remplaçants aussi idéalement disciplinés et efficaces. La Nouvelle-Zélande étant divisée en deux grandes îles, plusieurs équipes travaillent simultanément à des lieux distants les uns des autres. On prépare les décors d'Helm's Deep au Dry Creek Quarry tandis qu'on filme des chevaux au Waikato et des Orques dans une forêt lointaine. La gestion de ces équipes multiples a de quoi donner le tournis aux producteurs exécutifs. Et de son côté, *New Line* demande régulièrement des comptes. Or, étant donné que les rushes ne bénéficient pas encore des décors virtuels que prépare la compagnie d'effets spéciaux *WETA*, la pression du studio s'accentue, rendant Jackson toujours plus irritable. Le 15 janvier dernier, alors que l'équipe s'apprête à quitter le village de Hobbitown construit à Waikato pour rejoindre le décor d'Helm's Deep où doit se tourner une partie de la bataille, le producteur Tim Sanders, contre toute attente, quitte le plateau. Stupéfaction dans les rangs. Pour l'heure inexpliquée, cette défection de taille témoigne d'une pression portée à son comble. Répétons-le, il va falloir à Peter Jackson une ténacité hors du commun pour traverser l'épreuve qu'il s'est lui-même infligée et éviter que les déclarations de Frodo le Hobbit ne deviennent par trop prophétiques.

FRODO (voix off)

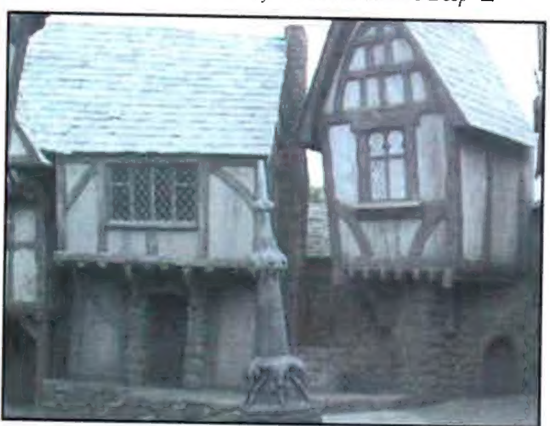
«Ainsi commença la troisième ère de la Terre du Milieu. L'Histoire devint Légende... et la Légende devint Mythe. Et ce qui n'aurait jamais dû être oublié fut à jamais perdu.»

■ **Rafik DJOUMI** ■

Prochain épisode : Elijah Wood et Ian McKellen donnent leurs impressions.



■ *Portion de décor de la forteresse de Helm's Deep* ■



■ *Les ruelles du village de Bree* ■

Générique actuel

Elijah Wood	Frodo Baggins
Sean Astin	Samwise Gamgee
Ian McKellen	Gandalf le magicien
Ian Holm	Bilbo Baggins
Billy Boyd	Peregrin Took (Pippin)
Viggo Mortensen	Aragorn
Christopher Lee	Saruman
Liv Tyler	Arwen
Dominic Monaghan	Merry
John Rhys-Davies	Gimli
Orlando Bloom	Legolas
Sean Bean	Boromir
Ethan Hawke	Faramir
Brian Sergent	Ted Sandyman
Cate Blanchett	Galadriel
Kevin Conway	Theoden
Brad Dourif	Wormtongue
Andy Serkis	voix de Gollum

Réalisateur : Peter Jackson
Scénaristes : Frances Walsh, Philippa Boyens, Stephen Sinclair, Peter Jackson
Producteurs : Barrie Osborne, Peter Jackson, Frances Walsh, Rick Porras
Directeur de la photo : Andrew Lesnie
Monteurs : John Gilbert, Jamie Selkirk
Conception visuelle : John Howe, Alan Lee
Costumes : Ngila Dickson
Maquillages : Peter Owen, Jose Perez
Effets numériques : Charlie McClellan et le studio WETA
Effets spéciaux optiques : Richard Taylor
Effets spéciaux physiques : Steve Ingram

60 SECONDES CHRONO



■ *Nicolas Cage dans 60 SECONDES CHRONO* ■

Après leur fructueuse collaboration sur **Rock**, le producteur Jerry Bruckheimer (**Armageddon**) retrouve Nicolas Cage pour un pur produit d'action vitaminé rock n' roll et moteurs rugissant. Dans **60 Secondes Chrono**, Cage incarne Jack, le leader speedé d'un gang de voleurs de voitures. Une activité qu'il exerce pour l'argent mais aussi et surtout pour le fun, puisqu'il ne dérobe que de la bagnole de luxe arrachant le bitume. Après une carrière qui a fait de lui une petite légende, Jack décide de raccrocher, mais pas avant d'avoir accompli un dernier coup, le plus insensé, le plus glorieux : voler 50 voitures en 24 heures pour le compte d'un malfrat. L'argent gagné permettra à Jack de démarrer une nouvelle vie et de sortir son frère des embrouilles dans lesquelles il s'est fourré. Là où tout se complique, c'est qu'un gang rival est également sur l'affaire, que la police est alertée, et qu'une des voitures contient de la coke appartenant aux Colombiens.
Un sujet excitant, une bande annonce explosive, **60 Secondes Chrono** carbure à l'adrénaline pure, avec des poursuites à vitesse supersonique, et un casting complété par la star montante Angelina Jolie (**Bone Collector**) et le vieux renard Robert Duval. Derrière la caméra, Dominic Sena, dont on n'avait plus entendu parler depuis le pourtant intéressant **Kalifornia** avec Brad Pitt.
Autre production Bruckheimer, **Coyote Ugly** lorgne du côté du **Showgirls** de Paul Verhoeven. Le film nous conte l'histoire de Violette, une jeune chanteuse qui paie son loyer en travaillant comme serveuse dans un bar où la bière coule à flot. Un endroit dont les principales attractions sont des concours de t-shirts mouillés et des pouliches se trémoussant sur les tables. Encouragée par la tenancière des lieux, Violette va se dévergonder et mettre tous les clients à ses pieds. Inspiré d'un article de magazine, **Coyote Ugly** est la première réalisation de David McNally, à qui on doit une pub pour *Budweiser*, et se définit comme un film féministe où les femmes prennent le pouvoir sur les mâles dont le cerveau est tombé dans le slip. On y verra notamment la nouvelle venue Piper Perabo, Maria Bello (**Payback**) et Tyra Banks (**Fièvre à Columbus**) exhiber leurs charmes.

ROMEO MUST DIE



■ *Jet Li dans ROMEO MUST DIE* ■

Tandis que la carrière américaine de Chow-Yun Fat piétine suite à des rôles décoratifs dans des films de piètre qualité (**Un Tueur Pour Cible** et **Anna et le Roi**), c'est désormais sur Jet Li, star incontestée du film d'action à Hong Kong (la série des **Il Etait une Fois en Chine**), que se porte désormais l'attention d'Hollywood. Après avoir été bradé comme bad guy frappé d'immobilisme chronique dans le piteux quatrième volet de **L'Arme Fatale**, on le retrouvera dans **Romeo Must Die**, produit par Joel Silver (**Matrix**). Il y interprète Han Sing, un policier hong kongais jeté en prison pour avoir protégé son turbulent petit frère des autorités. Lorsque celui-ci est abattu par un gang californien, il s'évade direction Oakland afin de le venger. Il y rencontre la fille d'un membre dudit gang, qui partage son traumatisme puisque son frère a également été victime des affrontements sanglants que se livrent les caïds de la ville. Evidemment, à partir de là, tout se complique... Sur cette intrigue vaguement shakespearienne, le réalisateur Andrew Bartkowiak, directeur photo de **L'Arme Fatale 4** et qui signe ici sa première mise en scène, s'est entouré des collaborateurs de Richard Donner, garants d'une dose conséquente de cascades motorisées. Quant aux scènes d'action pure, c'est Corey Yuen, chorégraphe habituel de Jet Li, qui s'est chargé de les concevoir, l'une d'entre elles nous montrant la star des arts martiaux suspendue par la cheville à une corde et mettant hors de combat cinq assaillants de sa jambe libre. Ce qui n'est qu'un avant-goût, considérant le fait que le film compte quinze scènes d'action à son actif, et ce malgré un budget restrictif qui contraint Bartkowiak à privilégier l'efficacité sur le tape à l'œil.
Mais l'avenir de Jet Li ne s'arrête pas là : on pourrait bientôt le retrouver dans **The Mutant Chronicles**, film de SF réalisé par le très prometteur Simon Hunter (**The Lighthouse**), et peut-être dans **Matrix 2**, puisqu'il vient de signer un contrat de deux films avec Joel Silver. ■

s é r i e t é l é

NYPD BLUE

D'ordinaire, la nouvelle saison de *NYPD Blue* débute en France au mois de mars. Cette année, elle ne commencera qu'en septembre. La faute en revient à *ABC* et non à *Canal Jimmy*. Explications.
Le 21 septembre, sur *ABC*, une série intitulée *Once and Again* fait ses débuts dans la case horaire de *NYPD Blue* (le mardi à 22 h), dont la nouvelle saison ne commence que le 9 novembre. A partir de cette date, *Once and Again* doit quitter l'antenne et se caler le lundi soir à la place de «Monday Night Football», la saison de foot américain étant terminée. Seul hic, *ABC* n'a aucune série leader cette année, et *Once and Again* a bénéficié d'un taux d'audience remarquable. De plus, elle est produite par une filiale de *ABC* : *Touchstone Television* (*Groupe Disney*). Les responsables de la chaîne décident alors de ne programmer *NYPD* qu'en décembre, et à un nouvel horaire. Furieux, Steven Bochco fait part de son mécontentement à *ABC* et menace les programmateurs de vendre *NYPD* à une chaîne concurrente s'il ne peut garder le créneau du mardi soir. *NBC* saute sur l'occasion en offrant un pont d'or à Bochco, lequel s'entend toutefois in extremis avec *ABC* pour conserver le même créneau horaire. *NYPD* reste donc sur *ABC*, mais le premier épisode de la saison 7 ne sera diffusé que le 11 janvier, ceci afin de laisser *Once and Again* s'installer encore plus confortablement. Doublage et sous-titrage font donc que nous découvrirons en France cette nouvelle saison en septembre.
Pour patienter, voici les grandes lignes de cette septième année d'investigation policière. Les premiers épisodes ne révolutionnent pas la série puisqu'ils ne seront que des variations d'enquêtes déjà vues : deux flics malhonnêtes qui battent un homme à mort, le coup du «bébé dans la benne à ordure»... La routine, quoi. Côté personnages, Andy Sipowiccz, dorénavant veuf, prend soin de son enfant, avec lequel il a du mal à communiquer et pour qui il s'avère un piètre cuisinier. Jill Kirkendall espère se réconcilier avec son ex-mari, sur le point de s'adonner à des activités illégales. Danny Sorenson s'amourache lui de la nouvelle recrue Mary Franco (Sheeri Rappaport). Une relation bienvenue puisqu'elle tranche radicalement avec le traitement, d'habitude faiblard, des personnages féminins. Pour une fois, un femme de la 15ème Brigade possède une vie sexuelle saine, vive et passionnée. Diane Russell, par contre, se retrouve entre deux feux au milieu du couple Kirkendall, et le lieutenant Fancy ne fait que déambuler dans le commissariat, la nouveauté étant qu'il a rasé sa célèbre moustache !
C'est terrible, mais *NYPD Blue* vieillit. Les intrigues de cette nouvelle saison sont loin d'être excitantes, même si quelques surprises restent à venir, comme le départ de Martinez qui laisse sa place à Henry Simmons, ainsi que cet épisode où les inspecteurs se trouvent confrontés à sept cadavres entièrement dénudés. Quand Bochco lorgne du côté de *X-Files*...



■ *Sipowicz (Dennis Franz) & Sorenson (Rick Schroeder)* ■



■ *Diane Russell (Kim Delaney)* ■



■ *Jill Kirkendall (Andrea Thompson)* ■

NYPD Blue Saison 7, en septembre sur *Canal Jimmy*.

■ **Alexis DUPONT-LARVET** ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

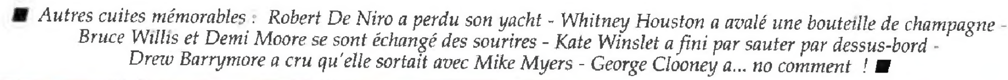
■ Les Grandes Cuites de l'an 2000. On a du mal à ne pas pouffer nerveusement en revoyant le vidéo-clip de Jennifer Lopez à l'époque où cette dernière était au firmament d'une carrière quasi-exemplaire (ouais, quasi, passque putain quand elle se met à chanter... !). Rappelez-vous, c'était il y a deux mois. On la voyait réveillonner dans la piscine d'un hôtel de luxe avec tout plein de beaux garçons autour (quand rêvent les concierges...), tandis qu'un 2000 géant s'illuminait. En fait, le soir fatidique, après avoir commencé par s'illuminer les narines, Jennifer et son Pouffe Daddy de mec ont fini en discothèque (ringards les millionnaires !) à assister au règlement de compte à coups de guns d'un de leurs amis avec une vieille et sympathique connaissance. Un mort ! La gueule de bois du lendemain a dû être douloureuse puisqu'en plus de se faire logiquement emmerder par les flics, la belle Jennifer apprenait également qu'elle perdait tous ses contrats (parfums, cosmétiques) et que son nom avait mystérieusement disparu de tout un tas de projets hollywoodiens. «Zob alors ! Si j'aurions su, j'aurais resté dans ma piscine !» s'est exclamé la maladroite (enfin, c'est ce que j'ai compris, je suis pas un champion de la traduction). Jennifer ! Si tu nous lis, sache qu'on a besoin à *Impact* d'une assistante qui maîtrise l'espagnol ! (et qui chante pas...)

■ Quand des fans s'excitent sur un film, il leur arrive parfois de perdre le sens des priorités. A force d'espionner à longueur de journée le plateau du village des Hobbits du **Seigneur des Anneaux**, des quidams ont fini par se lasser de ne voir ni Frodo ni Gandalf ni Peter Jackson. Même pas une caméra ou un micro. Trop éloignés de toute activité, ils ont fini par se rabattre sur le seul acteur du film à portée de leur objectif, et d'envoyer fissa ce cliché d'une importance primordiale sur tous les sites dédiés au film. Comble du comble, la photo de cette vedette (surnommée Luckiest sheep in the world) a fini par figurer dans la catégorie «scoop» des sites concernés. (Il paraît même qu'un magazine français de cinéma d'action l'a publiée. Ah les cons !)

■ Communiqué : le sympathique éditeur vidéo *Opening* s'apprête à sortir en DVD le film **Lettres à un Tueur** et d'y proposer un sous-titrage en langues régionales, c'est-à-dire Breton, Alsacien, Basque et Corse. Ainsi, **Kerpatrick lou Swayzou lé pas Fraîchou** sortira à Quibérion le 10 février. Si tout va bien, *Opening* proposera ensuite un sous-titrage pour la Seine Saint-Denis (**Spéciale Dédicace à un Pur Killer**), un autre pour la bourse de Paris (**Missive à Forte Valeur Ajoutée pour un Spéculateur sur Vie Entreprenant**) et enfin un DVD personnalisé pour notre rédacteur en chef Damien Granger (**Trop Pas de Courrier pour un Tueur Mortel**). Sinon, il y aura également un sous-titrage français pour les papis attardés qu'ont rien compris aux joies de la non-communication.

Ayé ! Preums' ! J'ai fini avant vous. Vous avez un gage.

■ **John Choumchoum Jr** ■



■ *Autres cuites mémorables : Robert De Niro a perdu son yacht - Whitney Houston a avalé une bouteille de champagne - Bruce Willis et Demi Moore se sont échangé des sourires - Kate Winslet a fini par sauter par dessus-bord - Drew Barrymore a cru qu'elle sortait avec Mike Myers - George Clooney a... no comment !* ■








ABONNEMENT

«La chasse au trésor sans ma revue préférée ? Pas question ! Veuillez m'abonner illico à Impact» G. Clooney

Faites comme ce gentil lecteur : abonnez-vous à votre revue préférée en envoyant des lingots d'or. Et recevez en cadeau un roman de BUFFY CONTRE LES VAMPIRES ou un numéro de MAD MOVIES ou d'IMPACT manquant à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRÉNOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

CODE POSTAL ______________________

VILLE ______________________

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à *Impact*.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international







L'abonnement à *Impact* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

TOMB RAIDER
La Révélation Finale

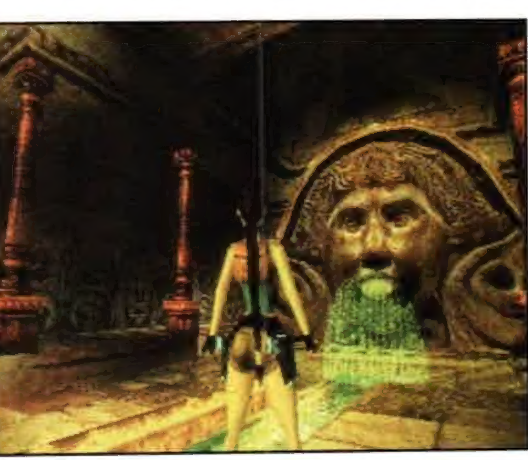
Editeur : Eidos. Développeur : Core.



Le cauchemar des ludophiles est de retour. Gros phénomène médiatique, icone pop, sex-symbol, Lara Croft nous les gonfle depuis 1996 et **Tomb Raider** premier du nom, sorte d'**Indiana Jones** au féminin à la fois révolutionnaire (un genre est né...) et navrant (...dans la douleur). Car les jeux, au nombre de quatre, sont tous plus ou moins un décalque de ce qui caractérise son héroïne : fortement attractifs comme un fantasme beauf, et vraiment illusoires dès qu'il s'agit de passer à l'action ! Ainsi, alors que la planète entière réclame à corps et à cri une meilleure maniabilité pour Miss Croft, les sadiques de *Core Design* ont remis le couvert dans cet épisode. Faire courir Lara équivaut donc toujours à, par exemple, conduire une grosse cylindrée de **Gran Turismo** : il faut anticiper bien à l'avance la moindre aspérité du parcours ! La recordwoman de prises de mur en pleine tronche et de sauts dans le vide s'est vu attribuer quelques nouveaux mouvements, comme par exemple grimper à la corde et virer à 90 degrés lorsqu'elle est agrippée à une corniche. La bonne affaire !, quand on sait que Lara n'a rien de Speedy Gonzalez dès qu'il s'agit d'enchaîner les actions : je grimpe à une échelle (15 secondes), j'actionne un levier, je redescends à l'échelle (15 secondes), je m'accroupis et rampe jusqu'à la pièce suivante (20 secondes), je plonge dans l'eau, ah non c'est pas là, je ressors de l'eau (2 minutes), je déplace cette colonne sur cette dalle tout au fond (45 secondes), je fume un clope après m'être aperçu que je me suis trompé de dalle (5 minutes), je redéplace la colonne (45 secondes donc), un mécanisme s'enclenche enfin... libérant un esprit de feu qui me transforme en Jeanne d'Arc (moins de 5 secondes). C'est vraiment trop fun !

La particularité de **Tomb Raider III** étant d'être injouable pour le commun des mortels (seuls quelques Dieux de la console peuvent s'enorgueillir de l'avoir terminé dans les règles), c'est donc armé de la soluce et des tips qu'on aborde cette **Révélation Finale**. On y apprend des choses passionnantes : à seize ans, Lara et ses couettes ont été formées au dur métier d'archéologue/aventurier/pilleur de trésor par Werner Von Croy. C'est là, dans un temple cambodgien, qu'elle arrache des mains d'un squelette poussiéreux son minuscule sac à dos, qui fera d'elle l'éternelle ado arrogante qu'on connaît. Quelques années plus tard, dans une pyramide égyptienne, la gourde libère par accident l'esprit de Seth, le Dieu des Tempêtes. Elle n'aura de cesse de réparer son erreur et de s'opposer à un Von Croy devenu très vilain, secondé par une armée de sbires à l'intelligence artificielle proche du néant (au bout de 150 flèches décochées, les chevaliers consentent à mourir).

Les concepteurs avaient promis de plancher cette fois plus sérieusement sur le scénario : on le voit, c'est béton. Ils avaient également dans l'intention de rendre cette aventure plus cohérente en la maintenant dans un pays unique, en l'occurrence l'Égypte et ses momies très à la mode. Résultat, la plupart des niveaux se ressemblent dans une esthétique propre à la série (décors inutilement surchargés, visibilité moyenne, écœurement rapide). On pourrait se rattraper sur les poursuites en jeep et en side-car, mais rester bloqué au sommet d'une dune avec les quatre roues qui tournent dans le vide relève du bogue grossier et impardonnable. Même la séquence du train menant à Alexandrie (c'est toujours rigolo la plate-forme en mouvement) est gâchée par l'irruption de ninjas (les **Tomb Raider** ont toujours ratissé large). Bref, on se demande quand même un peu si entre deux séances productives de marketing, entre deux castings pour la silhouette humaine de Lara, entre deux rendez-vous à Hollywood pour l'adaptation ciné, les gars de *Core Design* ont encore le temps de jouer vraiment à **Tomb Raider**.



■ *«Et si j'allais me payer le mur d'en face ?»* ■

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

MISSION : IMPOSSIBLE 2

Oublions **Chasse à l'Homme** et **Broken Arrow**. Plus le temps passe, plus **Volte/face** apparaît comme le meilleur film d'action des années 90 avec **Une Journée en Enfer** de John McTiernan. C'est dire avec quelle impatience on attend **Mission : Impossible 2** du grand John Woo, qui succède à Brian De Palma, réalisateur du premier opus. Sur un scénario de Robert Towne (**Tequila Sunrise**, **Mission : Impossible**), Tom Cruise y retrouve le personnage d'Ethan Hunt, cette fois chargé par son supérieur (Anthony Hopkins) de mettre la main sur un virus mortel avant qu'il ne soit récupéré par l'ennemi (Dougray Scott). Pour ce faire, il reforme une équipe de choc et s'arme d'un matériel ultra-sophistiqué...

Malgré un tournage problématique (démission d'une partie de l'équipe, divergences d'opinion entre la star et son réalisateur, sortie repoussée de plusieurs mois), **Mission : Impossible 2**, qui semble plus proche du concept de la série originale que le film de De Palma, apparaît pourtant comme le spectacle qui pourrait définitivement détrôner les **James Bond** et renvoyer 007 dans les placards poussiéreux, en redéfinissant les codes du cinéma d'action et d'espionnage. Un acteur charismatique et exigeant, un metteur en scène virtuose, bref, la rencontre de deux fortes personnalités pour un résultat dont les premières images clouent au sol : Tom Cruise suspendu par une main à une falaise vertigineuse, des bagarres dont la puissance semble dépasser celles de **Matrix**, une maîtrise totale de l'espace et une chorégraphie de ballet pour des gunfights et des poursuites à couper le souffle. Futur emblème d'un cinéma viscéral dont l'intensité visuelle provoque directement la sensation d'être précipité au coeur de l'action, **Mission : Impossible 2**, où l'on retrouvera également Ving Rhames et Thandie Newton), est déjà révolutionnaire. Déflagration prévue le 26 juillet.

■ *Tom Cruise dans MISSION : IMPOSSIBLE 2* ■

à l'affiche de SUMMER OF SAM et OXYGEN

ADRIEN BRODY

Jeune acteur dans une école d'art dramatique, Adrien Brody décroche à treize ans un rôle récurrent dans la sitcom ANNIE MC GUIRE, puis dans le sketche de NEW-YORK STORIES réalisé par Francis Ford Coppola. Suivent BULLET, LE GUERRIER D'ACIER, LA LIGNE ROUGE, et plus récemment OXYGEN et SUMMER OF SAM. Bientôt à l'affiche du drame HARRISON'S FLOWERS, Adrien Brody s'est bâti une carrière solide qui pourrait faire de lui la star de demain.

Vous tournez beaucoup de films indépendants. C'est difficile de devenir une star à Hollywood ?

J'essaie de prendre des décisions conscientes, de trouver des projets intéressants en espérant qu'ils seront vus. Les projets passionnants existent, mais qu'ils soient réussis et montrés, c'est une autre affaire. **Bullet** et **Le Guerrier d'Acier**, dont les scénarios étaient pourtant excellents, ont par exemple donné de mauvais films. Je ne regrette pas de les avoir tournés, mais on ne m'y reprendra plus. J'aimerais trouver un équilibre, pouvoir faire des films de studio pour la reconnaissance qu'ils apportent et ainsi avoir suffisamment de latitude pour m'investir dans des films plus mineurs, sans pour autant sacrifier mon intégrité. C'est le risque quand vous devenez une star. Vous n'êtes plus un acteur, mais un bon placement qui rapporte beaucoup d'argent. Vous ne pouvez alors plus accepter n'importe quel rôle et vous amuser. Lorsque vous êtes au sommet, vous n'avez plus le droit à l'erreur, vous vous retrouvez coincé par l'image que les autres ont de vous. C'est un vrai dilemme et je ne sais pas si j'ai vraiment envie de ça. J'y réfléchirai à deux fois avant de choisir cette voie. Je gagne déjà confortablement ma vie et j'aime ce métier pour les nouvelles expériences enrichissantes qu'il m'apporte. Pour réussir, je pense qu'il faut éviter d'être cupide et obsédé par la starification.

Quelle a été votre réaction lorsque vous avez découvert *La Ligne Rouge* ? Vous aviez un rôle important qui a pratiquement disparu du métrage final...

J'ai été très choqué, extrêmement déçu. Les producteurs n'ont même pas pris la peine de me prévenir, c'est pourquoi l'expérience a été si douloureuse. Je m'apprêtais à faire la promotion du film, à donner des interviews... Et tout d'un coup, je me rends compte que mon rôle se limite pratiquement à de la figuration. Le personnage auquel j'avais consacré 22 semaines de ma vie avait quasiment disparu de la pellicule ! En plus, **La Ligne Rouge** était le plus gros événement de ma carrière à cette époque. Il m'a fallu un bon moment pour encaisser le coup, mais j'en ai tiré une bonne leçon. Sans cette expérience, j'aurais à coup sûr oublié toutes les peines, tous les combats que j'ai dû livrer pour arriver là où je suis. Je n'avais encore jamais souffert sur le plan professionnel, d'un point de vue créatif. C'est arrivé qu'il manque une scène ou deux, mais jamais on avait coupé 90% de mon travail. Fort heureusement, juste après, Spike Lee m'a offert un des premiers rôles dans **Summer of Sam**, qui m'a permis de montrer que je pouvais jouer. Sinon, ma carrière en aurait souffert. Les gens savent bien que Terrence Malick est un spécialiste pour faire des films différents de ce qui était prévu, que sur huit heures de film il ne subsistera que trois heures de métrage, mais qui s'en soucie vraiment ?



■ OXYGEN ■

A l'arrivée, *La Ligne Rouge* paraît de toute façon très vague d'un point de vue scénaristique...

Tout à fait. **La Balade Sauvage**, voilà un film merveilleux. Par contre, j'aime beaucoup moins **Les Moissons du Ciel**, que je rapprocherais volontiers de **La Ligne Rouge**, puisqu'à l'époque Malick avait déjà coupé de nombreux dialogues de Richard Gere pour se concentrer sur des plans d'arbres qui brûlent. C'est très beau, mais pour qu'il soit émouvant, un film a d'abord besoin d'une histoire solide. Bon, ce sont ses choix, ses films... Malick ne me doit rien, même si je lui ai beaucoup donné. J'ai été engagé pour un travail, et je l'ai fait.

Vous n'avez pas le droit de vous plaindre ?

Je me suis plaint ! Mais ça ne sert pas à grand-chose. Ce qui m'a le plus blessé, c'est le manque de sensibilité et de courage, le fait que personne n'ait pris la peine de comprendre ce que ce film représentait pour moi. Je crois qu'ils ne savaient pas quoi faire, mais un coup de fil aurait suffit... J'étais un jeune acteur de 24 ans, j'ai donné la moitié d'une année, je ne me suis jamais plaint, je n'ai posé aucun problème, je me suis investi totalement dans mon rôle, j'ai travaillé dur pour presque rien... On attend forcément quelque chose en retour dans ces cas-là ! Or, je n'ai même pas été invité à la première du film, que j'ai vu à une projection de presse, entouré de journalistes. Comment peut-on manquer de tant de discernement ? Si j'étais producteur, je m'inquièterais des acteurs. Mais c'est peut-être pour ça que je suis resté un artiste plutôt que de devenir un homme d'affaire. Enfin, ça m'a permis d'apprendre qu'on ne doit rien attendre des gens. Maintenant, je sais à quoi m'en tenir.



■ LA LIGNE ROUGE ■

Vous apportez toujours une certaine sensibilité à vos personnages, même les plus durs, comme Harry, le kidnappeur d'*Oxygen*...

Pourtant, j'essaie souvent de minimiser ce côté. Mais c'est vrai que pour ce personnage, on décèle quelque chose dans le regard. Quelque chose d'attirant, qui va au-delà de la haine, même s'il en est rempli, et qui a rapport au plaisir et à l'innocence, comme chez un enfant. Je pense que c'est crucial pour incarner correctement un méchant. Sinon à quoi bon ? On ne s'identifie pas au méchant, on s'en fiche complètement et on a envie qu'il disparaisse au plus vite. Il faut faire en sorte que le spectateur aime détester ce méchant. C'était une expérience intéressante que j'avais envie de tenter. Avec **La Ligne Rouge**, j'ai expérimenté la peur, et cette fois, je voulais m'essayer à un rôle plus obscur. Mais je ne me suis pas autant amusé que ça parce que ce n'est pas dans ma nature d'être diabolique. Jeune, il fut un temps où j'ai essayé d'être plus dur que je ne l'étais réellement. Je crois que ça arrive à beaucoup d'adolescents. J'étais un fan de hip hop, je croyais en ses revendications, et finalement, je me suis perdu. Aujourd'hui, c'est différent. J'écoute toujours du hip hop, j'en fais même, mais je n'ai plus l'esprit rebelle et j'ai réussi à rester moi-même. Ça m'a pris du temps, mais j'ai finalement compris qu'il ne s'agit pas seulement d'être dur. Pour être un homme, complet et intéressant, il faut être autre chose. Lorsque je joue un personnage, j'incarne quelqu'un d'autre tout en incorporant un peu de moi-même.

Comment vous êtes-vous préparé pour jouer Harry dans *Oxygen* ? Est-ce dur, psychologiquement, d'interpréter ce genre de personnage ?

Oui, ça l'est. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour me préparer. J'ai beaucoup joué aux échecs pour apprendre à me concentrer et je me suis musclé pour en imposer physiquement. Pour ce film, j'ai dû perdre mon âme, devenir un homme mauvais, effacer tout le reste de ma personnalité. Et de là, j'ai pu entrer dans le jeu de la manipulation. Je n'ai pas eu à regarder de films comme **Le Silence des Agneaux**. Je ne voulais en aucun cas être influencé, mais que ma composition soit spontanée. Je ne savais pas ce que ça allait rendre, mais il fallait que ce soit organique.

Vous avez travaillé avec des réalisateurs très différents : Francis Ford Coppola, Julien Temple, Terrence Malick, Spike Lee... Et vous venez juste de tourner *Harrison's Flowers* sous la direction d'Elie Chouraqui...

C'est cette diversité qui me donne de l'énergie dans mon travail. Je dois quand même avouer que ce tournage m'a épuisé ! On s'est beaucoup amusé, je n'ai pour une fois pas trop souffert émotionnellement, mais par contre, j'étais physiquement vidé. Je joue Kyle, un photo-reporter de guerre, qui part en Yougoslavie pendant le conflit qui oppose les Serbes aux Croates pour aider Andie McDowell à retrouver son mari porté disparu. J'ai adoré interpréter ce personnage, une sorte de loser qui devient un héros malgré lui. C'était franchement formidable, mais j'ai dû me donner à fond pour être crédible. Il faut vraiment avoir peur quand on vous tire dessus, la scène d'après rire de soulagement, etc. C'est un peu comme se retrouver sur des montagnes russes !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

● Star hollywoodienne en perte de vitesse, Kevin Costner rejoint Kurt Russell dans le thriller indépendant **3000 Miles to Graceland** de Damian Lichtenstein, où il sera un parieur invétéré et malchanceux au bout du rouleau qui décide de braquer le plus grand casino de Las Vegas pour se refaire une nouvelle vie.

● Julia Roberts, qui est devenue l'actrice la mieux payée d'Hollywood suite aux succès consécutifs de **Coup de Foudre à Notting Hill** et **Just Married**, joue une banquière qui tombe amoureuse d'un petit malfrat mal intentionné dans la comédie policière **33 Liberty Street** d'Adrian Lyne.

● Dès qu'il aura terminé sa nouvelle adaptation de Shakespeare, Kenneth Branagh prendra les traits d'Orson Welles sous la direction de John Sayles dans le thriller **Fade to Black**, qui raconte comment le réalisateur légendaire de **Citizen Kane** s'est retrouvé impliqué dans étrange affaire de meurtre.

● John McTiernan ne nous avait pas habitué à un rythme aussi effréné. Il prépare actuellement son remake de **Rollerball**, qui se déroulera à l'époque médiévale, des canassons et des glaives remplaçant les rollerblades et les gants cloutés d'origine, et devrait ensuite s'attaquer à **The Ransom**, un film d'action dans lequel un ancien détenu débauche un pickpocket à la petite semaine et un voleur de voiture pour kidnapper le plus important trafiquant de drogue new-yorkais.

● **Hannibal**, la suite du **Silence des Agneaux**, n'est pas prêt de voir le jour. Alors qu'on parle de Ridley Scott pour le réaliser, aucune actrice n'a encore été confirmée pour reprendre le rôle de l'agent du FBI Clarice, décliné par Jodie Foster, trop occupée à réaliser le thriller **Flora Plum** avec Claire Danes. Contactée à plusieurs reprises, Gillian Anderson ne pourra pas non plus s'y coller, son contrat sur ***X-Files*** l'empêchant de tenir un rôle similaire dans un autre film. Sont actuellement sur les rangs Angelina Jolie, Helen Hunt, Michelle Pfeiffer et Calista Flockhart (***Ally McBeal***).

objectif net









Sauras-tu reconnaître les films dont nos amis les chimpanzés sont les héros ? Nous t'aidons un peu : il y a **Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Braveheart, Good Will Hunting, Alien, Austin Powers et La Planète des Singes.**



THE CHIMP CHANNEL

http://www.tbssuperstation.com/tv/chimpchannel/

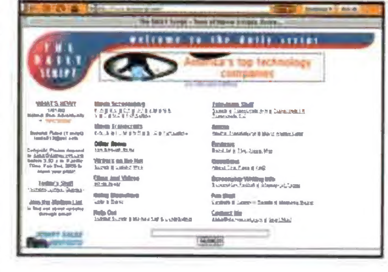
MONKEYED MOVIES

http://www.tbssuperstation.com/movies/monkeys/

Dans la série Plus c'est Con, on vous avait déjà parlé de *Thumb TV*, chaîne de télé du Net entièrement dédiée aux doigts. Voici aujourd'hui *Chimp Channel*, que certains d'entre vous ont déjà pu découvrir dans une émission tardive sur *TF1*, et dont le nom évoque clairement les ambitions : une chaîne de télé peuplée entièrement de chimpanzés dont l'unique activité est de singer les grands succès cinématographiques de ces dernières années. Diffusés sur la chaîne américaine *TBS*, les sketches de *Chimp Channel* comptent aujourd'hui pas moins de 40 parodies (**MIB**, **Titanic**, **Top Gun**, **Braveheart**, **Good Will Hunting**, **Air Force One**, **Alien**, **Indiana Jones**, jusqu'à **La Planète des Singes**... évidemment) dont certaines sont absolument délectables (ah ! la version simiesque de Jar Jar Binks !). Le site *Chimp Channel* est construit comme un magazine people autour des «stars» du show, tandis que *Monkeyed Movies* propose le téléchargement des films et des photos ainsi qu'un aperçu des secrets de fabrication (pas évidents !) de ces courts métrages. Con, inutile, et donc indispensable...

THE DAILY SCRIPT

http://www.dailyscript.com/



A quoi ressemblait le **Catwoman** que Daniel Waters avait écrit pour Tim Burton ? Le mythique **Alien versus Predator** avait-il une histoire qui tenait debout ? Comment Walter Hill avait-il américanisé **The Killer** ? *The Daily Script* n'est pas, comme on pourrait le penser, une base de données, mais plutôt une plate-forme qui renvoie à tous les scripts recensés ça et là sur le Net. Soyez prêts à parcourir un listing particulièrement long et alléchant ! Ici, on peut tout aussi bien chercher la nouveauté en cours de finition (**The Hollow Man**, le prochain Verhoeven), choper le «first draft» pas encore acheté (**Arcade** de David Blade Goyer), s'amuser à comparer les quatre versions de **L'Empire Contre-attaque**, voir l'évolution du premier jet de **Tueurs Nés** par Tarantino à la cinquième version par Oliver Stone. On peut aussi verser une larme sur tous les projets non aboutis (et on trouve parmi eux de sacrés grands noms) ou tout simplement se choper son script de base de son petit film chéri. Des catégories annexes sont dédiées aux versions traduites des scripts étrangers, à la télévision ou encore à la japanimation (les consommateurs de VHS et DVD non sous-titrés apprécieront). Enfin, un glossaire des termes usuels ainsi qu'un cours basique de mise en forme scénaristique vous donneront peut-être l'élan pour tenter à votre tour l'aventure. Ça tombe bien : Daily Script recense également les projets amateurs en leur garantissant du coup une visibilité pas négligeable sur la Toile. En attendant que Joel Silver vous passe un coup de fil...

Nouveaux films, nouveaux sites :
SCREAM 3 (MIRAMAX)
http://www.scream3.com/
THE BEACH (20TH CENTURY FOX)
http://www.thebeachmovie.com/
SUPERNOVA (MGM/UA)
http://www.mgm.com/supernova/
NEXT FRIDAY (NEW LINE)
http://www.newline.com/cinema/
HOLY SMOKE (MIRAMAX)
http://www.holysmokethemovie.com/
KESTREL'S EYE (FIRST RUN)
http://www.frif.com/new99/kestrel.html
THE CUP (FINE LINE)
http://www.thecup.co.uk/
EYE OF THE BEHOLDER (DESTINATION)
http://www.eyeofthebeholder-movie.com/
THE BIG TEASE (WARNER BROS.)
http://www.thebigtease.com/
RESTAURANT (PALISADES)
http://www.restaurantmovie.com/home.html
SIMPATICO (FINE LINE)
http://www.simpatico-movie.com/
GUN SHY (BUENA VISTA)
http://movies.go.com/gunshy/index.html
THE TIGGER MOVIE (BUENA VISTA)
http://disney.go.com/disneypictures/tigger/index.html
HANGING UP (SONY)
http://www.spe.sony.com/movies/hangingup/index.html
SNOW DAY (PARAMOUNT)
http://snowdaymovie.nick.com/

■ **Rafik DJOUMI** ■



OUVREZ-LA !

bad bond

Salut les gars. Quelle volée de bois vert pour accueillir les nouvelles aventures de l'agent le moins secret de Sa Gracieuse Majesté ! Pour une fois, c'est vrai, amplement méritée, mais la faute à qui ? À la décharge de Brosnan et d'Apted, disons que la série est victime de son succès phénoménal à travers les décennies. Quand des millions de spectateurs ont vu les 18 premiers épisodes de 007, pourquoi diable rateraient-ils le 19ème, bon ou mauvais ? Alors évidemment, à partir de là, la production s'en cogne un peu, le succès étant quasiment acquis d'avance. C'est pareil pour les **Arme Fatale** par exemple, qui n'en sont qu'à 4 et font déjà nettement pire. Ainsi, six mois avant le tournage du **Monde ne Suffit pas**, savait-on déjà que Sophie Marceau (insipide dans le film) jouerait la méchante. Sachant que le retournement d'Elektra King est censé être la base même du film, merci pour le suspense ! Bon pour la promo tout ça, et total manque de rigueur, voire de respect pour les fans. Le reste est à l'avenant : trois lignes de scénario qui servent plus ou moins à relier les séquences d'action entre elles, et basta. Plus de grand méchant démoniaque, plus de sbires castagneurs, et par dessus le marché, une musique abominable (souvenons-nous seulement de la sublime partition d'**Au Service Secret de Sa Majesté**. Merci John Barry). Pour finir, où sont passés tous ces lieux exotiques chers à la série, les bastons titanesques, et même, les moments de pure poésie (la mort de Diana Rigg, la fille qui descend du balcon enroulée dans un voile dans **Octopussy**, et bien d'autres...). Où est passée la magie, quoi ? Cela dit, on a déjà vu pire dans le genre (**Vivre et Laisser Mourir**, **Moonraker**). Brosnan se montre malgré tout assez convaincant, et l'attaque des hélicoptères-scieurs est une idée typiquement bondienne. Voilà, avec de bons scénaristes et un peu plus de rigueur, la série reviendra peut-être à un niveau honorable. Maintenant, attendons le **Mission : Impossible 2** de Mister Woo, qui décoiffera certainement plus, du moins je l'espère.

Paul Hemick

bon bond

Salut à toute l'équipe. En tant que fan de l'agent 007, je suis très déçu que *Impact* n'ait consacré aucun dossier sur **Le Monde ne Suffit pas**. Bien sûr, les impératifs de bouclage n'ont pas dû coïncider avec la date de sortie du film, mais était-ce une raison pour nous expédier une critique aussi lapidaire, signée Vincent Guignebert de surcroît, le même qui quatre ans plus tôt avait littéralement descendu **GoldenEye** pendant une bonne demi-douzaine de pages *(Tu confonds avec Julien Carbon, moi j'aime bien* ***GoldenEye****. Bref)*. Alors certes, **Le Monde ne Suffit pas** n'est pas le meilleur des Bond, loin s'en faut. Certes, 007 est une machine à dollars et je comprends que ça puisse en agacer certains. Et après ? George Lucas et son **Star Wars** sont nettement plus mauvais (pour le film) et plus agressifs (pour le marketing) et cela ne les a pas empêchés de bénéficier d'un traitement digne de ce nom dans vos pages (articles techniques, interviews...).
Surtout, cela m'étonne que Vincent réalise seulement maintenant que 007 est concurrencé par d'autres films d'action. Au hasard, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** est sorti en même temps que **Rien que pour vos Yeux**, **L'Arme Fatale** la même année que **Tuer n'est pas Jouer**. De plus, la vague de tous ces films boum-boum-Bruckheimer-Silver, après avoir duré plus de dix ans, est en train de s'échouer sur la plage ; il n'y a qu'à voir la retraite anticipée de Stallone et l'étonnante régularité des bides de Schwarzie, Van Damme and co pour s'en convaincre. *(Euh, Bruckheimer, c'est* ***Armageddon****, et Silver, c'est* ***Matrix****. Question bides, on fait pire !)*
007, lui, subsiste. Pour justifier cette longévité, on évoque à tout bout de champ ce fameux cahier des charges bondien (prégénérique, présentation des gadgets, des méchants...), laissant croire à tort que la franchise **James Bond** répond à une simple recette de cuisine que la dynastie Broccoli a su faire mijoter. C'est oublier que voyager aux quatre coins du monde, combattre les vilains les plus abominables, partager les secrets des plus hautes sphères politiques, emballer les plus belles créatures, tout en gardant une parfaite maîtrise de ses émotions, voilà qui a de quoi cristalliser la plupart des fantasmes du commun des mortels. Cela, les Broccoli l'ont compris ; d'un personnage anonyme inventé par un écrivain non moins anonyme, ils ont créé un mythe universel, une figure emblématique du vingtième siècle. Dix-neuf films, alors que les majors, nanties de moyens autrement plus conséquents, parviennent difficilement à développer des franchises qui dépassent les trois films. Un constat brut, clair, et objectif, qui aurait bien mérité quelques pages dans *Impact*.

Frédéric Boullot

On n'en finira jamais de s'écharper sur les ***James Bond****. On s'écharpe depuis tous temps entre lecteurs, entre lecteurs et rédacteurs, mais aussi entre rédacteurs figure-toi. Le fait est que pour une fois, avec* ***Le Monde ne Suffit pas****, nous étions tous d'accord à Impact : rien à signaler sur le front du cinéma qu'on aime. Tu as raison quand tu dis qu'on fait parfois passer le côté événementiel avant un quelconque critère qualitatif pour couvrir la sortie d'un film, mais à notre avis, pour qu'un* ***Bond*** *crée aujourd'hui l'événement, et vu les tartines qu'on écrites dans le passé sur la série, il faudrait tout simplement que ce soit un bon film. Comme le prochain par exemple ?*

sous le soleil de satan

Comme vous avez fait votre couverture avec **La Fin des Temps**, je ne peux m'empêcher de vous livrer mon avis. Indépendamment du fait que Schwarzie, comme vous le soulignez, est un acteur charmant et plaisant, la vision du film sur le satanisme ou le Diable est pour le moins américaine. Autrement dit outrancièrement basique et dégoulinante de morale chrétienne. Ainsi l'habituelle répression de la sexualité et de la sensualité s'étale largement dès le début quand Byrne «se jette» sur la fille du restaurant, ou quand celui-ci doive faire l'amour avec sa jeune et innocente «fiancée» (Robin Tunney) pour enfanter d'un monstre diabolique, illustrant par là-même l'obsession chrétienne de l'abstinence sous peine de sanction. Ne peut-il jamais y avoir de film intelligent qui célébrerait ces cadeaux de la vie que sont le plaisir sexuel et la beauté des corps nus, symboles de la vie elle-même ? N'y-a-t-il pas assez de malentendus entre hommes et femmes pour que les religions de tous ordres viennent encore nous mettre leurs sempiternels bâtons dans les roues. Il ne faut pas oublier que nous autres infortunés européens avons hérité d'une religion patriarcale («le père», «le fils») écrite par des moines frileux, où la femme se retrouvait reléguée à un rang subalterne d'unique reproductrice (et où parfois on ne lui reconnaît même pas cette caractéristique naturelle !). Nous ne devons jamais oublier les idées rétrogrades, d'un autre âge, qui se logent derrière le catholicisme ; la véritable diablerie, la voilà ! Car qu'est-ce que le satanisme au juste, au lieu de sommairement l'assimiler au mal comme si les prêtres, les papes étaient des surhommes (ça se saurait depuis le temps) ou encore à des gimmicks cocasses, les sacrifices humains, les églises brûlées, les croix renversées ? Non, le satanisme n'est qu'un indispensable esprit de rébellion et d'indépendance, c'est tout simplement un symbole fort (il le faut bien en face des cathos) de la raison. Face à la pression doublement millénaire de tant d'absurdités qui lavent encore nos cerveaux, le Diable incarne une saine insurrection, une remise en cause, une réelle prise de conscience. Tout le reste n'est que folklore.

Daniel Horn

Bon, Belzébuth, ça suffit, on t'a reconnu. Et arrête un peu de recruter dans nos pages, c'est pénible. C'est pas parce que tu te fais dégommer par Arnold dans un gros navet qu'on va aller à la messe le dimanche matin. De toute façon, y'a Téléfoot.

coupure pub

J'aurais juste une petite anecdote à vous raconter concernant la projection de **Fight Club** dans un village avoisinant le mien, Mornas. La mise en scène de David Fincher n'a pas laissé des séquelles qu'auprès du public ce soir-là (moins d'une dizaine de spectateurs en fait) mais également auprès du projectionniste qui n'est pas près de l'oublier. Il a en effet arrêté net le film pendant près de cinq minutes et en rallumant toutes les lumières, pris de panique certainement lorsque Brad Pitt s'adresse à la caméra (donc aux spectateurs) et que l'image se met soudainement à trembler laissant apparaître sur les côtés de l'écran les bords de la pellicule.
Sachant très bien que ce n'était pas dû à un mauvais fonctionnement mais bien au contraire à un effet de style particulièrement sadique du réalisateur, je me suis bien marré. J'imaginais le projectionniste dans sa cabine, les mains moites, les gouttes de sueur lui dégoulinant sur le front, se rendant compte de son erreur de jugement, tout en pensant : «Ah le salaud ! On n'a pas idée de faire des choses aussi débiles dans un film !». C'est aussi peut-être pour ça que **Fight Club** est culte !

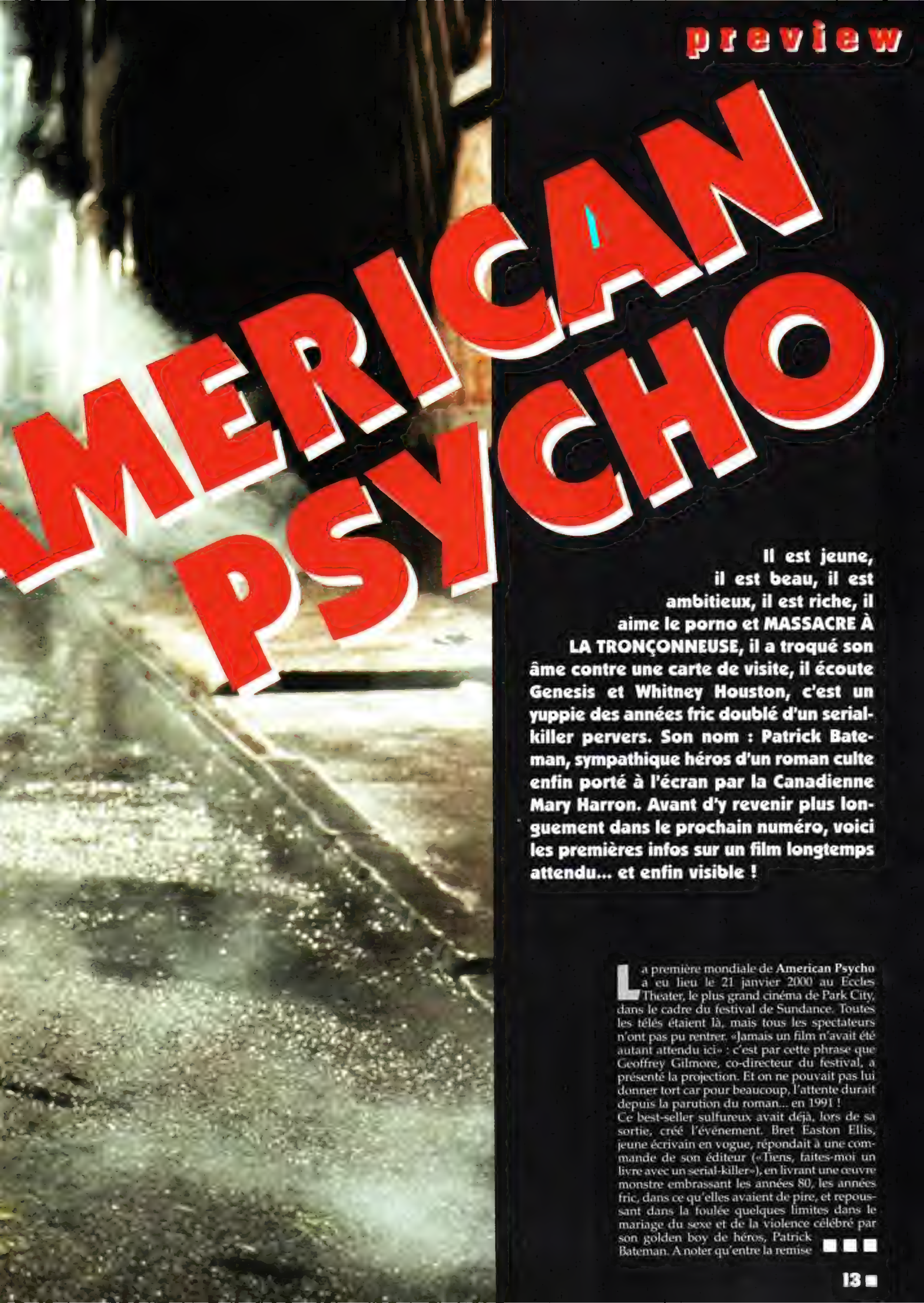
Frédéric Gamba

Certains réalisateurs accompagnent la sortie de leur film d'une note aux projectionnistes du monde entier : Woody Allen par exemple, avec son volontairement flou et mal cadré ***Maris et Femmes****. S'il persiste dans l'expérimentation cinématographique, Fincher devrait y penser à l'avenir !*

V.G.



■ *Patrick Bateman (Christian Bale) : un yuppie qui abandonne les marchés boursiers le temps de commettre quelque odieux crime* ■



AMERICAN PSYCHO

Il est jeune, il est beau, il est ambitieux, il est riche, il aime le porno et MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE, il a troqué son âme contre une carte de visite, il écoute Genesis et Whitney Houston, c'est un yuppie des années fric doublé d'un serial-killer pervers. Son nom : Patrick Bateman, sympathique héros d'un roman culte enfin porté à l'écran par la Canadienne Mary Harron. Avant d'y revenir plus longuement dans le prochain numéro, voici les premières infos sur un film longtemps attendu... et enfin visible !

La première mondiale de **American Psycho** a eu lieu le 21 janvier 2000 au Eccles Theater, le plus grand cinéma de Park City, dans le cadre du festival de Sundance. Toutes les télés étaient là, mais tous les spectateurs n'ont pas pu rentrer. «Jamais un film n'avait été autant attendu ici» : c'est par cette phrase que Geoffrey Gilmore, co-directeur du festival, a présenté la projection. Et on ne pouvait pas lui donner tort car pour beaucoup, l'attente durait depuis la parution du roman... en 1991 !

Ce best-seller sulfureux avait déjà, lors de sa sortie, créé l'événement. Bret Easton Ellis, jeune écrivain en vogue, répondait à une commande de son éditeur («Tiens, faites-moi un livre avec un serial-killer»), en livrant une œuvre monstre embrassant les années 80, les années fric, dans ce qu'elles avaient de pire, et repoussant dans la foulée quelques limites dans le mariage du sexe et de la violence célébré par son golden boy de héros, Patrick Bateman. A noter qu'entre la remise ■ ■ ■

■■■ du manuscrit et la sortie en librairie, «American Psycho» changea de maison d'édition, le commanditaire s'étant finalement étranglé à la lecture de la chose !

Longtemps réputé inadaptable pour le cinéma, avec ses interminables monologues sur le néant, ses chapitres consacrés intégralement à l'analyse pointilleuse des discographies de Whitney Houston et Genesis, et ses atrocités rigoureusement interdites de reproduction à l'écran, «American Psycho» est pourtant devenu un film après une période de pré-production longue et mouvementée. Premier choix de la réalisatrice Mary Harron pour le rôle de Bateman, Christian Bale se retrouva sur la touche quand Leonardo Di Caprio, tout auréolé du succès de **Titanic**, s'intéressa de près au projet. Après moult hésitations (et six mois d'attente pour la production), Di Caprio choisit finalement de partir en vacances à **La Plage**. A peine Mary Harron avait-elle récupéré Christian Bale qu'elle devait repousser une OPA lancée par Oliver Stone, lequel voyait sans doute dans **American Psycho** l'occasion de nous faire un remake hardcore de son formidable **Wall Street**. La réalisatrice gagna la bataille et le tournage put enfin commencer à Toronto, où l'attendaient toutefois de nombreux manifestants relayant les récentes déclarations de Paul Bernardo : ce serial-killer canadien avait avoué que, pour commettre leurs crimes, sa femme et lui s'étaient inspirés... du roman «American Psycho» !

Avec des origines et un tournage qui avaient tout pour aiguiser l'appétit voyeuriste du public, **American Psycho** fut donc projeté dans une salle comble. Les spectateurs ne savaient pas s'il fallait rire ou pleurer pendant certaines scènes, huer l'affreux Bateman ou porter son cynisme en triomphe à d'autres moments. Une heure quarante plus tard, on les vit : certains dépités, d'autres en colère, d'autres encore tentant vainement de «digérer» le film. C'est qu'**American Psycho** renvoie à la tronche du public US l'image d'une Amérique vaine, pédante et meurtrière. Une Amérique faisant des clichés de magazine un idéal de vie. Une Amérique prônant la réussite sociale et l'assouvissement au Dieu Argent avant tout. Une Amérique odieuse, celle des années 80, représentée si parfaitement par Patrick Bateman, yuppie sérial-killer aussi immonde que... sympathique (et parfaitement interprété par Christian Bale).
Dans un coin de la salle, Mary Harron devait bien rigoler. Il faut dire qu'elle a réussi son coup. **American Psycho** est une comédie méchante, un film d'horreur fascinant où le serial-killer, censé être d'une intelligence rare, se révèle un monstre de vacuité qui s'inspire de Leatherface pour tuer ses victimes et les écharpe en écoutant du Whitney Houston. On s'attendait à voir un nouveau **Silence des Agneaux**. On a eu droit à une version gore du **Bûcher des Vanités** !


■ *Donald Kimball (Willem Dafoe) : un flic à la poursuite du plus pervers des psychopathes* ■

entretien
CHRISTIAN BALE

En 1987, alors qu'il a 13 ans et une expérience qui se limite à deux apparitions dans des téléfilms, Christian Bale est choisi parmi 4.000 garçons pour interpréter le jeune héros d'EMPIRE DU SOLEIL de Steven Spielberg. Sa performance est jugée à l'unanimité exceptionnelle, mais l'acteur garde les pieds sur terre, refusant de connaître les déboires de nombreuses stars en herbe. A 26 ans, avec une carrière équilibrée entre le théâtre, la télévision et le cinéma (VELVET GOLDMINE, SONGE D'UNE NUIT D'ETÉ), Christian Bale retrouve un premier rôle de choix avec Patrick Bateman, yuppie et psychopathe.

Comment aborder un personnage aussi «faux» que Patrick Bateman ?

Bateman est un acteur. Toute la journée, il est en représentation permanente. J'ai décidé de l'aborder en faisant de lui une sorte de mauvais comédien qui donne une vision presque toujours exagérée de la réalité, une vision également perturbée par sa totale absence de conscience. Bateman peut tout faire puisqu'il n'a pas de règle, pas de limite. Pour moi, c'était un bonheur de jouer un tel personnage.

Quel regard portez-vous sur l'Amérique décrite dans *American Psycho* ?

Je suis anglais, je n'ai pas connu l'Amérique de cette époque ni son matérialisme effréné. Mais, pour préparer le film, j'ai rencontré quelques courtiers de Wall Street. Ils m'ont révélé qu'ils gagnaient plus d'argent aujourd'hui que dans les années 80, mais qu'ils n'étaient plus du tout pareils. A l'époque, ils se considéraient comme des rock stars, les «maîtres de l'Univers». Ils vivaient dans une sorte de glamour permanent, basant leur mode de vie sur des clichés de magazines. Ils étaient vides. Ils étaient vains. Ils étaient Bateman.

Que pensez-vous de la controverse autour de la violence du film ?

Je ne trouve pas que ce soit un film si violent que ça.

Quand même... On a droit à des meurtres à la tronçonneuse, au pilon, au couteau...

OK, c'est vrai, mais on ne peut pas faire un film d'horreur sans une certaine dose de violence. Ce serait hautement hypocrite. Et **American Psycho** est aussi un film d'horreur. Mais ce qui est ironique, c'est que la censure américaine s'acharne non pas sur une séquence violente, mais sur une scène de cul. C'est tellement américain !

Qu'est-ce qu'on peut faire, en tant qu'acteur, pour se débarrasser un personnage comme Patrick Bateman ?

Juste après la fin du tournage d'**American Psycho**, j'ai joué Jésus Christ dans un téléfilm. J'avais besoin de rétablir l'équilibre, et par rapport à Bateman, Jésus faisait l'affaire !


■ *Dans un monde uniforme, le serial killer Patrick Bateman peut passer totalement inaperçu...* ■

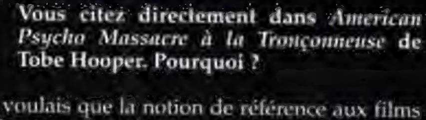
entretien
MARY HARRON

Née au Canada mais élevée en Grande-Bretagne, Mary Harron sort diplômée de l'Université de Oxford. Après quelques années passées dans la presse rock en tant que journaliste, elle débute sa carrière de réalisatrice en signant des documentaires pour la télévision britannique. I SHOT ANDY WARHOL, son premier film tourné en 1996 et interprété par Lili Taylor, se fait remarquer au festival de Sundance (déjà) et lui permet de se placer sur le projet d'adaptation de «American Psycho». Sa ténacité lui a permis de résister à tous les avis de tempête qui ont menacé le tournage, et de livrer au final un film qui va sans aucun doute faire l'événement.

■ Bateman s'offre deux prostituées. Une partie à trois qui a choqué la censure américaine ■

Le roman de Bret Easton Ellis est tout sauf facile à adapter. Comment l'avez-vous abordé ?

Avec ma co-scénariste, Guinevere Turner, nous avons extrait les scènes que nous préférions dans le livre, et nous avons essayé de créer un récit qui permettrait de les lier. Nous avons également décidé de conserver au maximum les dialogues, tellement ils sont brillants. Pratiquement tous les monologues de Patrick Bateman dans le film sont des retranscriptions quasi-littérales de ceux qu'on peut lire dans le roman. Contrairement à ce que nous croyions au départ, l'adaptation s'est déroulée de manière assez facile. Il suffisait de trouver le truc.



Vous citez directement dans *American Psycho Massacre à la Tronçonneuse* de Tobe Hooper. Pourquoi ?

Je voulais que la notion de référence aux films d'horreur soit bien précisée dans le film. Bateman est personnage totalement vide qui se remplit avec ce qui l'entoure. Il se construit une identité en lisant des magazines, son comportement sexuel est directement issu des pornos qu'il regarde... De la même façon, il reproduit les meurtres qu'ils a vus dans des films d'horreur. En plus, **Massacre à la Tronçonneuse** est un film culte que j'adore, parce qu'il exprime la terreur comme jamais auparavant sur un écran, en prenant un certain recul et sans trop en montrer. Exactement ce que j'avais envie de faire avec **American Psycho**.

Vous avez vraiment dû vous battre pour réaliser *American Psycho*, non ?

Vous ne pouvez pas savoir à quel point ! Quand Leonardo Di Caprio et Oliver Stone ont signalé leur intérêt pour l'histoire, j'ai failli perdre mon film. Mais, quand ils se sont éloignés du projet, j'ai pu en reprendre les commandes, tourner le film avec les acteurs que je voulais et l'argent qu'il fallait. Là, je dois encore me battre pour éviter à American Psycho une interdiction aux moins de 17 ans pour une scène de sexe. Mais je sais que si je veux continuer à travailler dans le cinéma, ma vie sera une succession de batailles pour pouvoir dire : «ceci est mon film». Et je peux le dire fièrement aujourd'hui : «**American Psycho** est mon film».



■ Sous le masque du golden boy se cache un abominable monstre ! ■

■ Propos recueillis par
Didier ALLOUCH ■

FURIA

Les films fantastiques français nous avaient habitué à plus de retenue. Que ce soit LE PASSAGE, LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS ou TYKHO MOON, tous étaient calibrés pour ratisser le plus large possible, pour plaire à tout le monde. Plus proche d'un MAD MAX que de PEUT-ÊTRE, FURIA vient renverser la vapeur. Mais de fantastique, Furia n'a que le décor — un futur indéterminé où la civilisation a été anéantie par une guerre. Adapté de la nouvelle de Cortazar «Graffiti», FURIA décrit un univers d'anticipation désespéré et dominé par la répression, où ceux qui gribouillent les murs sont arrêtés, torturés et tués. Avide de liberté, Théo sort tous les soirs pour dessiner dans la rue. Une nuit, il rencontre Elia, aussi perdue que lui. Il tombe follement amoureux de cette fille mystérieuse pour qui il est prêt à braver les lois en vigueur et à risquer sa vie. Régime fasciste, interrogatoires proches de la torture, personnages déprimés... FURIA illustre son sujet sans faire de concessions et distille un discours sincère et foncièrement humaniste.



Nourri aux films de genre dès son plus jeune âge, Alexandre Aja commence par faire l'acteur en jouant le fils de Richard Berry dans LE GRAND PARDON 2 de son père Alexandre Arcady. Son coscénariste, Gregory Levasseur, il le rencontre sur un banc d'école en s'apercevant qu'il lit lui aussi MAD MOVIES ! Partageant les mêmes passions, ils décident d'écrire des films ensemble. FURIA est leur premier long métrage.



■ Théo (Stanislas Merhar) : il enfreint les lois au nom de l'amour et de la liberté ■

Furia n'essaie jamais d'être commercial. On aurait pu s'attendre, puisqu'il s'agit d'un premier film, à une démarche plus opportuniste...

On n'a pas vraiment eu le choix ! Avec six semaines de tournage et un budget de 10 millions de francs, on ne pouvait pas faire un vrai film de science-fiction ni un gros film d'action. De toute façon, l'histoire de **Furia**, qui appartient au registre de l'anticipation, ne s'y prêtait pas forcément. On voulait surtout s'intéresser aux personnages et les suivre dans cet univers qu'on a créé de toute pièce. Avec plus d'argent, **Furia** aurait été un film différent, moins fort dans sa progression et surtout beaucoup moins radical dans son propos. Certains studios américains nous ont déjà proposé de racheter les droits pour en faire un remake. Leur version sera certainement plus commerciale.

Comment est née l'idée ?

En lisant un recueil de Cortazar, qui a écrit beaucoup de nouvelles de science-fiction, dont celle qui a inspiré **Blow Up** d'Antonioni. J'ai aussitôt eu un coup de foudre pour «Graffiti», cette histoire de deux personnages anonymes qui apprennent à se connaître au travers de dessins sans jamais se rencontrer, pour son message universel avec ce mouvement de résistance qui se crée contre un régime autoritaire, et pour le vent d'espoir qu'elle communique. Comme la nouvelle faisait seulement trois pages, les personnages du père et du frère du héros n'existaient pas. J'ai donc dû commencer par convaincre Gregory de l'intérêt du texte en ajoutant de nombreux personnages annexes : il fallait transformer cette histoire abstraite en un traitement concret. On a rencontré les éditeurs espagnols et la légataire universelle de Cortazar pour acquérir les droits et on s'est mis à écrire le scénario juste après le 50ème festival de Cannes, où notre court-métrage **Over the Rainbow** était sélectionné. Ensuite, tout a été très vite : le script a commencé à circuler chez plusieurs agents, a gagné le prix du scénario au Festival de Paris, et on a fini par trouver le financement avant même d'avoir un producteur. En tout, il nous aura fallu un an pour faire **Furia**.

Le film est assez dur. Vous n'avez jamais eu peur que ça soit un obstacle ?

On a dû se battre contre les producteurs, qui nous ont demandé de changer radicalement la fin et d'atténuer la violence des scènes d'interrogatoire pour ne pas écoper d'une interdiction trop lourde *(**Furia** sera finalement interdit aux moins de 12 ans, NDLR)*. On nous a également reproché que **Furia** soit par moment obscur dans sa

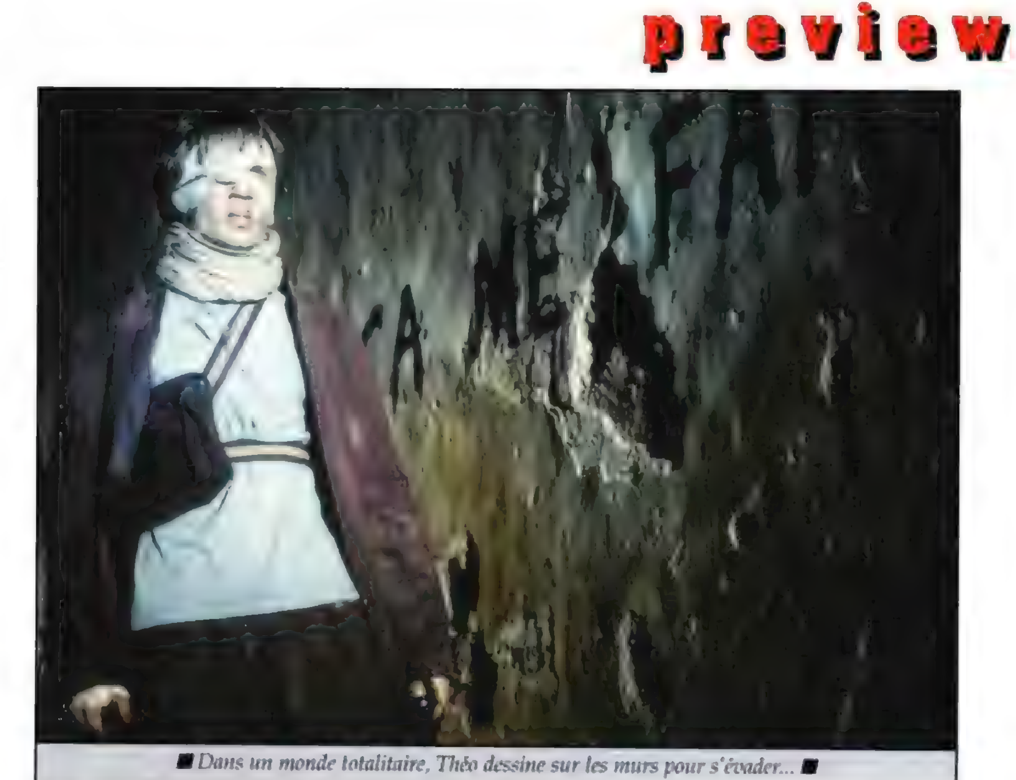
narration. Mais c'est un choix. On ne voulait pas tout expliquer, on ne voulait pas subir une quelconque lourdeur scénaristique.

Est-ce que vous avez eu du mal à convaincre les acteurs ?

Non, car le scénario a vraiment été très bien accueilli. Un acteur comme Pierre Vaneck, qui se retrouve aujourd'hui cantonné à des télé films et des séries faute de rôles à sa mesure, se passionne pour la science-fiction et adore la littérature fantastique. Il était donc ravi qu'on lui propose un film différent, en marge de ce qui se fait habituellement. Stanislas Merhar nous a donné son accord cinq heures après qu'on lui a fait passer le script. Pareil pour Marion Cotillard, que j'ai rencontrée par l'intermédiaire d'un ami comédien, alors que je n'avais pas vu **Taxi**. Heureusement d'ailleurs, car même si je n'ai rien contre ce film, le rôle qu'elle y tient ne m'aurait pas encouragé à la choisir !

Les acteurs n'ont donc pas hésité à participer au film, il y a des réalisateurs et des scénaristes qui ont envie de faire des films de genre, et pourtant, on n'en trouve presque aucun en France. Le problème vient d'où, de la production ?

Oui, et du public, qui a encore du mal à accepter des films fantastiques ou des polars en langue française. Comme si la garantie d'un bon film de genre était l'anglais ! A part cette fausse barrière de la langue, qu'est-ce qui nous empêche de faire un film comme **Cube**, un huis-clos qui ne demande pas beaucoup de moyens. C'est vraiment dommage, parce qu'il y a chez nous des auteurs qui souhaitent faire autre chose, mais on ne les laisse pas s'exprimer. Les producteurs, le public et un certain état d'esprit général nous obligent aujourd'hui à nous expatrier, à aller faire ces films à l'étranger. Il n'y a qu'à prendre Luc Besson, Jan Kounen et Matthieu Kassovitz pour exemples, qui tournent désormais aux Etats-Unis. Pour sortir du registre du film naturaliste, intimiste ou de la bonne grosse comédie, il faut aller voir ailleurs. D'un côté, on se bat pour l'exception culturelle et de l'autre, on se retrouve avec une pensée unique de films qui se ressemblent tous, avec les mêmes acteurs et les mêmes histoires. Mais peut-être que l'Europe va se faire porteuse d'un nouveau genre de cinéma, où à la dimension hollywoodienne s'ajoutera la finesse et l'intelligence européennes. En Italie et en Espagne, ils se débarrassent de leurs préjugés et ont beaucoup plus de liberté. C'est triste, parce qu'on est néanmoins capables de défier les Américains sur leur propre terrain. Certains producteurs imaginent qu'il suffit de continuer à faire des petits films nationaux pour leur tenir tête, à l'instar des restaurants parisiens qui essaient de rivaliser avec le géant *McDonald's*. C'est une image ridicule et complètement illusoire qui ne fera de toute façon pas avancer le cinéma français. A la rigueur, ça pourrait même le faire régresser.



Dans un monde totalitaire, Théo dessine sur les murs pour s'évader...

Pourquoi avez-vous décidé d'appeler le film *Furia* ? On a l'impression, vu le sujet, que c'est une manière de dire : «ces films n'existent pas chez nous, alors on va les faire et se placer en avant»...

Il y a un peu de ça dans la démarche, mais je ne me sens pas l'âme d'un leader. On a décidé de changer le titre parce que celui de la nouvelle avait une connotation un peu trop rétro, complètement ancrée dans les années 80 à cause de son titre, «Graffiti». **Furia** est plus évocateur. En fait, la nouvelle est rédigée à la première personne, par le personnage féminin qui s'adresse au héros. Elle conclut par : «Je rêverais la nuit que tu sortiras encore pour faire d'autres dessins et tu continueras à m'aimer». Cette phrase pourrait très bien s'adresser à la nouvelle génération de jeunes réalisateurs, qui ont des responsabilités pour faire bouger et changer les choses. A mes yeux, cette citation a un sens très large et concerne tout le monde. C'est une manière de dire : «continuez à vous battre pour défendre vos intérêts».

On pourrait rapprocher *Furia* de nombreux films : *Le Dernier Combat*, les *Mad Max*, *Farenheit 451*... Quelles sont vos références ?

Des références, on en a plein, de Lynch à Scorsese en passant par Kubrick, De Palma, Cronenberg et Coppola. On apprécie aussi des cinéastes tels que Mario Bava, Pedro Almodovar ou encore Emir Kusturica. Mais on n'a pas vraiment de préférences. On aime le cinéma en général, les films qui racontent une histoire à la fois humaine et universelle, qui traitent de la réalité sous l'angle de la fiction. Par contre, faire une fiction du réel tel qu'il est donne rarement lieu à des films intéressants. Personnellement, je considère que ma vie est un peu chiante... J'entends par là que je n'ai aucune envie de la filmer au quotidien !

Etant le fils d'Alexandre Arcady, tu dois certainement t'attendre à ce que la presse ne soit pas particulièrement tendre avec toi...

Je ne m'y attends pas, j'en suis sûr. D'ailleurs, c'est déjà fait, mais je m'en suis remis. C'est quelque chose dont je n'ai absolument pas honte et que j'assume totalement. J'ai beaucoup appris à ses côtés, en lui rendant visite sur les plateaux. Il m'a apporté un savoir technique qui m'a permis de gagner du temps et d'éviter certaines erreurs. Je suis fier d'être son fils car c'est un des rares réalisateurs français à avoir essayé de faire des vrais films de genre à l'américaine, comme **Le Grand Pardon**. Que les gens qui dénigrent **Furia** viennent le voir pour en parler. Ils se rendront vite compte qu'il n'entretient que très peu de rapport avec le cinéma de mon père. Et ceux qui pensent qu'il m'a payé ce film pour occuper mes vacances se trompent. On s'est débrouillés nous-mêmes, en essayant toutes les pistes possibles, en allant démarcher auprès du service public, de certaines chaînes de télé. Pour nous, le principal est d'avoir réussi à faire ce film tel qu'on l'avait imaginé.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** ■

Sortie prévue en juin 2000

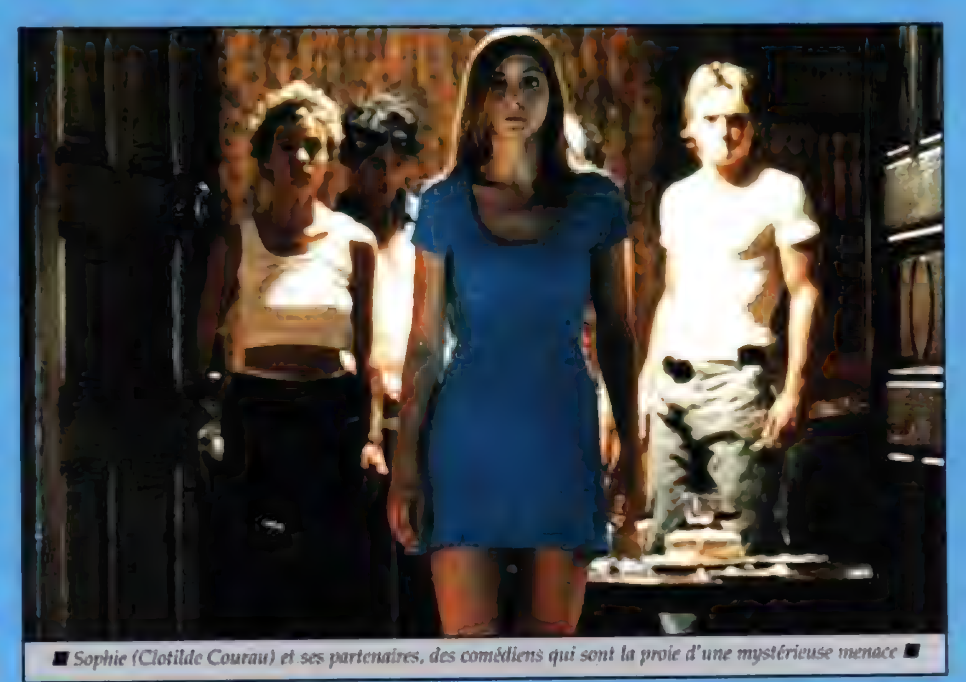


Elia (Marion Cotillard), une jeune fille inquiétante aux prises avec une milice fasciste

Promenons-nous dans les Bois

Tout le monde connait cette comptine, imaginée pour effrayer les enfants désobéissants, et pourtant un poil optimiste : «Promenons-nous dans les bois, tant que le loup n'y est pas. Si le loup y était, il nous mangerait. Mais comme il n'y est pas, il nous mangera pas». Pas de bol pour les protagonistes de PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS : le loup est de sortie ! Sous quelle forme — un tueur masqué ? une créature animatronique ? une bâtisse en images de synthèse ? — ses auteurs se gardent bien de le dire. N'empêche qu'une nuit durant, Sophie, Matthieu, Jeanne, Wilfried et Mathilde, cinq comédiens partis préparer un spectacle du Petit Chaperon Rouge dans le château d'un certain Alex de Fersen, vont avoir la trouille de leur vie.

Premier long métrage de Lionel Delplanque, remarqué l'an dernier à Gérardmer avec OPUS 66, qui a remporté le grand Prix du court métrage, PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS sortira le 5 avril prochain. Une légende urbaine à la française qui arrive en même temps que FURIA pour laisser penser que ça bouge niveau films de genre dans l'hexagone.



■ *Sophie (Clotilde Courau) et ses partenaires, des comédiens qui sont la proie d'une mystérieuse menace* ■

petit chaperon rouge sang...

Clotilde Courau

Formée au théâtre, Clotilde Courau connaît une belle carrière au cinéma, où on a pu la voir dans LE PETIT CRIMINEL, L'APPÂT, ELISA et surtout LE POULPE, un polar où elle partage l'affiche avec Jean-Pierre Darroussin. Actrice polyvalente, elle vient de terminer le film d'horreur PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS et rêve maintenant de jouer les femmes d'action montées sur rollerblade, pétoire à la main, dans un film survitaminé à la techno. Une preuve de goût.

Comment t'es-tu retrouvée dans le premier rôle de *Promenons-nous dans les Bois* ?

En fait, c'est arrivé un peu par hasard. Un ami m'a montré **Opus 66**, un court métrage que Lionel Delplanque venait de réaliser. J'ai tout de suite été interpellée par sa faculté à raconter une histoire avec la caméra. C'est un exemple de réalisateur unique dans le cinéma français, qui aborde ses sujets de façon inédite et personnelle. J'ai demandé à le rencontrer, et mon agent m'a appris qu'il préparait un film d'horreur mais qu'il ne voulait pas de comédienne déjà connue du public. Il m'a quand même fait lire le scénario de **Promenons-nous dans les Bois**, qui allait au-delà de la simple histoire qui cherche à faire peur. Quelques semaines plus tard, on rejoignait la Sologne pour un mois et demi de tournage.

Promenons-nous dans les Bois est présenté comme un slasher. De quoi pourrait-on le rapprocher, d'un classique du genre ou d'un film plus ironique dans la veine de *Scream* ?

Si on ne divulgue que très peu d'informations sur **Promenons-nous dans les Bois**, c'est précisément pour éviter qu'il soit d'emblée comparé à un autre film. Pour être très honnête, je ne connais pas très bien le sujet, mais **Promenons-nous dans les bois** s'éloigne des **Scream**, puisqu'il reprend le schéma habituel du film d'horreur sans en faire une parodie cinéphilique. Le ton adopté est beaucoup plus sérieux et dramatique, et le jeu de massacre n'est qu'un élément de l'histoire qui sert à montrer comment des personnes normales réagissent lorsqu'elles sont plongées dans une situation horrible qui les dépasse. Un cauchemar dont les survivants sortiront transformés. Mon personnage, Sophie, est une fille insouciante et tourmentée par les troubles de l'adolescence qui prend progressivement conscience des valeurs de la vie et de la réalité de la mort. Cette expérience la rend plus réfléchie et adulte. Je pense que c'est un atout pour le film que les acteurs soient des novices et qu'on ne puisse donc pas les identifier à d'autres personnages. Ça permet à l'histoire d'être plus crédible et terrifiante puisqu'on ne peut pas prévoir qui s'en sortira ou non, ni qui ou quoi commet ces meurtres.



■ *Wilfried (Vincent Lecoeur) se promène dans les bois. Il n'en reviendra pas !* ■

Pourtant, il y a peu de personnages. Vous n'avez pas peur que les spectateurs trouvent rapidement l'identité du coupable ?

Il y en a suffisamment pour alimenter l'histoire et installer le suspense. Sans oublier le château, qui a lui aussi son importance puisque son architecture détermine l'ambiance générale. Lionel est un réalisateur qui entretient une relation intime avec le décor, il a filmé le château de manière à lui conférer une véritable personnalité. En plus, anecdote amusante, ce château a une histoire qui nous a mis en condition pour appréhender le tournage : il est habité par un général serbe un peu fou qui m'affirmait avoir rendez-vous dans le donjon, tous les ans à Noël, avec le marquis qui l'a fait construire, mort depuis des lustres. Inutile de préciser qu'on n'était pas rassurés !

En tant qu'actrice, est-ce que tu as pu expérimenter de nouvelles choses pour les besoins de *Promenons-nous dans les Bois* ?

Oui, bien sûr, être persécutée par un maniaque, c'est quelque chose qui malheureusement arrive, mais pas tous les jours. C'est une expérience différente des rôles habituels de jeune fille qui rentre chez elle le soir et croise dans le hall de son immeuble le fils de la concierge dont elle tombe petit à petit follement amoureuse. Il faut se glisser dans la peau d'une victime et trouver le juste milieu entre la terreur et l'instinct de survie, sans tomber dans le burlesque, pour que le spectateur ait le sentiment que le personnage vit un véritable calvaire.

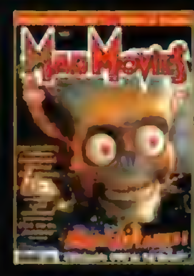
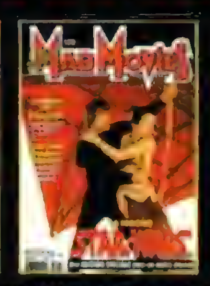
Quels sont les films fantastiques qui te plaisent ?

J'ai vu **Scream 2**, que je trouve sympa, mais je préfère les films qui touchent au paranormal, comme **Shining** ou **Sixième Sens**. Leur sujet me fascine et je les trouve beaucoup plus angoissants qu'un film qui essaie de choquer par le biais du gore ou de la violence. Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, je crois qu'il faut être un très bon réalisateur pour réussir un film fantastique, pour parvenir à intéresser le spectateur à partir d'une histoire fantaisiste qui n'appartient pas au réel mais au domaine de l'horreur. Tim Burton est à mes yeux un de ceux qui y arrivent le mieux.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

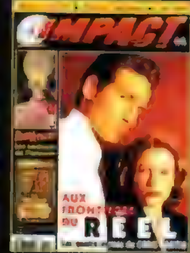
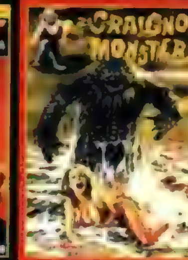
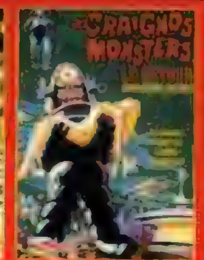
MAD MOVIES


27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'État, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings

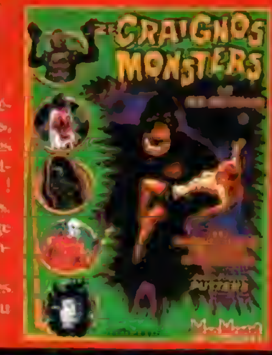





ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX :

Le 3ème volume enfin sorti : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris). Également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ____________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79
80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92
93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105
106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119 120 121 122 123

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

Les Rois du Désert

Quatre soldats américains, déçus par le déroulement de la Guerre du Golfe, décident à la fin du conflit de ramener au moins un bon souvenir du désert irakien en mettant la main sur les lingots d'or volés aux Koweitiens par Saddam Hussein ! L'occasion pour le réalisateur David O. Russell de taper là où ça fait mal, en signant un film faussement farfelu sur ces nouvelles guerres high-tech...



Des explosions surprise : la face cachée de la guerre...

«J'ai risqué ma vie durant le conflit au Vietnam, mais je savais déjà à l'époque que cette guerre ne changerait rien aux événements politiques qui se déroulaient dans cette région. Alors, j'ai voulu prendre quelque chose avec moi ; je me sentais le droit de prendre quelque chose qui puisse valoir le dévouement dont j'avais fait preuve. Avec cinq autres gars, nous avions entendu parler d'une statue de Bouddha toute en or qui pesait dans les six tonnes. Nous avions la ferme intention de la voler, et c'est bien ce que nous avons fait. Mais nous avions totalement sous-estimé son poids et, alors que nous la remorquions à l'aide d'une dépanneuse qui ne supportait pas plus de cinq tonnes, la statue s'est détachée au-dessus d'un pont et s'est perdue dans la rivière. Il n'y avait aucun moyen de la repêcher».

L'homme qui raconte cette aventure particulièrement cinégénique est le Sergent Major Jim Parker. Après avoir baroudé du Vietnam au Golfe, il s'est intelligemment recasé et officie aujourd'hui en tant que conseiller technique à Hollywood. Et lorsque les producteurs des **Rois du Désert** l'engagèrent pour qu'il fasse de George Clooney un militaire crédible à l'écran, ils ignoraient les points communs qui liaient le Sergent Major Parker au personnage principal de leur film, le sévèrement bur(i)né Archie Gates. Ceci, à vrai dire, ne fait que confirmer nos soupçons. A savoir qu'à force de grossir les traits, de souligner les paradoxes et les faits absurdes, un film comme **Les Rois du Désert** finit par coller dangereusement à la réalité qu'il dépeint, celle de la guerre. Non pas seulement la Guerre du Golfe, mais tous ces conflits meurtriers qui ne disent pas leur nom. Sous les coups de pique d'une caméra inquisitrice, la guerre des **Rois du Désert** révèle ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un immense bordel sans gloire ni marche triomphante, un jeu de dupes qui impose ses propres règles d'inhumanité en annihilant les fondements sociaux les plus élémentaires, et où ceux qui reçoivent des balles ont une fâcheuse tendance à ne jamais se relever.

Le producteur Paul Junger Witt fait partie de ces Américains (il en existe) qui n'ont pas digéré les cartes postales de CNN, où des missiles stratégiques d'une merveilleuse technologie bombardaient des immeubles, la serviette autour du cou pour pas tâcher, et où le terme 100.000 morts évoquait plus un «hi-score» que de déplaisants «familles détruites» ou «pays en ruine». Et si c'est la colère qui motive a priori sa décision de lancer le projet des **Rois du Désert**, on peut s'étonner qu'il commandite le scénario au réalisateur de comédie David O. Russell, responsable de **Spanking the Monkey** et **Flirter avec les Embrouilles**, plutôt qu'à un spécialiste de la pétoire vengeresse. Mais il faut savoir qu'aux Etats-Unis plus qu'ailleurs, une tradition séculaire veut que la comédie puisse aborder les sujets les plus sensibles sans risquer de fâcher ou de faire fuir ses spectateurs. Et David O. Russell, à travers l'expérience de ses comédies, est censé maîtriser, si possible avec un minimum de délicatesse, la complexité des rapports humains, un élément qui fait justement défaut à nombre de films de guerre traditionnels. En liant ces prédispositions narratives aux éléments surprenants qu'il découvre en menant ses recherches sur la guerre du Golfe, O. Russell finit par accoucher d'un traitement apte à capter l'attention, drôle sans chercher à cacher sa dureté, et surtout dénué de moralisme bon teint.

Désert irakien. Mars 1991. A l'instauration du couvre feu, les troupes américaines commencent à se replier, l'essentiel d'entre elles n'ayant jamais livré de combat. Bien que le Président Bush ait exhorté le peuple irakien à se soulever contre Saddam Hussein, en lui garantissant le soutien armé, les militaires ont ordre de ne pas intervenir. C'est dans ce climat opaque que le sergent Troy Barlow (Mark Wahlberg), le sergent-chef Elgin (Ice Cube) et le seconde-classe Conrad Vig (Spike «**Malkovitch**» Jonze) mettent la main sur un plan de trésor judicieusement planqué dans l'anus d'un soldat ennemi. Le Capitaine Archie Gates (George Clooney), un béret vert cynique et peu discipliné, comprend que ce plan mène à la cargaison d'or que Saddam Hussein a dérobée aux Koweitiens. Il suffirait d'une journée aux quatre hommes pour aller vite fait bien fait récupérer cette fortune et rentrer au pays les poches pleines de souvenirs. Sachant que l'armée irakienne est trop occupée à massacrer les opposants, ils n'ont rien à craindre de cette dernière. Mais peut-être feraient-ils bien de craindre la réalité d'une guerre qu'ils n'ont finalement jamais connue...



Archie Gates va devoir choisir entre l'or et un convoi de réfugiés...

■ *Archie(George Clooney), Troy (Mark Wahlberg) & Elgin (Ice Cube) : des soldats qui vont prendre conscience de la réalité de la guerre après coup* ■

Restait à savoir si David O. Russell saurait s'adapter à un film où la finesse du propos n'excuserait pas l'absence d'un projet filmique élaboré. Là, pour le coup, la surprise est totale, puisque pour palier à son manque d'expérience dans le genre, le réalisateur n'hésite pas à recourir à des effets aussi énormes qu'appropriés. Pour suggérer les trois actes de son drame, liés aux trois états successifs de la conscience de ses protagonistes, il n'hésite pas à modifier le procédé de développement du négatif, voire à changer carrément de pellicule en cours de film. Cette démarche, dangereuse car voyante, lui permet pourtant de jouer sur les teintes changeantes d'un conflit «mal défini». L'image passe ainsi brutalement du style documentaire (la fin du conflit) à une ambiance surréaliste (la chasse au trésor), pour acquérir en fin de parcours une relative stabilité, une fois les héros engagés dans leur destin. Se sachant également novice dans l'élaboration des séquences d'action, O. Russell a la bonne idée de déplacer l'intérêt du spectateur, jouant moins sur la furie ou l'excitation du combat que sur l'enjeu réel et moral du moment. Mais plutôt que de nous balancer ses considérations sur la douleur ou la mort, qui, dans un tel cadre, se révéleraient inappropriées, il préfère montrer sans complexe le parcours d'une balle déchirant les tissus à l'intérieur du corps humain, ou mettre en scène, le temps d'un flash, un hypothétique bombardement de foyer américain.

A ces multiples interventions choc, il faut rajouter la malignité du montage, qui fait alterner un massacre de population aux larmes d'une journaliste américaine se lamentant sur le sort des petits oiseaux mazoutés. Conflit technologique oblige, le réalisateur n'hésite même pas à recourir à une imagerie purement SF, comme dans cette étonnante séquence où de curieuses silhouettes affublées de masques portent secours aux victimes d'un gaz mortel (un passage qui renvoie bizarrement au Nausicaa de Myazaki sans forcément se vouloir un hommage). Ainsi, contrarié dans ses attentes et ses habitudes, le spectateur se retrouve constamment piqué au vif, obligé par ces procédés aussi gonflés qu'inattendus à garder toute son concentration sur le drame qui se joue. Lui-même déstabilisé face à ce que l'écran lui renvoie, le voilà amené à prendre partie, à faire un choix moral, au même titre que les héros à l'écran. De véritables héros d'ailleurs, au sens philosophique du terme, puisqu'ils se construisent devant nous. O. Russell a su faire sienne une méthode éprouvée par quelques grands classiques (et notamment John Huston), qui n'hésiterait pas à jouer sur le charisme de ses personnages tout en nous les montrant sous leur jour le moins reluisant, parfois jusqu'à nous révolter face à leurs actes pour le moins limites. Alors qu'ils se conduisent comme de véritables fils de pute durant la première demi-heure, le spectateur est presque tenter de se lever et de leur gueuler dessus, de les supplier d'ouvrir les yeux. Et, bien sûr, l'atrocité des événements qu'ils traversent va empêcher ces soldats du week-end de détourner le regard plus longtemps, et les pousser inévitablement au choix moral, faisant d'eux d'authentiques héros, les Rois que nous promettait le titre. A défaut d'être fine ou discrète, la méthode a au moins le mérite d'être totalement efficace. Mais s'il rend ainsi hommage à une structure classique considérée, à tort, comme passéiste, **Les Rois du Désert** demeure totalement contemporain dans son type d'engagement. A une époque où, sous le coup de trahisons multiples, domine une méfiance évidente du spectateur vis-à-vis de la séduction des images, O. Russell a recours aux procédés propagandistes du mensonge pour, précisément, nous parler de ce mensonge. Ce n'est pas en vain. Il noue ainsi un véritable contrat de confiance, tout à fait essentiel et salvateur, entre faiseurs d'images et spectateurs. Par la même occasion, il nous venge de ce show clinique, atroce et insultant que les médias du monde entier nous servent dès qu'un conflit majeur se mêle d'«intérêts» internationaux.



■ *Troy, transformé par les horreurs de la guerre...* ■

■ **Rafik DJOUMI** ■

Warner Bros. présente George Clooney dans une production **Village Roadshow Pictures/Village-A.M. Film Partnership/Coast Ridge/Atlas Entertainment** *LES ROIS DU DÉSERT* (*THREE KINGS* – USA - 1999) avec Mark Wahlberg – Ice Cube – Spike Jonze Nora Dunn – Jamie Kennedy – Mykelti Williamson - Cliff Curtis – Saïd Taghmaoui **photographie de** Newton Thomas Sigel **musique de** Carter Burwell **scénario de** David O. Russell d'après une histoire de John Ridley **produit par** Charles Roven – Paul Junger Witt & Edward L. McDonnel **réalisé par** David O. Russell

23 février 2000 **1 h 55**



■ ***Une Nuit en Enfer*** *: Seth Gecko (George Clooney), un braqueur en lutte contre des vampires* ■

George Clooney

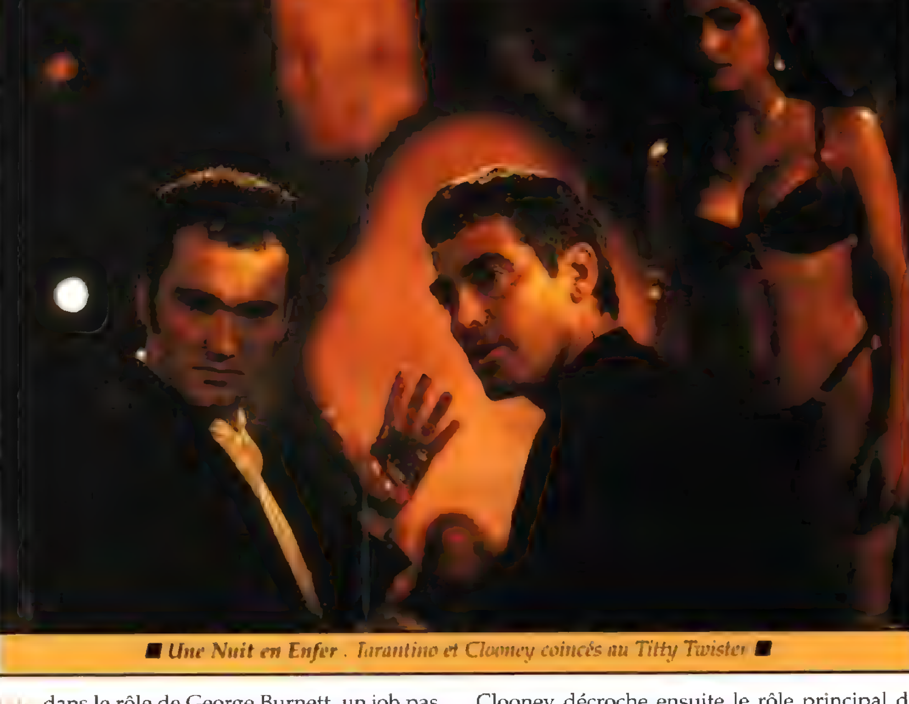
l'homme qui voulait être star

Celui qui a bien failli rester à jamais comédien anonyme à la télévision est devenu subitement, avec Urgences et son interprétation du docteur Doug Ross, le gendre idéal de l'Amérique. Dans un renvoi naturel d'ascenseur qui se produit rarement, la série a «fait» George Clooney pendant que George Clooney faisait beaucoup pour la série. En cherchant au cinéma le succès foudroyant qu'il venait de rencontrer à la télévision, Clooney n'a pas connu la même réussite qu'un Bruce Willis avec PIÈGE DE CRISTAL. Depuis, il a rectifié le tir. Moins pressé d'atteindre les sommets du box-office, l'acteur se bat désormais pour décrocher des rôles lui permettant de briller à l'écran.

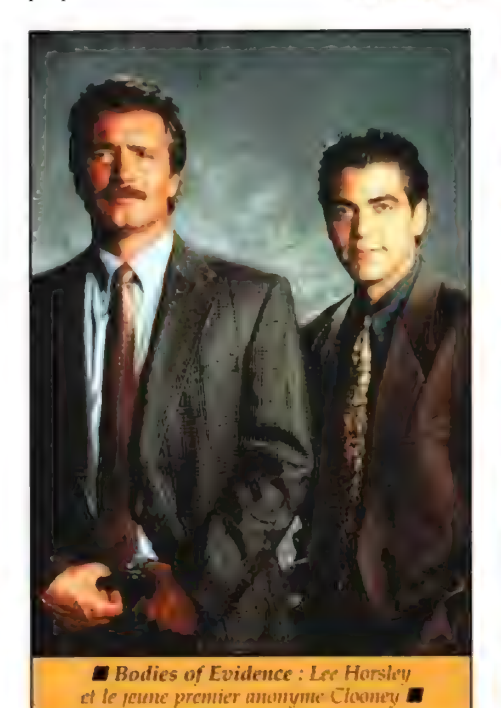
George Timothy Clooney est né le 6 mai 1961 à Lexington, dans l'Etat du Kentucky, et hérita du prénom d'Oncle George, personnage débonnaire, quelque peu alcoolo, et figure emblématique de cette famille catholique irlandaise. C'est dès l'âge de cinq ans que le monde magique du show business vient doucement traumatiser ses repères. Par une espèce de miracle inexpliqué, son papa, l'acteur Nick Clooney, est présent dans le salon près de son fils, en même temps qu'il anime un show dans la petite boîte d'où sortent des images en noir et blanc. Nick, anciennement présentateur de journal télévisé à Cincinnati, s'occupe, depuis la naissance de George, de diverses émissions sur la chaîne *WKYT* : les variétés du samedi après-midi, le film d'horreur du samedi soir. Ce tour de passe-passe est la première manifestation d'un univers médiatique qui va obséder le petit garçon. Car en plus des apparitions régulières de son père, il y a également ses tantes, la chanteuse Betty Clooney ainsi que la chanteuse et actrice Rosemary Clooney. Rosemary a été mariée au célèbre José Ferrer (**Cyrano de Bergerac**), dont elle a divorcé l'année de naissance de George. Rosemary et José ont eu ensemble cinq enfants, dont un certain Miguel Ferrer promis également au vedettariat. Rosemary Clooney est souvent présente dans la petite boîte à images et il lui arrive fréquemment de chanter pour le charismatique gouverneur Robert Kennedy, celui qui, en toute logique, devrait un jour diriger le pays.
Rosemary a rejoint la campagne de Bobby Kennedy de 1968, durant laquelle ce dernier se fera assassiner devant les caméras, une image que n'oubliera pas le petit George. L'effet aurait pu être désastreux pour ses futures ambitions, mais la visite régulière des plateaux de la chaîne *AMC* où officie son père va, au contraire, transformer pour lui en terrain de jeu ces enchevêtrements de câbles, de spots et de caméras. L'arrivée de la couleur va bouleverser la vie jusque là programmée des Clooney. Papa Nick se voit soudain mis au rancard et va passer d'une chaîne à l'autre où il tentera de faire valoir son statut d'ancienne icône. Cette traversée du désert va s'accompagner, pour la famille, d'une traversée des différentes couches sociales. Les Clooney vivent un jour dans un pavillon, le lendemain dans une caravane, une ferme, un hôtel, suivant les contrats du père. Devenu un adolescent d'une stature relativement vigoureuse, George, on le comprend, n'a plus trop envie d'aller fricoter avec l'ingratitude des chaînes de télé. Son père le verrait bien débuter au journal télé, mais George subodore que le personnel de la chaîne, voire même les téléspectateurs, ne verront jamais en lui autre chose que «le fils de Nick».
Oncle George, pour qui il a une admiration sans borne, lui a toujours appris à garder la tête haute et à ne pas manger dans la main des autres. Il a seize ans et veut dorénavant se lancer dans le base-ball et intégrer l'équipe des Cincinnati Reds. S'il manie la batte avec une dextérité évidente, il se révèle incapable de faire le tour du terrain à une vitesse raisonnable. Tant pis pour sa carrière sportive. Découragé, il va passer les trois années suivantes à suivre les cours de la Northern Kentucky University. Enfin... suivre est un bien grand mot. A vrai dire, George, totalement démotivé, est bourré la moitié du temps et redoublera systématiquement sa première année. Un été, alors qu'il rend visite à Rosemary, il assiste au tournage du film **And They're Off** où joue Miguel Ferrer en présence de son père José. Le virus des plateaux l'assaille à nouveau. Ça y est ! La décision est prise. George va devenir acteur.
Il monte à Hollywood, payant son voyage à coups de petits boulots. Il vend des chaussures, des assurances, propose quelques caricatures et parvient ainsi jusqu'à Beverly Hills, dans la villa luxueuse de sa tante Rosemary, qui va l'héberger. Mais cette dernière, accro aux calmants depuis l'assassinat de Bobby Kennedy, vit dans une totale paranoïa, évoquant sans cesse une conspiration de la CIA, et les relations avec son neveu se désagrègent assez rapidement. Elle le met à la porte (lorsque Rosemary se remariera plus tard, elle ne manquera d'ailleurs pas de faire remarquer aux journalistes l'absence de son neveu à la cérémonie). George va, un temps, traîner avec Tom Matthews, un autre comédien galérien, partageant avec lui un studio pas plus grand qu'un large placard. ■ ■ ■

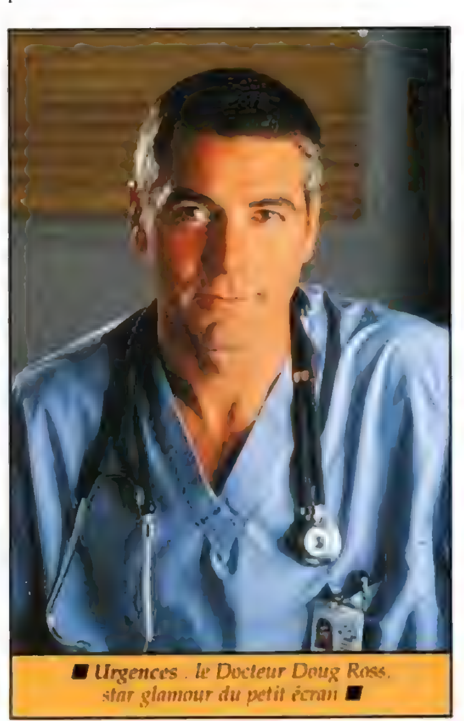
LES ANNÉES TÉLÉ

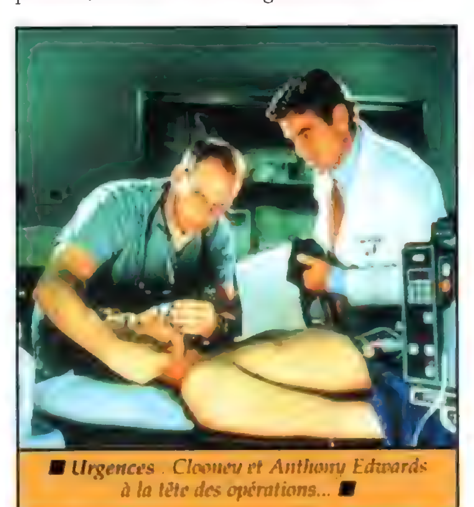
Nous sommes au milieu des années 80 et, lorsqu'il n'auditionne pas, George travaille sur les chantiers (un job a ce point «sexué» dans l'inconscient collectif que les tabloïds en feront par la suite souvent leurs choux gras). Les temps sont durs, et s'il ne trouvait pas en la personne de son cousin Miguel Ferrer un soutien moral constant (bien que ce dernier galère tout autant), George aurait probablement enterré sa carrière cinématographique, comme son père Nick l'avait fait avant lui à la fin des années 50 avant d'intégrer la télévision. Cette fameuse télé, George, lui, va commencer par elle. Par un pur hasard qui ne manquera pas de prêter au déterminisme mystique, le premier petit rôle que décroche la future star est celui d'un certain Ace dans un feuilleton médical qui se situe à Chicago et qui a pour vedettes Elliot Gould, Mary McDonnel et Jason Alexander. Le titre de ce feuilleton ? *E/R* !!! Mais, et c'est peut-être l'époque qui veut ça, ce concept de sitcom en salle d'urgence ne traumatisera pas les indices d'écoute.
En attendant, George cumule les apparitions éclair dans les séries *Riptide* (personnage de Lenny Colwell), [illegible] ([illegible]), *Crazy Like a Fox*, *Hunter* (personnage de Matthew Winflield), [illegible] (*Arabesque*, personnage de Kip Howard) où il croise la route de José Ferrer ou encore [illegible] (personnage de Bobby Hopkins). Il parvient à se caser également dans le téléfilm [illegible], un démarquage passablement débile de la série des **Police Academy**, version académie militaire, où il endosse le rôle du Major Biff Woods. Mais personne ne semble convaincu ni de son talent d'acteur ni même d'un charisme évident. Une fois exposée sa belle petite gueule à l'écran, il encaisse son chèque qu'il part dépenser par la suite dans les cours du Beverly Hills Playhouse.
Cet investissement va se révéler fructueux. Il se présente à une nouvelle audition menée par le directeur de casting de la chaîne *ABC*, John Crosby. L'audition se fait normalement sans recours à un accessoire d'aucune sorte, mais fi de cela, George ayant décidé d'interpréter une scène de «Brighton Beach Memories», il se pointe avec... deux lits superposés, apparemment indispensables à la crédibilité de son interprétation. Il joue sa scène et, le soir même, signe un contrat avec la chaîne. Le voici donc propulsé sur le feuilleton mielleux [illegible], dans le rôle de George Burnett, un job pas vraiment émancipateur mais un job payé, ce qui lui laisse le loisir de chercher d'autres contrats sur les plateaux de films.
Il tombe dans «l'enfer» de la série B et interprète Oliver dans **Return to Horror High** de Bill Froehlich en 1987. Ce slasher de base voit une équipe de tournage investir une école abandonnée où a sévi par le passé un mystérieux tueur. Celui-ci, apparemment toujours actif, entreprend de décimer un à un comédiens et techniciens. L'accroche publicitaire du film *«Tueur à gauche... Tueur à droite... Debout... Assis... Frayeurs ! Frayeurs ! Frayeurs !»* en dit long sur le sujet. Ce coup d'éclat sera suivi par la séquelle de **L'Attaque des Tomates Tueuses**, [illegible] (1988), réalisé par John DeBello. Un savant fou y prépare une nouvelle invasion mondiale des tomates, que la musique transforme en mutants assassins. Un livreur de pizzas doit empêcher l'armageddon. George Clooney y est Matt Stevens, et, dans une scène de beauferie cinématographique mémorable, se reçoit une pizza sur la tête qu'il a jetée au plafond dix bobines avant (rires).


■ *Une Nuit en Enfer* : *Tarantino et Clooney coincés au Titty Twister* ■

Clooney décroche ensuite le rôle principal de [illegible] (1990), réalisé par H. Gordon Boos, cette fois-ci dans le rôle de Remar, un surfeur qui, avec son pote Attila, trempe occasionnellement dans le deal de drogues. Trahi par un de leurs potes alors qu'ils montent un coup avec un baron local, les deux amis se voient traqués par une bande de tueurs dans une course-poursuite relativement molle et crétine. Ces preuves successives de comique, volontaire ou non, l'amèneront par contre au personnage de Booker dans le sitcom phare d'*ABC*, *Roseanne*. Un an après, il démissionne. Lorsqu'il se présente à l'audition de **Thelma et Louise**, son CV sera, on s'en doute, plus un poids qu'autre chose, et Ridley Scott lui préfèrera Brad Pitt.
Sa vie privée suit à l'époque le parcours chaotique de sa carrière. Il achète une maison hors de prix dans laquelle il s'installe avec Kelly Preston (future femme de John Travolta). Il la quitte aussitôt pour tomber dans les bras d'un ancien flirt, l'actrice Talia Balsam, qu'il embarque à Las Vegas où il l'épouse sur le champ. Leur vie de couple semble pratiquement inexistante. Quand elle n'est pas sur les planches ou en tournée, lui enchaîne les séries télé. Un coup il est Chic Chesbro dans *Sunset Beat*, un autre le voilà entouré de nourrissons dans *Baby Talk*. C'est sur cette dernière série qu'il reçoit le coup de grâce. Lors d'une dispute particulièrement violente, le producteur Ed Weinberger lui sort ses quatre vérités, mettant en évidence son manque total de présence à l'écran, voire sa transparence, et lui envoie à la gueule tous les titres


■ *Bodies of Evidence* : *Lee Horsley et le jeune premier anonyme Clooney* ■


■ *Urgences* : *le Docteur Doug Ross, star glamour du petit écran* ■

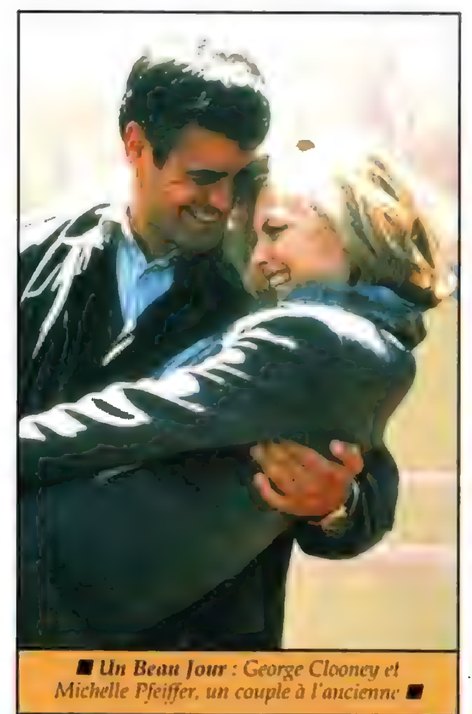

■ *Urgences* : *Clooney et Anthony Edwards à la tête des opérations...* ■

d'une carrière effectivement peu reluisante. Comme le définit Miguel Ferrer : *«A cette époque, George était certainement le plus riche de tous les inconnus de ce métier»*. Le voilà également le plus déprimé. Une démission, un divorce et un début d'ulcère plus tard, il est au fond du trou. C'est ce moment que choisit un de ses seuls admirateurs, un dénommé Quentin Tarantino, pour l'appeler et lui proposer un rôle dans le projet qu'il tente de monter, **Reservoir Dogs**. George refuse, préférant cumuler des pilotes de feuilleton qui restent lettre morte, ou interpréter des flics de second plan. Il est ainsi le Détective Ryan Walker dans Bodies of Evidence, ou encore le Détective James Falconer dans [illegible], puis échoue dans le drame familial [illegible] (1992). Le voyant partir à la dérive, Miguel Ferrer le reprend par la manche et le traîne sur l'intéressant thriller de David Marconi The Harvest (1993). Ferrer a le rôle principal, George se retrouve en fin de générique, dans la peau d'un travesti. Il a pourtant un réflexe d'intuition miraculeuse lorsque son ami Jonathan Levey, directeur de casting, lui fait lire un script de Michael Crichton qui n'a même pas encore reçu l'approbation définitive de la chaîne *NBC* qui en a les droits. Convaincu qu'il y a là le rôle qui l'attendait, celui du docteur Doug Ross, il part faire le siège de la maison du producteur John Wells qui se décide à lui faire faire des tests pour, enfin, l'engager. La série s'appelle ***ER*** (pour Emergency Room : *Urgences* en France) et va propulser Clooney sur le devant de la scène internationale.

UNE NUIT EN ENFER

En seulement deux ans, ***Urgences*** va faire de George Clooney l'homme à femmes dont rêvent les rédactions de magazines. Teint buriné, traits virils, il est la résurrection du «Sexy Male» des années 60 (relire à ce titre les *Rubriques à Brac* du père Gotlib, qui dessinait déjà des sosies de Clooney à l'époque). Pas une de ses conquêtes qui ne soit dûment répertoriée (Denise Crosby, Kimberly Russell, DeeDee Pfeiffer — la sœur de Michelle, un flirt de quelques secondes avec Madonna...). Celui qui a pratiquement joué l'homme invisible pendant dix années de télévision se voit placarder sur tous les murs. C'est donc avec un sourire de satisfaction un peu narquois que Quentin Tarantino se présente à nouveau à lui. Il vient de reprendre en main le script de **From Dusk Till Dawn**, une de ses premières œuvres, qui traînait sur les étagères du studio d'effets spéciaux *KNB* (Renny Harlin et Tony Scott s'y sont intéressés un temps), et l'a ré-écrit pour son pote Robert Rodriguez. George acceptera-t-il cette fois-ci ? Ce que Tarantino ignore alors, c'est que le fameux Oncle George est décédé peu avant, après avoir fait le résumé de sa vie à son petit neveu en ces termes : «Quel gâchis !». En conséquence, George n'est pas prêt de gâcher la sienne en jouant les gloires télévisuelles jusqu'à ce que, à l'image de son père, l'ingratitude des télés ne le jette sur le bas-côté. Il saisit donc le personnage de Seth Gecko que lui propose le nouvel enfant prodige d'Hollywood, croisement pulp entre Lee Marvin et Sean Connery revisité par le fantôme de Van Hesling. Le caractère fondamentalement comic-book des traits de Clooney y est exploité avec une évidence qui force le respect. Mais cette facette du comédien restera totalement inexploitée pour les années à venir. Car, avec sa construction dramatique en deux épisodes presque distincts (un polar routier qui se transforme en film de vampires), **Une Nuit en Enfer** laisse les critiques américains de marbre et ne crève pas le plafond du box-office. Qu'importe, Clooney est dorénavant sur les rails et reçoit dans sa boîte aux lettres au moins un script par jour.

■ ***Batman et Robin*** *: planqué derrière son masque, Clooney ne fera pas mieux en Bruce Wayne* ■



■ ***Un Beau Jour*** *: George Clooney et Michelle Pfeiffer, un couple à l'ancienne* ■



■ ***Un Beau Jour*** *: un film fade malgré le charisme de ses interprètes* ■

UN BEAU JOUR

Puisque les rôles de dur, de «wiseguy» n'ont semble-t-il pas convaincu, Clooney laisse de côté son analogie d'avec le jeune Sean Connery pour exploiter un autre versant assez marqué de sa dégaine, Mister Classe. Avec cette comédie sur mesure qui louche avec insistance du côté des années 30-40, le réalisateur Michael Hoffman tente de transformer sa vedette en néo-Cary Grant sans hésiter à emprunter à grosses louches dans le patrimoine de ce dernier. George Clooney y est Jack ■ ■ ■

■ ■ ■ Taylor, un journaliste peu apprécié mais indispensable (Cary Grant dans **La Dame du Vendredi** d'Howard Hawks), d'une immaturité qui le rend plus irresponsable que les gamins dont il a la charge (Cary Grant dans **Chérie, Je me Sens Rajeunir** d'Howard Hawks), et qui tombe amoureux d'une femme trop sûre d'elle-même alors que s'enchaînent les catastrophes (Cary Grant dans **L'Impossible Monsieur Bébé** d'Howard Hawks). Clooney et Michelle Pfeiffer y font chacun preuve d'un pouvoir de séduction qui confine au surnaturel, mais le film connaît une carrière inexpliquablement anonyme, étant donné (ou peut-être à cause de) son potentiel d'attraction immédiate et calculée.

Urgences oblige, la côte médiatique de George reste pourtant au beau fixe. Les tabloïds en sont parvenus au point où ils commencent à lui inventer des aventures sentimentales (Vendela, Lisa Kudrow, Courteney Cox...), et il suffit qu'il prenne amicalement Nicollette Sheridan dans ses bras, en présence de son mari Michael Bolton, pour que les paparazzis les mitraillent aussitôt et décident qu'ils sont amants. On sait qu'il a appris à Kirsten Dunst à conduire et l'on connaît presque au jour le jour l'état de santé de Max, son cochon apprivoisé. Même Michelle Pfeiffer et Nicole Kidman n'échapperont pas à la tornade tabloïd et parieront 10.000 dollars sur le fait que George sera père avant ses 40 ans (on s'emmerde aussi à Beverly Hills, mais c'est juste plus cher). Mais si sa «bankabilité» est jugée idéale par les spécialistes, les recettes de ses films ne suivent pas.

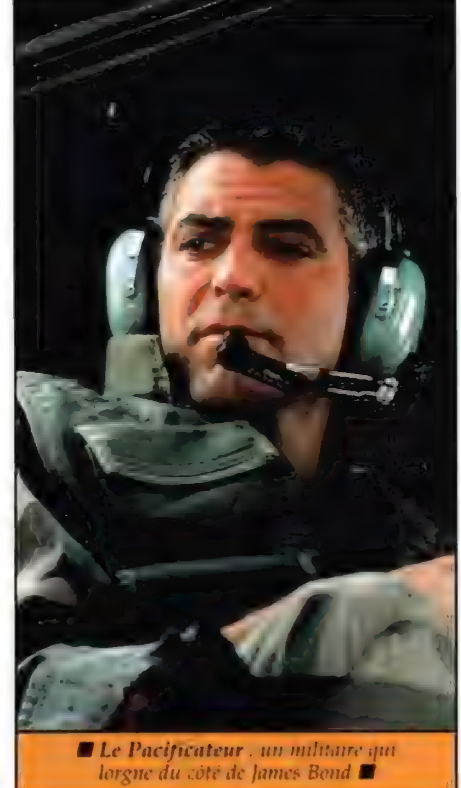
BATMAN ET ROBIN

Avec un tel pouvoir d'attraction sur les femmes, il était naturel que Clooney chatouille la libido de Joel Schumacher. Ce dernier insiste donc auprès des producteurs Bob Daly et Terry Semel pour lui confier le rôle duel de Bruce Wayne/Batman. Avec à la clé un salaire coquet et l'assurance de participer à un film qui marche au box-office, Clooney accepte. Dommage pour lui ! Entouré d'une Uma Thurman qui remue du popotin dans les coins d'écran, d'un Arnold Schwarzenegger envahissant de présence et d'une Alicia Silverstone qui fait deux fois son volume habituel, le pauvre Clooney, incapable d'en faire deux tonnes, se fait écraser. Même sous le costume du Darknight, ce sont plus souvent ses doublures Brad Martin, Troy Hartman ou James E. Mitchell qui officient. À tel point que certains spectateurs se demandent en toute sincérité : «Mais il est où Clooney ?». C'est un retour cruel et inattendu au statut «d'homme invisible» des années télé, qui a au moins le mérite de mettre en évidence une condition : Clooney a une fâcheuse propension naturelle à «disparaître» si le script et la réalisation ne le mettent pas au premier plan. Or, il n'y a ni script ni réalisation dans **Batman et Robin**.

LE PACIFICATEUR

Toujours tenté par le blockbuster malgré l'expérience catastrophique de **Batman**, Clooney se laisse embarquer dans l'aventure du premier film du studio *DreamWorks* que viennent de monter Spielberg, Katzenberg et Geffen. Avec à la caméra la meilleure réalisatrice du staff d'***Urgences***, Mimi Leder, Clooney se sent rassuré. Si cette dernière a su faire de lui l'icône télévisée que l'on sait, pas de raison qu'il soit en reste cette fois-ci. Thriller politique déviant vers le film d'action, **Le Pacificateur** n'hésite pas à déclarer ouvertement son analogie aux **James Bond**, et Clooney de retrouver, dans le rôle du Lieutenant-Colonel Thomas Devoe, les frasques et la dégaine de Sean Connery. Séduction animale, sadisme occasionnel du regard, tendance à opérer en marge de la légalité avec un aplomb rageant, Tom Devoe propose à Clooney du sur-mesure dans la catégorie «too-much» et il est presque dommage que la réalisation (et certainement la pression du studio) ne permette pas au film de suivre cette voie, lui préférant la propreté diplomatique du personnage incarné par Nicole Kidman. Cerise sur le cake, le film vire doucement vers un concept de Pax Americana carrément douteux, ce même concept que Paul Verhœven viendra exploser la même année avec son **Starship Troopers.** Inutile de préciser qu'on aurait préféré la gouaille de Clooney s'exprimer sans retenue dans la bédé hargneuse du Hollandais fou.

■ *Le Pacificateur : le Lieutenant Tom Devoe, début des affaires sérieuses pour Clooney* ■



■ *Le Pacificateur : un militaire qui lorgne du côté de James Bond* ■



■ *La Ligne Rouge : une apparition éclair dans le dernier film de Terrence Malick* ■

HORS D'ATTEINTE

Suite à ces deux déceptions commerciales, Clooney est enfin calmé dans ses velléités à exploser le box-office. Il apparaît dans son propre rôle dans la mini-comédie nombriliste de Grant Heslov, *Waiting for Woody*, et prend le risque de dire oui à Steven Soderbergh et à son polar-comédie tendance années 70, **Out of Sight**, d'après Elmore Leonard. Pas fou, Clooney empoche quand même ses dix millions de dollars, mais déclare sa totale confiance au réalisateur. Et il fait bien. Habitué à taper dans l'esthétisme froid de bas étage, Soderbergh change avec bonheur de cap et transforme **Hors d'Atteinte** en festival de performances d'acteurs, traversé de bons mots, de situations cocasses, et doté d'un glamour à faire flamber l'écran. Le couple Clooney/Jennifer Lopez y atteint l'alchimie la plus rare et la plus étincelante. Porté par un casting dont l'homogénéité surprend encore, et par une réalisation pour une fois à la hauteur, **Hors d'Atteinte** atteint sans peine le style explosif et brillant de la nouvelle originale. Si, une fois de plus, le film ne traumatise pas la courbe des recettes, Clooney avoue pourtant le panard qu'il a pris à s'engager hors des sentiers de la starification. Contre toute attente, Soderbergh a révélé à l'écran le vrai potentiel de Clooney. Dorénavant, ce dernier va s'employer à creuser cette voie nouvellement acquise. Il fait une apparition éclair dans *La Ligne Rouge* de Terrence Malick, cas unique de film d'auteur où le tout Hollywood se bouscule, et prête sa voix au Dr Gouache du long métrage *South Park*. Dans un épisode de la série, il doublait déjà un chien dont la seule ligne de dialogue était : «Ouaf !».

■ *Hors d'Atteinte : Jack Foley, un malfrat bien décidé à ne pas croupir en taule* ■

LES ROIS DU DÉSERT

Enfin catégorisé à sa juste valeur, Clooney offre au réalisateur David O. Russell le personnage qui pointait sous l'écorce depuis tant d'années. Son Archie Gates semble tout droit sorti d'un film de John Huston. Impossible, en effet, de ne pas penser au Sean Connery de **L'Homme qui Voulut Etre Roi**, au Bogart du **Trésor de la Sierra Madre**, au John Garfield des **Insurgés**, au Robert Mitchum de **Dieu Seul le Sait**, et l'on pourrait porter cette analogie à pratiquement tous les héros des films du maître. Personnage complexe et haut-en-couleur, tout sauf naïf mais portant en lui les stigmates de l'échec, Archie Gates renvoie aux grandes heures des libertaires quelque peu anars du film d'aventure. Qu'il manie la grenade ou qu'il bourine sauvagement une journaliste BCBG, il garde la nonchalance je-m'en-foutiste de ceux qui ont réchappé vingt fois à la mort et ne songent qu'à se faire oublier et se la couler douce. On en redemande. Si, pour ne pas bousculer la tradition, le film connaît aux Etats Unis une carrière injuste au vu de son potentiel, il nous offre au moins l'occasion de voir Clooney jouer le rôle dans lequel on l'a toujours vu, sans même forcément en être conscients.

■ *Les Rois du Désert : Archie Gates, un héros très «hustonien» pour George Clooney* ■

Dopé par son nouveau statut de coqueluche des cinéastes indépendants, il vient d'achever le nouveau film des frères Coen, *Oh Brother Where Art Thou ?*, mais reviendra sur les tablettes estivales des studios pour *Perfect Storm*, film d'aventure maritime conduit par Wolfgang Petersen, où il sera le Capitaine Billy Tyne, pris dans l'orage du siècle au large des côtes de l'Atlantique Nord. Humphrey Bogart dans le **Key Largo** de John Huston ? Pourquoi pas, on peut toujours rêver. Mais une chose est dorénavant sûre. Comme il pouvait le craindre à une époque, au plus noir de sa dépression, Clooney n'est pas l'Oncle George. Il ne finira pas à 64 ans par dire de lui-même et de son parcours : «Quel gâchis !».

■ **Rafik DJOUMI** ■

Le duo Stephen King/Frank Darabont réuni pour une nouvelle et décevante adaptation.

LA LIGNE V

la voix de son maître

FRANK DARABONT

Certains réalisateurs deviennent spécialistes des comédies burlesques, des films catastrophe ou encore des slashers movies. Frank Darabont se plaît à dire qu'il a la plus rare des spécialités qu'un réalisateur puisse avoir : il est le roi des films de prison adaptés de Stephen King. Après le merveilleux LES EVADÉS, Darabont adapte l'autre roman de King se déroulant derrière les barreaux, «La Ligne Verte». Une œuvre ambitieuse basée sur un roman de 750 pages du maître de la littérature fantastique, l'un de ceux qui s'est le plus vendu. Pas étonnant donc que LA LIGNE VERTE soit devenu un des gros succès du box-office américain en 1999, avec plus de 130 millions de dollars de recettes. Pas mal pour un film de plus de trois heures.



Les matons répètent une exécution avec Eduard Delacroix (Michael Jeter)

Vous devenez une sorte de spécialiste de la question et vous allez donc pouvoir facilement y répondre : quel est le secret d'une bonne adaptation d'un roman de Stephen King ?

Les meilleures adaptations, que ce soit **Dead Zone**, **Stand by Me** ou **Misery**, ont été des réussites parce qu'elle n'ont pas laissé Stephen King de côté. Celles qui ont manqué leur cible ont oublié que King attache énormément d'importance à donner de la texture à son histoire. Il y en a presque plus entre les lignes que dans le texte lui-même. La plupart des scénaristes se débarrassent de tous les détails qui font la richesse de l'univers de King parce qu'ils ne veulent pas prendre le risque de faire un film trop long. Il ne leur reste donc que la structure narrative et c'est rarement le plus intéressant chez King. J'essaie d'éviter cela. Par nécessité, lorsqu'on passe d'un roman à un film, certaines choses doivent changer, certains personnages disparaître ou certaines situations être condensées. Mais l'important, c'est qu'on reconnaisse la voix de l'écrivain. J'ai eu de merveilleux commentaires de personnes qui m'ont dit que **Les Evadés** était la plus fidèle adaptation de King à l'écran, alors que ce n'est pas du tout le cas. La fidélité n'est pas un but en soit. La tonalité, oui.

Les Evadés **était une extension de la courte nouvelle d'origine. Pour** ***La Ligne Verte***, **vous avez dû condenser énormément l'action du roman.**

J'étais un peu inquiet quand j'ai démarré l'adaptation de **La Ligne Verte**. On parle ici de six livres reliés, un énorme pavé. **Les Evadés** était une nouvelle de 100 pages. Je voulais absolument garder le déroulement du récit aussi intact que possible, mais, comme je l'ai expliqué plus haut, je ne tenais absolument pas à en perdre la substance. J'ai dû faire des choix. Aujourd'hui, certains reprochent au film sa longueur. Mais je vous assure que chaque choix était déchirant. J'aurais facilement pu ajouter une heure de plus au métrage final.

Vous avez coupé presque toute la partie du livre se déroulant aujourd'hui. Comment Stephen King a-t-il pris ça ?

Oh, très bien. Steve comprend que le langage cinématographique et la littérature obéissent à des règles très différentes. Il a compris que j'ai choisi de prendre la partie la plus importante du passage contemporain dans le livre, la question posée sur ce vieil homme. Question à laquelle le film répond dans sa conclusion.

Le livre a été écrit sous forme de sérial pendant un an, à raison d'un volume tous



Le quotidien peu reluisant du parfait petit fonctionnaire du crime

ERTE



■ Barry (Dean Stanton), Paul (Tom Hanks) conduisent John Coffey (Michael Clarke-Duncan) sur la ligne verte ■

les deux mois. N'aviez-vous pas un peu peur que le film soit perçu comme une succession d'épisodes ?

En fait, j'aime les films qui sont épisodiques par nature, du moment que la narration coule toute seule, qu'elle ne ressemble pas trop à un assemblage. La formule des trois actes que les universités enseignent sans cesse aux aspirants scénaristes me semble un peu, justement, trop formelle. Ça ne veut pas dire qu'elle ne marche pas, elle est d'ailleurs le plus souvent convaincante, mais elle ne doit pas être obligatoire. Un film est une œuvre qui doit avant tout obéir à l'envie de son créateur plutôt qu'à telle ou telle règle. J'ai trouvé la narration si étonnante dans le roman que j'ai tenu à la respecter, sans me préoccuper de son caractère épisodique.

Le meilleur moyen de rendre un bourreau sympathique est-il de de le faire interpréter par Tom Hanks ?

Absolument. Et ça marche pour tout : astronaute, soldat, tueur. Prenez Tom et il vous en fera quelqu'un de sympa. J'avais son visage à l'esprit quand j'écrivais, ce qui m'arrive rarement. Les gens me demandent aujourd'hui comment est vraiment Tom Hanks. Et bien, il est exactement comme vous l'imaginez. Il n'y a pas de Tom Hanks caché. Il est simple, honnête, extraordinairement professionnel.

Concernant les miracles de John Coffey, n'aviez-vous pas un peu peur que les gens sortent du film quand celui-ci devient fantastique ?

Pas vraiment. Et de toute façon, je n'avais pas le choix. C'est une partie vitale du roman de King. Sans cet aspect, ce n'aurait pas été la même histoire. Vous savez, nous vivons dans un monde où les gens vont voir des films où des lézards géants écrasent New York. Alors, mon petit élément de fantastique n'est pas si dur à avaler. Dans un sens, il rend l'histoire beaucoup plus fascinante.

***La Ligne Verte* n'est pas très clair sur la question de la peine de mort. Vous-même, vous êtes pour ou contre ?**

J'aime beaucoup votre question. Je voudrais que le film pousse tous les spectateurs à se poser cette même question. Si seulement il pouvait provoquer un débat chez ceux qui voient le film. J'ai personnellement décidé de ne jamais laisser apparaître dans le film mon opinion personnelle sur le sujet.

N'est-ce pas un peu lâche quand on fait un film dont l'un des thèmes dominants est la peine capitale ?

Je ne crois pas, non. Mon opinion sur la question est sans importance. Par contre, si en posant la question, je peux pousser certaines personnes à y réfléchir, j'aurais réussi quelque chose. Ici, en Amérique, nous avons appris à accepter la peine de mort en essayant d'y penser le moins possible. La lâcheté, elle est là.

■ Propos recueillis par
Didier ALLOUCH ■

UNITED MATONS

La rencontre de la fiction et de l'actualité produit parfois de curieuses étincelles. Au moment où *Benetton* lance une large campagne de sensibilisation sur la peine de mort aux Etats-Unis, au moment où Clinton envisage sérieusement de décréter un moratoire sur la question, **La Ligne Verte** propose d'adopter, pendant plus de trois heures, le point de vue des matons chargés des exécutions. L'action se déroule en 1935 dans un pénitencier de Louisiane, mais pourrait tout aussi bien se dérouler aujourd'hui, quelque part au Texas par exemple. Cette distance dans le temps, ainsi que la mise en perspective des deux époques, aurait pu servir un propos sur l'immobilisme des institutions judiciaires et carcérales. C'était sur un sujet pareil le minimum qu'on exigeait de Frank Darabont, dont le magnifique premier film, **Les Evadés**, pointait dans certaines de ses séquences les plus fortes l'incapacité des prisonniers à se réinsérer dans la société après avoir purgé une longue peine. Mais Frank Darabont a préféré taire ce qu'il pensait de la peine de la mort (voir interview). Avec un détachement qui confine à l'aveuglement, **La Ligne Verte** ne milite donc ni pour ni contre l'exécution capitale, ce qui en fait un objet aussi neutre qu'inquiétant.
D'une fidélité stupéfiante, Darabont s'en remet entièrement au récit de Stephen King et plante sa caméra dans le couloir de la mort, aussi baptisé «la ligne verte». Les trois quarts du film se déroulent dans ce seul décor, mais il n'est pas question ici d'isolement, d'enfermement, de claustrophobie. Non, tout le travail du réalisateur consiste à rendre les responsables de ce bloc de la prison sympathiques. Paul (Tom Hanks), Brutus (David Morse), Barry (Dean Stanton) et Harry (Jeffrey DeMunn) sont ainsi de gentils matons, dont le flair psychologique et la rectitude morale permettent aux condamnés à mort de ne pas trop souffrir dans l'attente de leur exécution. Décrits comme des fonctionnaires du crime très consciencieux, passant les prisonniers à la chaise électrique sans aucune haine mais sans trop de regrets non plus, ces quatre collègues voient un jour débarquer dans leur quartier un géant noir, John Coffey (Michael Clarke Duncan), accusé du viol et du meurtre de deux fillettes. Peu après, Paul découvrira que le nouvel arrivant possède un don miraculeux et qu'il pourrait aider la femme du directeur de la prison, atteinte d'une tumeur au cerveau...

Puisque **La Ligne Verte** évite soigneusement de s'engager sur le terrain de la morale et déroule dès le début son chapelet de bons sentiments, l'arrivée du «Jésus noir» ne provoque aucun bouleversement majeur dans le récit (à part le catastrophique basculement du film dans le fantastique), ni aucune prise de conscience particulière chez les matons (à part les doutes de Paul concernant la culpabilité de Coffey). Les aimables bourreaux restent donc des bourreaux aimables, et Darabont s'emploie dans les seules scènes «engagées» du film à nous montrer qu'il y a bien pire qu'eux. Il y réussit fort bien avec le clairement fasciste Percy (Doug Hutchinson), un maton sadique et vicieux protégé en hauts lieux, et Wild Bill (Sam Rockwell), un assassin tellement horrible qu'on rêve pour lui d'une punition exemplaire.
Pour se dépolluer l'esprit face à cette adaptation très télévisuelle, on pourra toujours se persuader que **La Ligne Verte** raconte une autre histoire, beaucoup plus intéressante. Celle de Mr Jingles, une petite souris qui fait tourner en bourrique les matons avant d'être adoptée par un prisonnier. C'est avec cette intrigue secondaire que Darabont parvient finalement, entre deux exécutions embarrassantes, entre deux digressions lacrymales, à signer des plans de vrai cinéma. Le fait qu'ils se situent au ras du sol ne confirme qu'une chose : après **Les Evadés**, Darabont est tombé bien bas.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

UIP présente Tom Hanks dans une production **Castle Rock Entertainment/Darkwoods/Universal** *LA LIGNE VERTE (THE GREEN MILE* - USA - 1999) avec David Morse - Gary Sinise - Michael Clarke-Duncan - James Cromwell - Bonnie Hunt - Michael Jeter - Graham Greene - Doug Hutchinson **photographie de** David Tattersall **musique de** Thomas Newman **scénario de** Frank Darabont d'après le roman de Stephen King **produit par** David Valdes & Frank Darabont **réalisé par** Frank Darabont
1er mars 2000 — 3 h 09



SARAH MICHELLE GELLAR

Entretien avec une chasseuse de vampires

Alors que tous les regards sont tournés vers la série dérivée ANGEL, Sarah Michelle Gellar se prépare à interpréter pour la cinquième saison consécutive le rôle de Buffy, la tueuse de vampires à la langue bien pendue. Nous avons rencontré la jeune star de 22 ans.. Pour nous, elle tombe le masque et nous raconte la vie sans Angel, la vie avec Buffy et la façon dont elle a encaissé les critiques faites à l'encontre de sa série après le massacre au lycée de Columbine en Floride, en avril de l'année dernière.

Avez-vous prévu quelque chose de spécial pour Halloween *(l'interview a été réalisée en octobre de l'année dernière, NDLR)* **?**

Et bien, dans la série, on a fait un gros épisode pour Halloween qui montre ce qui se passe quand nos pires cauchemars deviennent une réalité, et comment on en vient à ne plus faire confiance à personne, même pas à ceux qui nous sont le plus proche. Et ça, c'est vraiment terrifiant ! Sinon, j'adore Halloween. C'est une super fête pour les célébrités parce qu'on peut vraiment y participer. Il suffit de mettre un masque et d'aller frapper aux portes, sans que personne ne sache qui se cache derrière le masque. Alors, je vais passer la soirée avec la petite fille de ma meilleure amie à frapper aux portes de toutes les maisons de Malibu.

Après la tuerie de Columbine, *Buffy contre les Vampires* **a été très critiquée et la diffusion du dernier épisode de la saison différée. Quelle a été votre réaction ?**

J'ai appris pas mal de choses quand c'est arrivé. J'étais en Europe à ce moment-là, je faisais la promotion de mon film **Sexe Intentions**. J'ai appris la nouvelle par la télévision. Les journalistes européens m'ont beaucoup demandé comment des choses pareilles pouvaient arriver aux Etats-Unis et franchement, je n'en ai aucune idée. Comment des parents peuvent laisser leur enfant en arriver à un tel point ? C'est magnifique d'avoir des enfants mais je pense que c'est aux parents de les élever, de s'en occuper, de leur parler et d'empêcher qu'un jour ils s'enferment dans leur chambre et y accrochent des portraits d'Hitler. Quand je suis rentrée aux Etats-Unis, tout le monde tenait la radio et la télévision pour responsables. Je me suis demandé pourquoi en Europe, où vous regardez les mêmes émissions, les mêmes films, vous ne rencontrez pas ce genre de problèmes. Alors, est-ce qu'on peut vraiment rejeter la faute sur la télévision ? J'ai défendu la série comme une furie ! Les gens attendent de la télévision qu'elle éduque les enfants alors que c'est aux familles de le faire. Dans *Buffy*, on voit des filles capables de se sortir de situations dangereuses, des situations où les filles sont généralement en danger. Et puis, on ne s'en prend pas aux gentils, on ne tape que sur les méchants ! Le dernier épisode, où Buffy combat un gigantesque serpent dessiné par ordinateur, a été déprogrammé. Je ne vois vraiment pas pourquoi ! Dans cet épisode, des enfants forment une bande pour sauver la communauté. En plus, c'est fait, en partie, en dessin animé ; c'est clairement de la fiction ! Mais les gens ont besoin de trouver des boucs émissaires. Je pense que s'ils prenaient la peine de se pencher sur le message véhiculé par *Buffy*, ils seraient très surpris !

Etes-vous une fille extravertie ?

Vous voulez savoir si je hurle quand on laisse le siège des toilettes relevé ?! Et bien, je suis quelqu'un de très décidé, j'ai des opinions auxquelles je me tiens mais je pense aussi être une fille très ouverte. J'admets que nous avons un problème aux Etats-Unis et que certaines émissions sont peut-être trop violentes et montrent le mauvais exemple. Mais *Buffy*, je l'aime comme elle est : on utilise les monstres comme des métaphores. Il n'y a rien de plus terrifiant que d'aller au lycée puis à l'université. Si on réduit la série à l'essentiel, le message est très simple, en réalité !



■ *Un diplôme de fin d'année pour les résultats scolaires ou le nombre de vampires éliminés ?* ■

David Borroneaz et Faith ont quitté *Buffy* **pour aller travailler sur** *Angel*. **Comment est l'ambiance sur le plateau depuis leur départ ?**

J'étais vraiment ravie pour David quand j'ai su qu'il allait avoir sa propre série. Je l'ai vu évoluer depuis les débuts de *Buffy* où il a obtenu, en fait, son premier rôle. Ça m'a fait vraiment plaisir parce que c'est une aventure extra pour mon personnage et moi d'un côté, et pour David et son personnage d'un autre côté. Mais j'avoue que l'acteur me manque énormément. Chaque fois qu'on essaie d'intégrer un nouveau personnage, je me dit : «Ok, mais ce n'est pas Angel !». Je ne sais pas quelle sera la suite des événements mais on vient de faire un super épisode où Buffy passe son été à déprimer à cause d'Angel — comme tout le monde quand on perd son premier amour ! Elle rencontre un étudiant en deuxième année très mignon qui l'invite à sortir, la drague gentiment, lui dit des mots doux. Elle couche avec lui le premier soir et se fait plaquer dès le lendemain. Je suis allée dans le bureau de Joss Whedon *(le créateur et producteur de la série, NDLR)* et j'ai piqué ma crise : «Buffy ne ferait jamais ça ! Toute cette histoire avec Angel, c'est n'importe quoi !». Il m'a répondu : «Sarah, si tu vas à l'université, tu verras que ça se passe comme ça, que les erreurs de Buffy sont celles de tous les jeunes !». Je pense qu'elle essaie de se convaincre qu'elle doit oublier Angel, qui ne lui apporte que des ennuis, et ■ ■ ■





■ *Buffy : pas beaucoup de jours tranquilles à Sunnydale* ■

■ ■ ■ qu'elle doit se trouver un gentil petit ami. En même temps, elle a peur de ne pas vivre intensément, passionnément, et de s'ennuyer avec un garçon trop gentil. Angel est son véritable amour et je ne sais pas si elle pourra vivre un amour aussi intense avec un autre. D'ailleurs, on vient juste de tourner le premier cross-over entre ***Buffy*** et Angel, qui est vraiment une série extra. C'était très cool à tourner et c'est un des meilleurs épisodes qu'on n'ait jamais faits.

Aujourd'hui, les stars de la télévision gagnent beaucoup d'argent. Comment réussissez-vous à gérer ce genre de responsabilité ?

Certaines personnes pensent que ce n'est pas normal que l'on gagne autant d'argent dans le showbiz. Mais hier, je suis allée travailler à 5 h du matin, je suis rentrée chez moi vers une ou 2 h du mat', j'ai dormi puis je suis retournée travailler à 7 h. On ne se rend pas compte de la difficulté de ce travail, du nombre d'heures et de sacrifices qu'il demande. Quand j'ai décroché le rôle de Buffy, la seule chose qui comptait, c'est que j'allais pouvoir payer ma «sécu» pendant au moins cinq ans. Je ne suis pas encore totalement habituée à avoir de l'argent. Même aujourd'hui, quand je veux m'acheter une voiture, j'appelle mon imprésario pour savoir si c'est Ok. Dans mon enfance, nous étions très très pauvres, alors tout ça est nouveau pour moi. Ce que je veux, c'est pouvoir prendre soin de moi et de ma famille. Dernièrement, j'ai offert un appartement à ma mère pour son anniversaire et elle m'a dit que c'était la première fois que quelque chose lui appartenait vraiment. Moi aussi, j'ai ma propre maison. Ce travail m'a offert une véritable sécurité. Franchement, je connais beaucoup de gens qui ont vu leur argent s'envoler. Par exemple, quand je jouais dans ***All my Children***, l'impresario de Susan Lucci est parti avec sept millions de dollars. A ce moment-là, je me suis jurée de toujours savoir où était mon argent et ce que j'en faisais !



Vous considérez-vous comme un modèle pour les jeunes ?

Avant, je disais toujours que Buffy était un véritable modèle, mais plus maintenant. Il n'y a pas longtemps, on m'a demandé de faire un article de couverture pour un magazine qui voulait que ça se passe pendant un voyage. Plutôt que de faire un article du style «star se faisant offrir des vacances au bord de la mer», je suis partie en République Dominicaine pour travailler à la construction de logements avec l'association Habitat for Humanity *(1)*. Je voulais voir comment se déroule ce genre de mission. C'est une bonne expérience pour les jeunes, parce parfois on finit le lycée mais on n'a pas les moyens de voyager, d'aller aider les autres et d'apprendre sur le terrain. Quand je suis revenue aux Etats-Unis, le magazine m'a envoyé près de 250 lettres écrites par des jeunes filles habitant les quatre coins du pays. Elles m'expliquaient qu'elles adoraient la série mais qu'elles avaient avant tout le sentiment que j'étais une personne en chair et en os, bien réelle, et qu'elles voulaient, comme moi, aider les plus défavorisés. Je ne m'étais jamais considérée comme un modèle mais, d'après elles, j'ai réalisé mon rêve de devenir actrice tout en étant capable de continuer à aider les autres. Ce voyage restera un très bon souvenir, mais ce sont ces lettres que je n'oublierai pas. J'ai toujours été très soucieuse de l'image que je donne de moi. Quand on est une jeune actrice, on peut utiliser sa notoriété pour aller dans les bars, boire de l'alcool. Mais j'ai toujours refusé de boire de l'alcool en public ou d'aller dans les boîtes à la mode. Je ne suis pas la seule d'ailleurs : Jennifer Love Hewitt et Katie Holmes sont aussi des jeunes femmes qui exercent un métier d'adulte tout en préservant leur adolescence.

Cela fait quatre ans que vous interprétez le rôle de Buffy. Où en est votre relation avec le personnage ?

Je pense que ce sera une année très intéressante pour moi parce que la série prend un nouveau départ. Les décors ont changé, la caravane de David n'est plus là, Faith est partie. Pour moi, c'est comme interpréter un nouveau personnage. Il est temps pour Buffy de prendre ses propres décisions même si parfois j'ai l'impression que je pourrais jouer ce rôle les yeux fermés ! En fait, mon interprétation est à la hauteur de la série. Alors, tant qu'on ne me propose rien d'aussi motivant, je suis ravie d'avoir ma série. Reposez-moi la question dans six ans, et peut-être que ma réponse sera différente !

Pendant combien de temps encore *Buffy* **continuera-t-elle d'exister ?**

Au moins pendant une saison, c'est la durée du contrat de Joss. Et tant que Joss sera là, je serai là ! En fait, personne n'a jamais abordé le sujet avec nous. Tout ce que je souhaite, c'est que la série conserve sa qualité. Mais je ne veux pas faire ça pendant dix ans juste pour nous assurer à tous une retraite heureuse ! Je veux faire une bonne série et si ce n'est pas le cas, alors j'arrêterai. Mais on n'a pas décidé d'une date encore.

Si vous pouviez avoir un pouvoir en particulier, lequel choisiriez-vous ?

J'aimerais pouvoir dormir deux heures par nuit seulement et avoir l'impression d'en avoir dormi douze. C'est vraiment mon rêve ! Ne pas dormir et avoir une pêche d'enfer ! J'aimerais aussi ne jamais tomber malade.

■ Propos recueillis par **Jenny COONEY CARRILLO** et traduits par **Hélène NUNEZ** ■

(1) Organisation à but non lucratif qui construit des habitations pour les familles dans le besoin.

(Lire également article dans *Impact* n°81)



Le vampire préféré de Buffy devient son principal concurrent dans une série dérivée !



■ *Cordelia Chase (Charisma Carpenter), Angel (David Boreanaz) & Doyle (Glenn Quinn) : la fine équipe combat le Mal dans la Cité des Anges* ■

ANGEL

Quand une série marche bien, il n'est pas rare qu'il en soit tiré ce que les Américains appellent un «spin-of», une autre série inspirée par les mêmes héros ou exploitant d'autres personnages issus du feuilleton. Ainsi, Dallas a inspiré Côte Ouest, Xena a suivi Hercule et L'Homme qui Valait trois Milliards a connu sa version féminine avec Super Jamie. Les producteurs télé ne sont pas du genre à laisser passer un bon filon. Joss Whedon est donc un bon producteur télé, voire même un excellent. En créant Buffy, il a su comment parfaitement mélanger culture fantastique et série teenager classique. Avec Angel, il applique les mêmes méthodes, en allant même un peu plus loin. Jouant sur l'impossibilité d'une romance durable entre Buffy et Angel, il éloigne les deux personnage et offre à son vampire en mal de rédemption sa propre série, ses propres aventures, son propre univers. Un univers plus adulte, plus dur que celui de Buffy. Nous sommes ici à Los Angeles où Angel est venu chercher l'éventuelle rédemption nécessaire à sa transformation en être humain. Du fait de son positionnement dans une grande ville, la série devient plus cruelle, plus méchante que sa grande sœur. Ici, il est question de vampires nazis, de démons très portés sur le sexe ou de jeux de séduction tendance sado-maso. Des thèmes un poil plus sérieux abordés avec un humour très noir moins facilement accessible que celui de Buffy. La méthode porte ses fruits puisque Angel fait autant d'audience que Buffy, parfois même plus. Si elle avait su, Buffy aurait depuis longtemps planté un pieu dans le cœur de son bien-aimé vampire !



GUIDE DES ÉPISODES

1 - CITY OF

Réal.: Joss Whedon. Scén.: Joss Whedon & David Greenwalt.

Angel part à Los Angeles à la recherche d'une éventuelle rédemption. Il y rencontre Doyle, son nouveau maître spirituel, mi-homme mi-démon, qui reçoit de manière télépathique des appels à l'aide de personnes mises en danger par les créatures maléfiques qui errent dans la Cité des Anges. Parmi elles, Cordelia, l'ex-copine de Buffy, venue tenter sa chance à Hollywood et qui se retrouve sans le sou et sans travail. Angel comprend que le salut de son âme passe par la défense des innocents contre le Mal sous toutes ses formes. Aidé de Doyle et de Cordelia, il décide de faire de ce combat sa nouvelle mission. Première étape, un vampire nommé Russel qui prend un malin plaisir à parcourir les bars de la ville pour trouver ses proies.

2 - LONELY HEART

Réal.: James A. Contner. Scén.: David Fury.

Doyle reçoit une nouvelle vision qui envoie le petit groupe dans un night-club branché de la ville, le D'Oblique. C'est là qu'un serial-killer recrute ses victimes. Angel découvre que le tueur n'est autre qu'un démon parasite, un monstre avide de sexe qui éviscère ses partenaires après leur avoir fait l'amour. Pendant son enquête, Angel rencontre Kate Lockley, détective de la police de Los Angeles. Ils décident de travailler ensemble pour mettre fin aux agissements du meurtrier.

3 - IN THE DARK

Réal.: Bruce Seth Green. Scén.: Douglas Petrie.

Oz rend une petite visite à Angel et lui confie le Gemme d'Amarra, une bague sacrée qui garantit une protection éternelle au vampire qui la porte, de jour comme de nuit. Doyle veut qu'Angel la porte avec fierté, mais Angel préfère la cacher dans les sous-sols de la ville. Spike veut à tout prix s'emparer de cette bague. Il capture Angel et le fait torturer par Marcus, un vampire dévoreur d'enfants, pour lui faire avouer l'emplacement du bijou. Pendant qu'Angel souffre le martyre, Doyle et Cordelia retrouvent le gemme et mettent au point un plan pour sortir leur ami d'affaire.



■ L'affreux Spike a suivi Angel à Los Angeles (In the Dark) ■

4 - I FALL TO PIECES

Réal.: Vern Gillum. Scén.: Joss Whedon & David Greenwalt.

Doyle reçoit une nouvelle vision d'une femme en détresse. Angel se rend chez cette dame et s'aperçoit qu'elle est terrorisée par un neurochirurgien capable de détacher des parties de son corps et de leur donner vie. Il peut envoyer ses mains faire les sales besognes ou ses yeux observer sans être vu. Avec l'aide du détective Lockley, Angel mettra fin aux agissements du mystérieux Dr. Meltzer.

5 - RM W/A VU

Réal.: Jane Espesson. Scén.: David Greenwalt & Jane Espesson.

Cordelia en a assez de vivre dans son HLM pourri. Doyle lui trouve un sublime appartement qui ne coûte qu'une bouchée de pain. Mais très vite des événements étranges se déroulent dans ce nouveau logement et Cordelia sombre dans une profonde dépression. Etonné de voir son amie dans cet état, Angel essaie d'en apprendre un peu plus sur la nouvelle demeure de Cordelia et découvre que l'ap- ■ ■ ■

partement appartenait à une jeune femme mystérieusement disparue dans les années 50. Depuis, chaque nouvelle demoiselle ayant habité dans le deux pièces a fini par se suicider.

6 - SENSE AND SENSITIVITY

Réal.: James A. Contner. Scén.: Tim Minear.

Endurcie par des années de travail dans la police, Kate essaie de redevenir quelqu'un de plus sensible. Elle s'enrôle dans un programme de «re-sensibilisation» qui semble porter ses fruits. Plus qu'il ne le faudrait même. Angel s'étonne de la voir s'effondrer en larmes au moindre prétexte. Ceux du commissariat qui suivent le même programme pleurent également pour un rien. Angel et Doyle décident d'aller rendre une petite visite au professeur qui enseigne l'émotion à ses nouveaux élèves, et s'aperçoivent que ses intentions n'ont rien de nobles.

7 - THE BACHELOR PARTY

Réal : David Straiton. Scén.: Tracey Stern.

L'ex-femme de Doyle fait son apparition. Elle et Doyle ne sont pas encore divorcés, mais ils sont séparés depuis des années. Aujourd'hui, elle veut se remarier et demande à Doyle de lui accorder le divorce. Doyle s'exécute sans problème mais Angel devient quelque peu suspicieux quand le nouveau fiancé de la dame invite Doyle à l'enterrement de sa vie de garçon. Angel a eu raison de se méfier. Le jeune homme est en fait un démon qui, pour s'assurer l'amour éternel de sa future femme, doit organiser un rituel maléfique et dévorer le cerveau de son premier mari. Doyle qui n'en revenait pas d'être aussi bien accueilli à cette soirée !

8 - I WILL REMEMBER YOU

Réal.: David Grossman. Scén.: David Greenwalt & Jeannine Renshaw.

Le «crossover» que tout le monde attendait : Buffy vient rendre une petite visite à Angel. Quand elle apprend qu'Angel était à Sunnydale et qu'il n'est pas venu la voir, Buffy s'énerve et va faire un tour à L.A. Alors que les deux ex-tourtereaux s'engueulent dans le bureau d'Angel, un démon médiéval fait son entrée dans la pièce et une bagarre sans merci s'engage. Mais le démon réussit à s'échapper. Angel et Buffy décident de se lancer à la chasse au monstre chacun de leur côté. Angel détruit le monstre et retrouve son humanité. Il en profite pour le faire savoir à Buffy. Les deux amants se retrouvent et passent la nuit ensemble. Mais le lendemain, une autre créature se réveille. Pour la combattre, Angel doit abandonner son humanité... et Buffy.

■ Les retrouvailles mouvementées entre Buffy et Angel (**I Will Remember you**) ■



■ Kate Lockley réconfortée par Angel dans **Sense and Sensitivity** ■

9 - HERO

Réal.: Tucker Gates. Scén.: Howard Gordon & Tim Minear

Un groupe de néo-nazis mi-hommes mi-démons (comme tous les néo-nazis d'ailleurs) fait régner la terreur dans la ville. Le chef de la bande, The Scourge, a conçu une machine capable de détruire toute vie humaine dans un rayon d'un kilomètre. Dans la bataille finale entre Angel, Cordelia Doyle et les démons, Doyle se sacrifie pour désamorcer la machine infernale juste après avoir embrassé Cordelia.

10 - PARTING GIFTS

Réal.: James A. Contner. Scén.: David Fury & Jeannine Renshaw

En plein milieu d'une audition, Cordelia a une vision. Elle réalise qu'avant de mourir, Doyle lui a passé son don de voyant au travers de son dernier baiser. Quand la nouvelle se répand, un démon nommé Barney veut s'emparer des talents de voyante de Cordelia. Il capture la jeune fille et essaie de vendre ses yeux au plus offrant. Angel et le nouveau «watcher», Wesley, partent au secours de Cordelia.

11 - SOMNAMBULIST

Réal.: Winrich Kolbe. Scén.: Tim Minear.

Une jeune fille est assassinée par un vampire au petit matin. Quand il apprend la nouvelle, Wesley s'en va aussitôt. Dans le bureau de Kate, Angel regarde les photos du crime et s'aperçoit qu'elles correspondent aux cauchemars qu'il fait régulièrement. Et dans ses mauvais rêves, ils reconnait le tueur...



■ La rencontre entre Angel et Doyle dans l'épisode pilote **City of** ■

LES PERSOS

■ Angel, un vampire en quête de rédemption et d'humanité ■

ANGEL
(David Boreanaz)

Angel est un vampire qui n'a pas de chance, il est doté d'une conscience. Faire le mal n'a jamais été le truc de cet immortel âgé d'un siècle, surtout depuis son passage dans la petite ville de Sunnydale et sa rencontre avec celle qui restera le grand amour de son existence : Buffy. Aujourd'hui, Angel a quitté Sunnydale pour Los Angeles, l'endroit parfait pour un vampire en quête de rédemption. Le mal règne sur la ville pleine d'âmes en détresse. S'il sauve quelques-une de ces âmes perdues, peut-être que la rédemption qu'il espère de toutes ses forces lui sera accordée. Peut-être lui redonnera-t-on son humanité perdue. Et peut-être retrouvera-il celle qu'il aime. En attendant, il a monté une agence de détective, la parfaite couverture pour pouvoir débarrasser la Cité des Anges de ses démons.

David Boreanaz est un exemple qui fait rêver des milliers d'aspirants-acteurs à Hollywood. Boreanaz a débarqué un beau matin de Philadelphie en Californie pour devenir acteur. Avant de connaître la gloire, il enchaîne les petits boulots (voiturier, peintre en bâtiment, serveur, plongeur, maître nageur, etc) et les auditions foireuses. Il est prêt à tout laisser tomber et à rentrer à Philadelphie, quand il rencontre un agent alors qu'il promène son chien sur les trottoirs d'Hollywood. L'agent croit en lui, lui décroche un petit rôle dans *Marié... Deux Enfants* (il y joue le petit copain de Christina Applegate le temps d'un épisode), Joss Whedon le remarque et lui demande de venir passer une audition pour un rôle dans sa nouvelle série Buffy. On connaît la suite. Aujourd'hui, les studios s'arrachent la star, mais au lieu de démarrer tout de suite au cinéma, Boreanaz accepte la proposition de Joss Whedon et se consacre entièrement à Angel. Un personnage principal dans une série : pas mal pour quelqu'un qui, il y a encore peu, garait des voitures dans un grand hôtel. Ah, Hollywood !

CORDELIA CHASE
(Charisma Carpenter)

Cordelia est arrivée à Los Angeles avec des rêves de gloire. Quand Angel la retrouve, elle vit dans un trou infesté de cafards et n'a plus assez d'argent pour manger. Rien de très glamoureux. Alors elle décide de s'associer avec Angel, de lui donner un coup de main dans sa lutte contre le mal, et voit s'il n'y aurait pas moyen de se faire un peu de fric dans l'affaire.



■ Cordelia, ses rêves de gloire passent par une association avec Angel ■



■ Doyle : ses visions conduisent Angel à la source du Mal ■

Angel et Cordelia forment une équipe parfaite : il apporte sa force et sa puissance, elle apporte sa débrouillardise et son incroyable faculté à se sortir des situations les plus extravagantes.

Charisma Carpenter a elle déménagé de Sunnydale. Joss Whedon lui a proposé de quitter Buffy à la fin de la saison passée, se disant qu'en ajoutant un élément très proche de la bande à Buffy dans sa nouvelle série, les fans de la chasseuse de vampires suivraient encore plus aisément Angel. Pari gagné. D'autant plus qu'au fil des épisodes, Whedon a donné de l'importance au personnage. Charisma est aujourd'hui un élément capital de la réussite de la série.

DOYLE
(Glenn Quinn)

Le guide spirituel d'Angel. Il est celui qui reçoit les visions de personnes en détresse et envoie Angel sur ses affaires. Il est lui-même mi-homme, mi-démon, mais ses pouvoirs surnaturels se limitent à ses dons de voyance et à une adoration pour... Cordelia. Il a pourtant du mal à lui déclarer sa flamme.

Glenn Quinn est connu de toute l'Amérique. Pendant des années, il a été le beau-fils de Roseanne dans le sitcom homonyme. Au cinéma, on a pu le voir dans **Live Nude Girls** et **Docteur Rictus**.

12 - EXPECTING

Réal.: Dave Semel. Scén.: Howard Gordon.

Cordelia a rendez-vous avec un beau photographe qui la fait complètement craquer. Elle passe la nuit avec lui pour se retrouver le lendemain enceinte de... sept bébés. Ou plutôt de sept créatures étranges. Sa conquête de la nuit précédente est en fait un démon parasitaire qui engrosse le plus de femmes possible pour se répandre sur Terre. Seul moyen de débarrasser Cordelia de sa progéniture : en détruire le concepteur.

13 - SHE

Réal.: David Greenwalt. Scén.: David Greenwalt.

Angel se retrouve en pleine guerre des sexes. Jhiera (Bai Ling) est un démon parvenu d'une autre dimension. Dans son univers, les hommes contrôlent les femmes en leur ôtant leur centre vital, une partie du corps nommée Ko. Jhiera a échappé à l'amputation de son Ko et s'est réfugiée dans notre dimension. Mais des hommes de chez elle sont à ses trousses. Angel décide de lui donner un coup de main.

(Les trois derniers épisodes sont encore en production. Le nom de leur réalisateur sera rendu public lors de leur diffusion dans les prochaines semaines. Nous n'avons pour l'instant que la ligne directrice de chaque histoire. C'est peu, mais c'est presque un scoop).



■ *Un enterrement de vie de garçon qui tourne mal (**The Bachelor Party**)* ■

14 - I'VE GOT YOU UNDER MY SKIN

Scén.: David Greenwalt & Jeannine Renshaw.

Wesley et Angel jouent les exorcistes sur un jeune garçon possédé par un démon.

15 - THE PRODIGAL

Scén.: Tim Minear.

Angel cherche à résoudre un mystère impliquant le père de Kate et un démon supposé inoffensif qui se met soudainement à attaquer un livreur dans le métro.

16 - THE RING

Scén.: Howard Gordon.

Les propriétaires d'une arène clandestine kidnappent Angel et l'obligent à affronter de puissants démons dans des combats à mort.

■ Alex BENJAMIN ■

Angel est promise à diffusion sur *TF1* qui vient de repousser sa programmation.

SUNDANCE

«C'est quoi le Blair Witch de cette année ?»

De l'agent venu tout droit d'Hollywood, cellulaire collé à l'oreille, au jeune cinéphile, bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles pour se protéger du froid pendant les longues heures d'attente devant les salles, les festivaliers réunis du 20 au 31 janvier dernier pour le premier Sundance du nouveau millénaire n'avaient que cette question à la bouche !

Le phénomène **Blair Witch** a démarré ici, l'an passé. «Ici», c'est Park City, station de ski huppée de l'Utah, transformée pour dix jours en capitale du cinéma indépendant américain. Initié par Robert Redford au début des années 80, le festival de Sundance était censé permettre aux jeunes cinéastes qui travaillaient en marge du système des studios hollywoodiens de montrer leurs œuvres au public. Au fil des ans, le festival a changé. A ses débuts, Sundance était une sorte de fête du cinéma gentiment baba-cool. Aujourd'hui, c'est une espèce de kermesse commerciale où les jeunes réalisateurs viennent présenter leur film dans l'espoir de le vendre à des sociétés plus ou moins indépendantes comme *Miramax* ou *Artisan*, ou de se trouver un agent pour percer à Hollywood. Si la motivation est moins pure, Sundance n'en reste pas moins l'unique vitrine d'un cinéma américain différent de celui qui inonde les multiplexes. Un cinéma novateur dont les spectateurs sont de plus en plus friands. La démonstration en a été faite l'an passé grâce à... **Blair Witch**. Alors, c'était quoi le **Blair Witch** de cette année ? La réponse risque de vous décevoir. Il n'y avait pas de **Blair Witch**, cette année, à Sundance. Pas de film-surprise qui captive toute l'attention, mais une sélection de très bonne qualité qui faisait la part belle au cinéma de genre.



*Les frères Mitchell (Emilio Estevez et Charlie Sheen), célèbres réalisateurs de Derrière la Porte Verte (**Rated X**)*

C'est devenu une sorte de constante dans le cinéma indépendant américain. Les jeunes cinéastes aiment bien utiliser le genre, quelqu'il soit, le manipuler et s'exprimer à travers lui. Ainsi, on a pu voir cette année quantité de films fantastiques, de polars et de comédies... qui n'étaient pas vraiment des films fantastique, ni des polars, ni des comédies. En fait, les seuls réalisateurs cherchant à s'ancrer totalement dans le genre échouent lamentablement. Exemple, **Psycho Beach Party** de Robert Lee King, est une tentative de résurrection des surf movies des années 50 saupoudrée d'un whodunit foireux. La tentative est louable, le résultat beaucoup moins : trop long, trop poussif et traité avec une énervante prétention. Autre exemple, **The Opportunists** de Myles Connell, un polar produit par Jonathan Demme. L'action se situe dans un quartier irlandais de New York, où Vic Kelly (Christopher Walken), casseur de coffre-fort, essaie de se refaire une vie à peu près normale après un long passage en prison. Mais sa réputation lui colle à la peau, et un jeune gars venu tout droit d'Irlande lui propose un dernier coup. Engoncé dans sa vie minable, Vic ne va pas pouvoir refuser. Thème ultra-classique, film déjà vu 250 fois et Christopher Walken qui en fait des tonnes. Fatigant.
Pas très réussi non plus, **Rated X**, la biographie des frères Mitchell, les deux frangins qui ont découvert Marylin Chambers et lancé la mode du porno en produisant **Derrière La Porte Verte**. Réalisé par Emilio Estevez, et interprété par ce dernier et son frangin Charlie Sheen, **Rated X** était attendu comme le nouveau **Boogie Nights**. Mais on est très loin du film de Paul Thomas Anderson. **Rated X** n'a même pas réussi à trouver un distributeur à Sundance. Il passera donc directement sur le câble. Bad luck.



*Dex (Donald Logue), gros tombeur de ces dames dans **The Tao of Steve***

Beaucoup plus intéressants étaient donc les films utilisant le genre à des fins autres, comme **Girlfight** de Karyn Kusama (voir encadré) et **American Psycho** (voir article page 12) de Mary Harron. Dans un registre similaire, le magnifique **Waking the Dead** de Keith Gordon, installe sa touchante histoire d'amour à la frontière du fantastique. Fielding Pierce (Billy Crudup) est l'un des jeunes politiciens les plus prometteurs du moment, sur le point d'être élu sénateur. Alors qu'il est dans la rue, Fielding aperçoit Sarah Williams (Jennifer Connelly), le grand amour de sa jeunesse. Sarah était une militante des droits de l'homme dans les années 70, une activiste acharnée prête à tout, y compris à risquer sa vie. Elle est d'ailleurs morte dans un attentat alors qu'elle essayait de faire sortir des Chiliens de leur pays écrasé par une dictature de fer. Fielding aurait-il croisé le fantôme le Sarah ? Devient-il fou ?

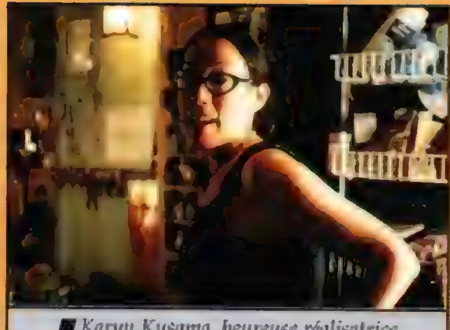
la fiancée de rocky

Karyn Kasuma

La jeune réalisatrice new-yorkaise restera la révélation de Sundance 2000. Son GIRLFIGHT a secoué les festivaliers. C'est un film dur, âpre, réaliste, entre MEAN STREETS et ROCKY 1. Karyn Kusama était venue à Sundance dans l'espoir de rembourser ses dettes. Elle est repartie avec le Grand Prix et le Prix de la Mise en Scène !

***Girlfight* semble toujours se maintenir entre le film de sport classique et une œuvre plus sociale, plus engagée.**

C'est la nature même du projet. C'est un film de boxe mais pas comme les autres. D'abord, le héros est une héroïne. Elle décide de devenir boxeuse, ce qui, de par le quartier de New York où elle évolue et ses origines latinos, n'est pas une chose aisée. La boxe est un sport dominé par les hommes et l'arrivée de cette jeune fille n'est pas facile à encaisser pour les boxeurs du coin. Le film raconte comment elle essaie de s'imposer dans ce monde hostile,



Karyn Kusama, heureuse réalisatrice d'un Rocky au féminin

mais aussi et surtout comment elle réussit à construire une image positive d'elle-même à travers son accomplissement dans ce sport. En développant sa force physique, elle va développer son pouvoir de femme et se forger une identité. Le rapport entre féminité et violence est un thème que je trouve fascinant et que j'avais envie de traiter à l'intérieur d'un schéma classique. C'est pourquoi **Girlfight** est un vrai film de sport à la **Rocky**, où le personnage principal doit surmonter une à une les épreuves avant le combat final. Je suis persuadée qu'au cinéma, le message passe mieux quand on utilise les règles d'un genre.

Vous venez de dire que la boxe est un monde dominé par les hommes. Le cinéma américain aussi. Sauf ici à Sundance où pour la première fois, un quart des films présentés, toutes catégories confondues, sont réalisés par des femmes. A votre avis, est-ce là le signal d'une nouvelle tendance ?

Je l'espère. Si seulement cela voulait dire qu'il devient plus facile pour les femmes de faire du cinéma. Mais le fait est que réaliser un film est une chose extraordinairement difficile, quelque soit votre sexe. Je peux juste espérer que la difficulté ne devienne pas plus importante parce que vous êtes une femme. **Girlfight** plonge le public dans un univers très précis. Je ne sais pas si un homme aurait plus ou moins de difficultés sur ce projet, mais ce qui est sûr, c'est que je connais parfaitement cet univers. Le quartier décrit dans le film est le mien, je boxe depuis sept ans, j'ai dû me faire accepter dans ma salle de boxe comme mon héroïne, j'ai traversé les mêmes épreuves qu'elle... Bref, je savais de quoi je parlais. Et ça, c'est le plus important.

***Girlfight* a été vendu ici pour trois millions de dollars. Vous étiez venue au festival pour ça ?**

Bien sûr. Je n'en tire aucune honte, ni aucune fierté. Je suis honnête quand je dis cela. J'ai fait ce film pour que le public le voit et l'apprécie. Il fallait donc qu'un distributeur l'achète. Je suis arrivée à Park City complètement ruinée. J'ai mis tout ce que j'avais dans **Girlfight**. Toute mon énergie, tout mon temps, tout mon argent. J'avais des dettes jusqu'au cou en arrivant ici. J'étais en mode survie. Cette vente m'a sauvé la vie, et pas seulement d'un point de vue financier.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** ■

Ou bien Sarah est-elle toujours vivante ? On n'a pas vu une aussi belle histoire d'amour depuis le **Titanic** de Cameron. Lorgnant lui aussi vers le fantastique, **Happy Accidents** de Brad Anderson montre Vincent D'Onofrio draguer à mort la jolie Marisa Tomei. Tout se passe bien pour lui, jusqu'au jour où il avoue à sa dulcinée qu'il débarque en fait de l'an 2470, et qu'il a décidé de faire ce petit voyage dans le temps parce qu'il a vu sa photo et qu'il est tombé raide amoureux d'elle. Débile mais rigolo, avec un D'Onofrio très attachant.
Panic de Henry Brommel avec Bill Macy et Neve Campbell, se veut un détournement de polar. Un tueur à gage (Macy) mal dans sa peau va faire un tour chez le psy. Dans la salle d'attente, il rencontre une jeune fille dépressive (Campbell) et c'est le coup de foudre. Bill Macy s'affirme encore une fois comme un comédien immense dans cet étrange et joli polar, entre ***Les Sopranos*** et **American Beauty**.
Polar toujours, mais cette fois-ci traité à fond sous un angle comique, avec **The Woman Chaser** de Robinson Devor. Tourné en noir et blanc dans le style film noir des fifties, le film est d'une hallucinante beauté. Il raconte le destin d'un minable vendeur de voitures d'Hollywood qui décide de réaliser des films, et se met très en colère quand son premier chef-d'œuvre est coupé par le producteur. La parodie de film noir rappelle **Les Cadavres ne Portent pas de Costard**, et Patrick Warburton (le petit copain bougon d'Ellen pendant la dernière saison de ***Seinfeld***) est à mourir de rire. La preuve qu'on peut parfaitement détourner un genre tout en en manifestant le plus profond respect pour lui.

La comédie du festival restera **The Tao of Steve** de Jenniphr Goodman. Steve n'est pas le héros du film. Le héros s'appelle Dex et il est gros, très gros. Mais ça ne l'empêche pas d'être un brillant dragueur. Toutes les femmes craquent pour le gros Dex. C'est que Dex a une philosophie dans la vie, une méthode imparable : celle du Steve. Steve ou la quintessence du «cool». Steve comme Steve McGarrett ou Steve Austin, ou encore, top du top «stevesque», Steve McQueen. Les Steve sont des grands séducteurs, et selon Dex, il suffit d'appliquer la méthode du Steve pour que les plus femmes du monde tombent sous le charme. Vu son tableau de chasse, on peut dire que ça marche. Le film est à l'image de son héros : drôle et sans complexe. Et la scène où Dex explique sa méthode à ses copains pendant qu'ils jouent au poker risque de devenir aussi célèbre que la séquence d'ouverture de **Reservoir Dogs**. Donal Logue a reçu le prix du meilleur acteur pour son interprétation de Dex.
Le jury a partagé son Grand Prix entre **Girlfight** (pour lequel Karyn Kusama a aussi reçu un très justifié Prix de la Mise en Scène) et **You Can Count on me** de Kenneth Lonergan, classique et tendre histoire d'un frère et d'une soeur orphelins qui tentent de retisser les liens qui les unissent dans la petite ville de leur enfance. Un prix partagé entre un film assez typique de ce que les réalisateurs ont l'habitude d'aborder dans le cinéma indépendant (**You Can Count on me**) et un autre qui célèbre ce qu'ils se décident enfin à montrer avec un regard neuf et plein d'énergie (**Girlfight**). Le classicisme et la vitalité. Logique.



*■ Fielding Pierce (Billy Crudup) & Sarah Williams (Jennifer Connelly), couple romantique de la love story surnaturelle **Waking the Dead** ■*

■ **Didier ALLOUCH** ■

DÉRAPAGES

Dérapages fonctionne à l'énergie pure, appuie sur le champignon dès les premières minutes pour ne jamais relâcher la pression. Vite, tout va vite dans cette description d'une vertigineuse descente aux enfers. Celle de Tom qui, tourmenté par sa responsabilité dans un accident, s'improvise ambulancier à Los Angeles. Et le voilà équipier d'un vieux de la vieille, Jimmy. Un drôle de type, professionnel certes, mais terriblement roublard aussi. Entre deux coups de sirènes hurlantes, Jimmy culbute des filles à l'arrière du véhicule, apporte à un grand-père sa ration de shoot... Lui-même se défonce, se bourre la gueule. Et, bientôt, Tom lui emboîte le pas dans la déchéance. Ils auraient pu continuer longtemps si la police ne s'était pas intéressée à leur cas après un vol au domicile d'un hospitalisé d'urgence. Mais, contre la police, Tom sort un joker de son jeu, une cassette jumelle de celle de Rodney King tabassé par les forces de l'ordre...

Sang, drogue, alcool, sexe... **Dérapages** jette tous les ingrédients dans la marmite sur un feu ouvert à plein. Pourtant, le film démarre comme un badin buddy-movie de plus. D'un côté le débutant à briefer, de l'autre l'ancien combattant complètement blasé qui se charge de lui enseigner sa «méthode»... Un argument qui fait ressembler **Dérapages** à une comédie noire pendant une trentaine de minutes. Puis, passée cette fausse impression, le récit bascule avec ses deux principaux protagonistes dans un explosif cocktail drogue/alcool. Sans sentimentalisme, Scott Ziehl saisit sur le vif de fulgurants instants de pétage de plomb, d'hallucinants numéros d'équilibristes au bord du gouffre. Autant dire que ça secoue !

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Haut & Court présente Jason London & Todd Field dans une production **Unapix Films/Zeitgeist Release** *DÉRAPAGES* (*BROKEN VESSELS* - USA - 1998) avec Roxana Zal - Susan Traylor - James Hong - Patrick Cranshaw **photographie de** Antonio Calvache **scénario de** David Baer - John McMahon & Scott Ziehl **produit par** Roxana Zal - Scott Ziehl - David Baer - Robyn Knoll & Todd Field **réalisé par** Scott Ziehl

9 février 2000 **1 h 30**

Interview : Scott Ziehl

Transfuge de la série Z d'action et de science-fiction, le producteur-scénariste-homme à tout faire Scott Ziehl ne semblait au départ pas promis à un grand avenir cinématographique. L'espoir renaît avec **DÉRAPAGES** *qui marque à la fois ses débuts de réalisateur et l'apparition d'un authentique tempérament...*

Parlez-nous du parcours qui vous a amené à réaliser *Dérapages*...

Quand j'avais onze ans, mon voisin s'est acheté une caméra vidéo. Ensemble, nous avons appris à faire des films. Etape suivante : nous nous sommes payés une caméra Super 8, puis une 16mm. Cet ami fréquentait une école de cinéma pendant que je suivais un cursus scolaire normal. On s'est véritablement lancé dans le métier avec une série B, un film d'action de 100.000 dollars avec Chad McQueen, le fils de Steve, **Money to Burn**. Avec les bénéfices, nous avons concrétisé de nouveaux projets, **The Mosaic Project** et **Redline**... Sur tous ces films, j'étais non seulement co-producteur et co-scénariste, mais je m'occupais également des autorisations de tournage, du casting... J'ai ainsi appris le cinéma. Je suis un cinéaste autodidacte. Mes premiers films se résumaient souvent à des explosions, des scènes d'action. Du pur cinéma d'exploitation. En fait, je rêvais à des films possédant davantage de substance, de sens, qui soient aussi mieux écrits, qui aient des personnages dignes de ce nom.



■ *Todd Field & Jason London* ■



■ *Jason London* ■

Et c'est ainsi que nous avez monté *Dérapages*...

Oui, notamment grâce à Roxana Zal, une comédienne que j'ai rencontrée sur **Redline**, l'une de mes séries B. Je lui ai dit que j'avais fortement envie de tourner conjointement un film sur la drogue et concernant des ambulanciers. Séduite par l'idée, elle m'a présenté des scénaristes avec qui j'ai co-écrit l'histoire. Par contre, niveau finances, j'ai dû investir mes propres économies, tirer un maximum sur mes cartes de crédit, emprunter à tout le monde. Angoissant car je ne roule pas sur l'or ! Mais je n'avais pas le choix car c'est toujours un véritable chemin de croix que de trouver l'oiseau rare, un type ou une institution qui prenne le risque d'investir dans un scénario sombre, dépressif, pas très commercial. De plus, **Dérapages** est le premier film que je réalise. Il fallait donc que je me prenne totalement en charge. Je pense que j'ai relevé le défi. Grâce à mon expérience dans le domaine de la série B, j'ai pu tourner **Dérapages** en seulement dix-huit jours pour un budget d'un demi-million de dollars malgré les nombreux déplacements de l'équipe, les difficultés techniques qu'entraînait le scénario...

***Dérapages* se divise en deux parties bien distinctes. L'une est assez drôle, comme une virée entre potes, l'autre limite cauchemardesque...**

En fait, **Dérapages** se conforme dans son déroulement, dans sa descente aux enfers, à l'effet que produisent les drogues sur leurs consommateurs. Au début, on s'éclate, on pète la forme, on rencontre des filles et, tout à coup, on se rend compte que l'on est pris au piège, dépendant à 100%. Plus possible d'arrêter sans tomber très bas. On plonge. Dans **Dérapages**, le personnage principal, Tom, vit cette situation. Je connais beaucoup de gens victimes de ce processus inéluctable, où l'on va toujours plus loin, où l'on commence par sniffer pour finir par se piquer. Je n'avais aucune envie de prêcher, mais le film met en garde contre les dangers de la drogue, contre ce faux sentiment d'euphorie qu'elle procure au départ...

***Dérapages* prend souvent des allures de documentaire dans son style de mise en scène, de reportage à la *CNN*...**

J'aime cet aspect de la télévision américaine. J'aime les documentaires qui suivent les patrouilles de flics, les émissions sur les infirmiers aux urgences... J'aime que la caméra colle aux gens dans la vraie vie, dans les épreuves extrêmes. A travers une fiction comme **Dérapages**, je tenais à réaliser des scènes qui semblent réelles, prises sur le vif. Les gens ont l'habitude de voir ce genre d'images très réalistes à la télévision. J'ai essayé de m'en approcher le plus près possible. De plus, j'aime les contrastes entre les séquences d'accidents à la *CNN* et d'autres passages, filmés de manière plus posée, plus traditionnelle.

Vous avez probablement embarqué dans des ambulances pour restituer ce sentiment d'urgence à l'écran...

Oui. Nous avons pris beaucoup de temps à accumuler de la documentation, à nous imprégner de l'atmosphère du métier. J'ai longuement suivi des ambulanciers pour les observer. Les comédiens aussi. Sur le plateau, nous avions un conseiller technique à nos côtés. Pas question que nous soyons pris en défaut d'authenticité, de réalisme. Je voulais ne montrer que la vérité du métier d'ambulancier, et non l'idée un peu aseptisée que les gens s'en faisaient jusque là. Et pour cause ! Il n'existe pratiquement pas de film sur le sujet, à part une comédie comme **Ambulances tous Risques** avec Raquel Welch. Des ambulanciers, les Américains ne connaissent finalement qu'une série des années 70, ***Emergency*** où tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Quant au dernier film de Martin Scorsese, **A Tombeaux Ouverts**, c'est une fiction très différente de **Dérapages**. Les personnages et les problèmes qu'ils rencontrent ne sont absolument pas les mêmes que les miens !

■ Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

LA PLAGE

« **L**a plage» est un endroit magnifique, sur une île au loin des côtes. Une communauté hippie y fume des joints en se cachant de toute civilisation. Dans un hôtel thaïlandais miteux, Daffy (Robert Carlyle) explique à Richard (Di Caprio) que ce mode de vie l'a progressivement rendu fou (on le comprend !). Le lendemain, Daffy se suicide et Richard trouve accroché à la porte de sa chambre une carte qui mène au dit lieu. Il convainc un couple français (Guillaume Canet et Virginie Ledoyen) de partir avec lui...

La Plage ressemble à un film culte raté... des années soixante dix ! Avec trente ans de retard, il raconte la quête éperdue d'un idéal de vie, montre des gens rejeter la culture capitaliste pour partir s'isoler, à l'abri de toute société. A force de brasser des idéaux périmés et clichés sans en traiter un seul, le film de Danny Boyle finit par en devenir grotesque. D'autant plus que le réalisateur apporte à cette adaptation du roman d'Alex Garland un style épileptique et complètement brouillon. **La Plage**, qui se voudrait une réflexion sur l'individu moderne et son rapport à la nature est filmée comme un gros clip (avec musique populaire de club de vacances à l'appui). Ainsi, lorsque Richard s'isole dans l'île et devient lui aussi peu à peu fou, Boyle décide de le montrer, tel un héros de jeux vidéo, au travers d'un écran pixellisé et entouré de bruits électroniques. On a rarement vu quelque chose d'aussi laid et d'aussi peu à propos à l'écran. Nul doute que **La Plage** paraît, aujourd'hui déjà, bien daté. Qu'est-ce que ça va être dans dix ans !

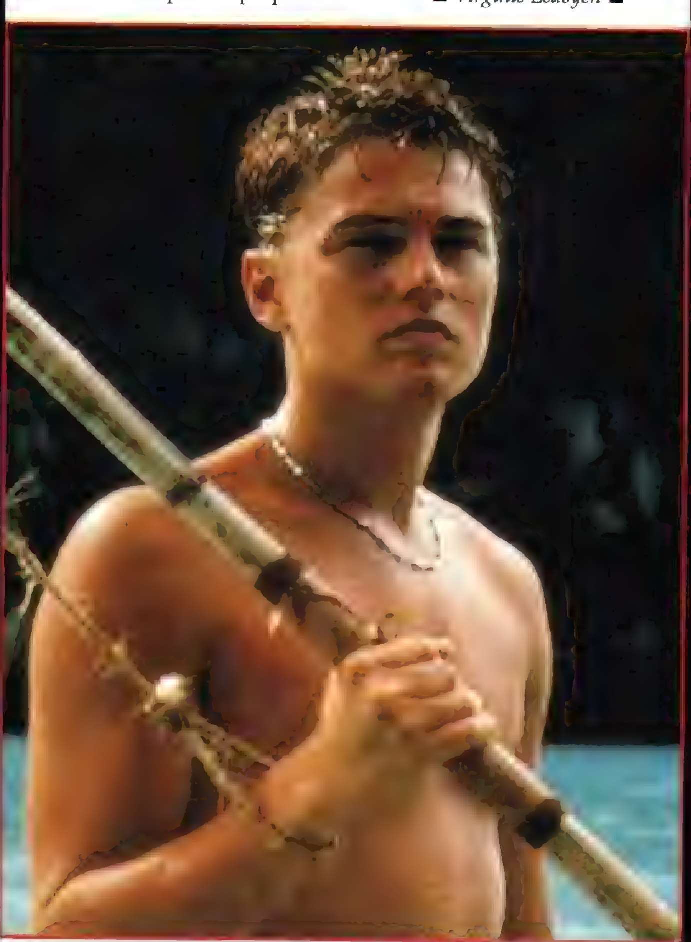
■ Jonathan HILLER ■

Twentieth Century Fox présente Leonardo Di Caprio & Virginie Ledoyen dans une production **Figment** *LA PLAGE* (*THE BEACH* - USA -1999) avec Robert Carlyle - Guillaume Canet - Tilda Swinton - Lars Anrentz - Hansen **photographie de** Darius Khondji **musique de** Angelo Badalamenti **scénario de** John Hodge d'après le roman de Alex Garland **produit par** Andrew MacDonald **réalisé par** Danny Boyle

16 février 2000 **1 h 59**



■ *Virginie Ledoyen* ■



■ *Leonardo Di Caprio* ■



■ *John C. Reilly* ■



■ *Julianne Moore* ■

MAGNOLIA

Après le succès public et critique de **Boogie Nights**, Paul Thomas Anderson peut faire à Hollywood le film qu'il désire. Au point même de pouvoir convaincre ses producteurs d'investir dans **Magnolia**, un grand drame intimiste de trois heures. Anderson soustrait de l'intrigue tout rebondissement, se concentrant uniquement sur ce qui a trait à ses protagonistes. On ne trouvera donc pas dans le film de scénario linéaire, mais juste des individus, à la psychologie parfaitement étudiée, dont les destins se croisent. Et il faut voir avec quelle aisance on passe d'un présentateur télé alcoolique (Philip Baker Hall) à sa fille accro à la cocaïne, ou d'un officier de police (John C. Reilly) à un ex petit génie des jeux télévisés (William H. Macy) devenu avec le temps complètement idiot. C'est suivant la logique des dominos que tous ces personnages vont prendre vie à l'écran. Ainsi un vieillard atteint d'un cancer demande à son infirmier (Philip Seymour Hoffman) de l'aider à retrouver son fils (Tom Cruise), devenu un macho adulé des foules, qui va être la proie d'une présentatrice télé sans scrupules.

Magnolia est une tragédie contemporaine comme on n'ose plus en faire. Sous une forme de prime abord ironique, le réalisateur met en scène des êtres que le passé rattrape inexorablement. Pas franchement adepte de la demi-mesure, Anderson (ré)invente des situations fortes de cinéma, où le drame prend toute son ampleur. Avec des personnages aussi riches, les acteurs font tous preuve d'une justesse de ton impressionnante. Mais ce qu'il y a de plus louable dans **Magnolia**, c'est que le réalisateur-scénariste ne s'en remet jamais au destin, ne provoque jamais de rencontres inopinées entre les nombreux protagonistes. Tout arrive logiquement dans **Magnolia**, même le plus improbable. Certaines pistes laissées par l'histoire ne trouvent ni conclusion ni morale à l'écran, tandis que d'autres se terminent de la manière la plus inattendue. **Magnolia** reste ainsi réaliste et passionnant tout du long, la mise en scène s'attachant seulement à suivre les personnages jusqu'à ce que, dans un final sublime, s'abatte sur eux le déluge divin. Sacré film...

■ Erich VOGEL ■

Metropolitan Filmexport présente Philip Seymour Hoffman & Tom Cruise dans une production **New Line Cinema** *MAGNOLIA* (USA - 1999) avec Philip Baker Hall - Jeremy Blackman - William H. Macy - John C. Reilly - Julianne Moore **photographie de** Robert Elswit **musique de** Jon Brion **produit par** Joanne Sellar **écrit et réalisé par** Paul Thomas Anderson.

1er mars 2000 **3 h 04**

UNE VIE VOLÉE

On pouvait craindre le pire de cette version «teenage» et féminine de **Vol Au-dessus d'un Nid de Coucou**. Ce serait oublier le talent de James Mangold et surtout sa faculté à s'adapter au sujet qu'il traite. Ses deux premiers films, **Heavy** et **Copland**, en sont la preuve flagrante. Cette fois, il adapte donc le livre autobiographique de Susanna Kaysen. L'histoire se déroule dans les années 60 : après une tentative de suicide, la jeune Susanna (Winona Ryder) se retrouve à passer un séjour dans un institut psychiatrique. Elle va y rencontrer Polly, une jeune fille au visage brûlé, Georgina, une menteuse pathologique, Daisy, une fille à papa et surtout Lisa (Angelina Jolie), une belle rebelle névropathe. Très vite, une forte amitié s'installe entre elle et Susanna. Les deux filles deviennent inséparables, mais c'est lors d'une virée nocturne que cette dernière va réaliser à quel point sa nouvelle amie est malade.
Bien sûr, les compétences d'un réalisateur peuvent se mesurer à sa maîtrise des éléments purement cinématographiques. Maîtrise de l'espace, du montage, de la narration... Sur ce point, **Une Vie Volée** est un film quasiment irréprochable. De facture classique, certes, mais irréprochable. Le véritable atout de James Mangold réside cependant dans sa capacité à diriger l'acteur. Celui qui a prouvé au monde entier, si besoin était, que Sylvester Stallone sait jouer la comédie, réitère l'exploit de manière subtile avec ses deux comédiennes principales. Il offre ainsi à Winona Ryder son plus beau rôle depuis le génial **Fatal Games** et fait ressortir tout le charisme d'Angelina Jolie à l'écran. Loin de transformer son film en «machine à performances», il parvient même à diriger Whoopi Goldberg sans la faire rouler des yeux à tout bout de champ. Un exploit !

■ **Stéphane MOISSAKIS** ■

Columbia Pictures présente Winona Ryder & Angelina Jolie dans une production **Red Wagon Productions** ***UNE VIE VOLÉE (GIRL, INTERRUPTED)*** - USA - 1999) avec Clea Duvall - Brittany Murphy - Jared Leto - Whoopi Goldberg **photographie de** Jack Green **musique de** Mychael Danna scénario de James Mangold - Lisa Loomer et Anna Hamilton Phelan d'après le livre de Susanna Kaysen **produit par** Douglas Wick et Cathy Konrad **réalisé par** James Mangold

29 mars 2000 **2 h 07**

Interview : ANGELINA JOLIE

*Angelina Jolie : 24 ans seulement, et déjà l'une des nouvelles coqueluches de Hollywood. Angelina est la fille de l'acteur Jon Voight. Pourtant, cette filiation ne lui a pas épargné les inévitables classes cinématographiques. Ainsi, elle a par exemple été karatéka dans **Cyborg 2** ou adolescente amoureuse d'un pirate informatique dans le thriller **Hackers**. C'est **Gia**, téléfilm produit par la chaîne câblée HBO, qui la révèle au grand public. Elle y joue un top-model accro à la drogue et suicidaire. Une histoire vraie qui lui rapporte un Golden Globe et lui ouvre les portes d'Hollywood : tête d'affiche de **Bone Collector**, puis gros succès avec **Une Vie Volée**, pour lequel elle se retrouve nominée à l'Oscar du meilleur second rôle féminin.*



■ *Winona Ryder* ■

Etes-vous d'accord si on rapproche les personnages de Gia et celui que vous interprétez dans *Une Vie Volée*, Lisa ?

En fait, pas tellement. Gia avait conscience de sa dépression, elle souffrait de son mal-être. Lisa ne se rend pas compte que quelque chose ne va pas chez elle. Gia était un personnage abîmé par la vie, une femme frustrée et enragée. Elle le savait. Lisa, elle, n'était ni enragée, ni frustrée, ni en colère contre sa propre vie. Pour elle, elle était juste vivante. Ce sont les autres qui lui ont donné une étiquette de folle ou d'enragée. Elle ne sentait rien, elle ne pouvait pas être malheureuse.

Pensez-vous que le film fait bien la différence entre la folie pathologique, et un certain rejet de la normalité qualifié d'office de maladie mentale par une société profondément réactionnaire ?

Je ne suis pas sûre qu'**Une Vie Volée** soit très clair sur cette question. L'histoire adopte uniquement le point de vue du personnage de Winona Ryder, qui se soumet finalement assez facilement à ce qu'on veut lui imposer. C'est-à-dire qu'elle n'est pas tout à fait normale parce qu'elle aime le sexe, parce qu'elle refuse les standards, parce qu'elle n'a pas beaucoup d'amies. Je ne comprends pas son inclinaison à accepter les diagnostics des médecins et à admettre qu'elle a quelque chose qui ne va pas. Je joue une femme qui adopte une attitude aux antipodes de la sienne et je rejette totalement ce que le film dit sur mon personnage. En gros, **Une Vie Volée** trouve finalement normal que Lisa soit enfermée et réduite au silence. Il approuve le fait d'interner quelqu'un qui n'est pas utile à la société, ni très agréable à côtoyer. Je ne comprends pas ce film. Cette conclusion m'a brisé le cœur, parce que les gens comme Lisa sont effectivement enfermés ou mis au ban d'une société qui ne sait pas quoi en faire. Lisa n'était pas malade. Elle échappait simplement aux modèles donnés.

Lisa est clairement le personnage le plus intéressant du film, justement parce qu'elle est la seule qui ose s'opposer aux différentes autorités de l'hôpital.

Egalement parce qu'elle est la plus secrète. Personne ne voit clair dans son jeu, personne n'arrive vraiment à réaliser qu'elle est en fait celle qui a le plus besoin d'aide. Ça, elle ne l'avouera jamais. James Mangold et Winona Ryder ont été formidables avec moi, mais ils se sont rangés du côté de Susana, le personnage joué par Winona. Du coup, ils n'ont juste pas compris les souffrances de Lisa. Ils étaient curieux de savoir qui était Lisa, mais ils ne sont tout juste pas parvenus à aller au-delà de l'apparence, de son énergie exacerbée et de son attitude un peu sauvage.

Le film est basé sur des faits réels. Le personnage de Susana, interprété par Winona, a écrit cette histoire. Mais qu'est devenue la vraie Lisa ?

Elle est morte il y a quelques années, dans un institut. J'aurais tellement aimé qu'elle ait une chance aujourd'hui, qu'elle puisse regarder les gens en face et leur dire : «Faites attention à moi, s'il vous plaît. Je suis comme vous, j'ai peur, je suis humaine, je suis normale. Aidez-moi». Elle n'a pas eu cette chance. J'ai voulu la lui donner à l'écran, mais le film, où elle est présentée comme un personnage à dimension unique, ne me l'a pas permis. Malheureusement, **Une Vie Volée** ne prend pas le temps de raconter l'histoire de Lisa. J'aurais pourtant tellement aimé qu'on lui rende justice.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Travis Fine, Angelina Jolie & Whoopi Goldberg* ■



■ Claire Danes & Kate Beckinsale ■

BANGKOK ALLER SIMPLE

On se demande franchement comment il est encore possible de produire un film pareil à l'heure actuelle ! L'histoire, on nous l'a déjà racontée maintes fois sous diverses formes : deux jeunes Américaines partent en vacances en Thaïlande et sont emprisonnées après que la police a découvert de la drogue dans le sac de l'une elles. Les familles et un avocat mal rasé se mobilisent pour les libérer. Le tout tiré, bien entendu, de faits réels.
Tous les clichés des films traitant ce type de sujet se succèdent : les cartes postales idylliques du séjour insouciant, le mystérieux mais séduisant jeune homme, l'arrestation en plein aéroport, la barrière de la langue lors des interrogatoires, les brimades carcérales, la tentative d'évasion, la police corrompue, l'attaché d'ambassade pas très net et le final lacrymal. Des passages obligés que Jonathan Kaplan (**Les Accusés**) enchaîne avec un laxisme qui tient de la flemmardise pure et simple. Même en scope, **Bangkok Aller Simple** ressemble plus à un produit télé bas de gamme arrosé de vagues tentatives de mise en scène à la *MTV*, bande-son pop à l'appui, d'autant plus que les scènes de prison sont édulcorées au maximum. Subsiste toutefois un élément intéressant : des deux jeunes filles, on ne saura qu'à la fin seulement laquelle a accepté de passer la drogue. Et l'interprétation impliquée de Claire Danes et de Kate Beckinsale nous amène à changer constamment d'avis sur l'identité de la coupable durant la projection. Il fallait bien ça pour tenir le spectateur éveillé !

■ **Cédric DELELEE** ■

UFD présente Claire Danes dans ***BANGKOK ALLER SIMPLE (BROKEDOWN PALACE*** - USA - 1999) avec Bill Pullman - Kate Beckinsale - Daniel Lapaine - Tom Amandes **photographie de** Tom Sigel **musique de** David Newman **scénario de** Adam Fields & David Arata **produit par** Adam Fields - Lope V. Juban Jr. - A. Kitman Ho **réalisé par** Jonathan Kaplan

5 janvier 2000 **1 h 40**

CYBERTRAQUE

Le scénario de **Cybertraque** s'inspire de faits réels : la poursuite et l'arrestation de Kevin Mitnick, considéré par le FBI comme le plus grand pirate informatique de ces dix dernières années. Le film débute en 1992, lorsque Mitnick (Skeet Ulrich) parvient astucieusement à échapper à un piège tendu par le bureau. La pilule est d'autant plus dure à avaler que le «hacker» est recherché depuis plusieurs années, pour divers crimes informatiques. Pendant deux ans, Mitnick ne donnera d'ailleurs plus signe de vie. C'est la trouvaille d'un jeune spécialiste en sécurité informatique, Tsutomu Shimomura (Russel Wong), qui va le faire surgir du néant. Ce dernier a en effet démontré qu'un simple cellulaire et un code spécial permettent de pirater n'importe quel appel téléphonique. Intrigué, Mitnick décide de «voler» les fichiers de Shimomura, déclarant ainsi la guerre à son nouvel adversaire. Mais le FBI n'est pas loin et décide de s'offrir l'aide du spécialiste pour appréhender le pirate. La chasse à l'homme peut commencer...
Bizarrement, les qualités de **Cybertraque** émergent d'un paradoxe : d'un côté, les scénaristes tentent de coller au plus près de leur histoire, «fictionalisant» juste ce qu'il faut pour rendre leur travail cinématographique. De l'autre, le réalisateur Joe Chappelle fait tout pour transformer son film en grosse série B bien membrée. Quand les premiers s'attardent sur les détails d'un piratage, le second s'occupe de filmer les courbes d'une stripteaseuse sous divers angles. Le temps d'un film, «Envoyé Spécial» rencontre «Hollywood Night» ! Ce décalage outrancier se justifie dans le sens où le néophyte en informatique se fait vite lourder par un script qui privilégie les données techniques aux explications sommaires. Qu'on se rassure, l'épilogue viendra bien évidemment clarifier la situation. Une petite surprise agréable à consommer !

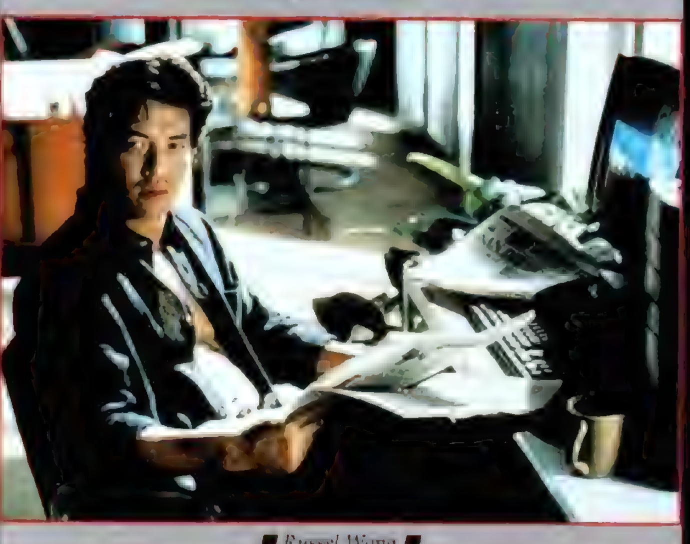
■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

SND présente Skeet Ulrich & Russel Wong dans ***CYBERTRAQUE (TAKEDOWN*** - USA - 1999) avec Angela Featherstone - Donal Logue - Chris McDonald - Master P - Tom Berenger **photographie de** Dermott Downs **musique de** Chris Holmes **scénario de** David Newman - Leslie Newman - John Danza - Howard A. Rodman d'après le livre de Tsutomu Shimomura et John Markoff **produit par** Brad Weston et John Thompson **réalisé par** Joe Chappelle

15 mars 2000 **1 h 30**



■ Skeet Ulrich ■



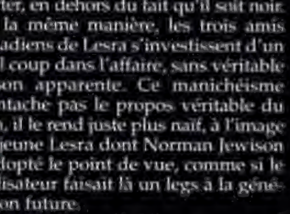
■ Russel Wong ■



■ Denzel Washington ■

HURRICANE CARTER

Malgré le fait qu'il ne soit pas entièrement réussi, **Hurricane Carter** reste un film important. En se penchant sur la vie de Rubin «Hurricane» Carter, Norman Jewison tente de nous rappeler à quel point les notions de justice ou de liberté peuvent facilement voler en éclats dans notre société actuelle. Ce n'est pas la première fois que le réalisateur s'attaque à un sujet de la sorte. On se rappellera de **F.I.S.T.** de **Rollerball** et surtout de **Dans la chaleur de la Nuit**. Mais bizarrement, après presque quarante ans de métier, c'est la première fois qu'il s'attache autant à son personnage principal, le représentant comme une sorte de martyr de la communauté black. Et pour cause...
Rubin Carter (Denzel Washington, concerné) aurait pu être un grand champion de boxe. Malheureusement, il a été accusé, à tort, d'un triple meurtre. Condamné à purger une peine équivalant à trois fois la perpétuité, il ne trouve le salut que dans l'écriture de sa biographie, tentant d'exprimer l'injustice dont il a été victime. Des années après sa parution, le jeune Lesra (Vicellous Reon Shannon) va se passionner pour la vie de cet homme. Au point de le rencontrer et de tout mettre en oeuvre afin de l'innocenter...
Jewison scinde son film en deux parties. La première se penche sur l'homme en lui-même tandis que la seconde privilégie l'affaire qui le concerne. Bien évidemment, le réalisateur est plus attiré par l'homme, le reste faisant partie de l'histoire. Malheureusement, la foi qu'il porte en son personnage l'aveugle au point de sous-traiter ce reste. Ainsi, on a du mal à saisir pourquoi Della Pesca, le commissaire chargé de l'enquête, en veut tellement à Carter, en dehors du fait qu'il soit noir. De la même manière, les trois amis canadiens de Lesra s'investissent d'un seul coup dans l'affaire, sans véritable raison apparente. Ce manichéisme n'entache pas le propos véritable du film, il le rend juste plus naïf, à l'image du jeune Lesra dont Norman Jewison a adopté le point de vue, comme si le réalisateur faisait là un legs à la génération future.



■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Metropolitan Filmexport présente Denzel Washington dans une production **Beacon Pictures/An Azoff Films/Rudy Langlais Production** ***HURRICANE CARTER (THE HURRICANE*** - USA - 1999) avec Vicellous Reon Shannon - Deborah Kara Unger - Liv Schreiber - John Hannah - Dan Hedaya **photographie de** Roger Deakins **musique de** Christopher Young **scénario de** Armyan Bernstein & Dan Gordon **produit par** Armyan Bernstein - John Ketcham & Norman Jewison **réalisé par** Norman Jewison

22 mars 2000 **2 h 20**



■ Ashley Judd ■

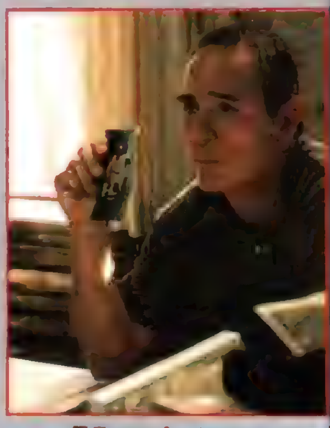
DOUBLE JEU

L'intrigue de **Double Jeu** repose sur l'une des nombreuses incohérences du code civil américain. Selon la loi, personne ne peut être jugé deux fois pour le même crime. Par exemple, si un individu est condamné pour le vol d'un tableau, mais qu'en fait ce vol n'a jamais eu lieu (imaginons une affaire montée de toute pièce par le propriétaire de la peinture pour arnaquer son assurance), alors il peut, après avoir purgé sa peine, s'emparer de l'œuvre d'art sans être inquiété par la police. Le cas ne s'est jamais présenté jusqu'à présent, mais Hollywood en a donc fait un film !
Libby Parsons (Ashley Judd) est une jolie mère au foyer, apparemment très heureuse en ménage. Son mari a l'air plein aux as, mais les affaires ne marchent pas si bien que cela. Il décide donc de mettre sur pied une machination diabolique. Il fait croire que sa femme l'a assassiné, se barre avec sa maîtresse (la meilleure amie de Libby, évidemment), fait en sorte que ce soit celle-ci qui obtienne la garde de son fils pendant que son ex (euh, sa veuve, mais c'est déjà assez compliqué comme ça) croupit derrière les barreaux. Sa maîtresse empoche donc les deux millions de dollars d'assurance vie qui sont destinés à l'éducation du fiston. A la stupéfaction générale, ça fonctionne ! Mais un jour, en téléphonant de prison à son fils, Libby l'entend parler à son père (ce n'est pas une blague ; ils se sont pourtant mis à deux pour écrire le scénario) et comprend qu'elle a été flouée. Du coup, se venger devient une absolue priorité, d'autant plus qu'elle apprend que personne ne peut l'inquiéter si elle décide de se débarrasser de son mari, puisque c'est le crime pour lequel elle a déjà été condamnée. Après huit ans d'incarcération, elle est libérée sur parole. Elle échappe au flic chargé de la surveiller (Tommy Lee Jones, qui a une grande tendance à laisser s'échapper les personnes qu'il surveille) et passe à l'action.
Le pire, c'est que ce polar plombant, mal ficelé, filmé sans conviction par un Bruce Beresford fatigué, avec une Ashley Judd qui ressemble de plus en plus à une chanteuse de country sur le retour, est entièrement construit sur une erreur. Intrigué par les prémices de l'histoire, un journaliste du *L.A. Times* a demandé à Alan Dershowitz, un des ténors du barreau outre-Atlantique, si le postulat de **Double Jeu** était crédible. Après avoir bien ri, Maître Dershowitz lui a répondu que tout ceci constituait un *«tissu de conneries»* : pour que le «vrai» crime ne soit pas rejugé, il faudrait en effet qu'il ait lieu le même jour, au même moment et exactement dans les mêmes conditions que le «faux» crime. Bref, si Libby tue son mari une «deuxième» fois, elle sera condamnée de nouveau. Pas de chance pour les scénaristes, qui ont depuis décidé de reprendre quelques cours de Droit !

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Tommy Lee Jones & Ashley Judd dans une production **Paramount Pictures** ***DOUBLE JEU*** (***DOUBLE JEOPARDY*** - USA - 1999) avec Bruce Greenwood - Annabeth Gish - Roma Maffia - Jay Brazeau **photographie de** Peter James **musique de** Norman Corbeil **scénario de** David Weisberg & Douglas Cook **produit par** Leonard Goldberg & Richard Luke Rothschild **réalisé par** Bruce Beresford

5 avril 2000 **1 h 45**



■ Tommy Lee Jones ■

BELLES A MOURIR

Le principal mérite de ce **Belles à Mourir**, dont le titre cache bien les enjeux, est de torpiller l'american way of life pour mieux montrer sa face cachée. Pour le réalisateur, les USA, ce sont aussi des alcooliques portant des t-shirts «Las Vegas», des caravanes à perte de vue et un puritanisme frôlant constamment le fascisme. Avec une cruauté assez rare, **Belles à Mourir**, sous la forme d'un faux documentaire, montre une petite ville du Minnesota à la veille d'un grand concours de beauté. Son organisatrice (Kirstie Alley) présente Mount Rose comme un endroit modèle, où les films X sont interdits et où aucun habitant n'est athée. Le concours de beauté représente ainsi l'une des seules attractions de la ville (avec le club de tir des sœurs luthériennes !), et la seule chance pour la gagnante de s'en échapper. L'organisatrice y inscrit sa propre fille (Denise Richards) et compte bien lui faire remporter le prix. D'ailleurs, cela tombe bien, car les candidates les plus en vue trouvent successivement la mort dans des circonstances bizarres, sous l'œil effaré des documentaristes. Amber (Kirsten Dunst), une maquilleuse de cadavres dont la mère alcoolique (Ellen Barkin) vit dans une caravane, a bien peu de chances de remporter le concours. Mais cela serait sans compter sans son acharnement pour quitter Mount Rose et devenir présentatrice télé !
Il est assez peu fréquent de voir des films où le degré de cynisme est poussé à un point tel qu'il n'épargne absolument personne, pas même son personnage principal. En torpillant allégrement tout ce que l'Amérique met en valeur, le film de Michael Patrick Jann tombe malheureusement souvent dans la caricature. Mais **Belles à Mourir** est un tel bras d'honneur au chauvinisme américain qu'il en devient complètement jubilatoire. Pour un film qu'on croyait être un simple produit pour ados, c'est plutôt surprenant.

■ **Erich VOGEL** ■

Metropolitan Filmexport présente Denise Richards & Kirsten Dunst dans une production **Cappella/ New Line** ***BELLES À MOURIR*** (***DROP DEAD GORGEOUS*** - USA - 1999) avec Ellen Barkin - Kirstie Alley- Sam McMurray - Shannon Nelson **photographie de** Michael Spiller **musique de** Mark Mothersbaugh **scénario de** Lona Williams **produit par** Gavin Polone & Judy Hofflund **réalisé par** Michael Patrick Jann

2 février 1999 **1 h 35**



■ *Kirsten Dunst & Denise Richards* ■



■ Al Pacino ■

RÉVÉLATIONS

Révélations devrait convaincre les cinéphiles les plus réticents que Michael Mann est bien l'un des meilleurs réalisateurs américains en activité. Sa dernière œuvre, même si elle est adaptée d'une histoire vraie, n'en n'est pas moins, par le biais de sa mise en scène, un vrai film de genre.
Lowell Bergman (Al Pacino), producteur de l'émission politique «60 Minutes» reçoit des dossiers envoyés anonymement par un employé de la firme des tabacs Philip Morris. Pour l'aider à déchiffrer ces documents, il fait appel à Jeffrey Wigand (Russell Crowe), un ex-directeur du département de recherches du troisième fabricant de cigarettes des Etats-Unis. Petit à petit, Bergman sent chez Wigand une grande culpabilité et tente de le faire parler. Même s'il est encore lié par un contrat de confidentialité à sa firme, l'attitude irresponsable des magnats du tabac va pousser Wigand à témoigner contre eux dans «60 minutes». Parce qu'il sait que les industries liées à la cigarette n'hésitent pas à mettre de l'ammoniaque dans leurs produits pour accélérer l'accoutumance du consommateur, Wigand va se retrouver, du jour au lendemain, bombardé ennemi public numéro 1 des firmes les plus puissantes des Etats-Unis. Si Bergman met en jeu son travail, Wigand lui, risque sa vie pour que la vérité éclate. Néanmoins, il faudrait encore que la chaîne de télévision accepte de diffuser un sujet aussi brûlant qui lui mettrait à dos une industrie aux pouvoirs colossaux... Michael Mann ne s'arrête pas à ce simple postulat. Pour lui, cette affaire est le moyen idéal pour montrer que le gouvernement, comme les médias, s'interdit parfois de regarder la vérité en face pour que le système continue de fonctionner. Plus Wigand va parler, plus la presse va fouiller dans son passé en tentant de le discréditer aux yeux du public, plus les fabricants de tabac essaieront de retourner la loi contre lui. Mann met à nu les mécanismes du capitalisme en montrant que les entreprises privées peuvent vendre aux consommateurs n'importe quoi, tant qu'elles y mettent le prix. Evidemment, vu sous cet angle, **Révélations** dépasse le banal fait divers et s'impose en manifeste politique d'une incroyable virulence. Avec une mise en scène et un jeu d'acteurs proches de la perfection, **Révélations** se détache naturellement de la production mainstream et devient tout simplement l'un des films les plus intelligents jamais réalisés sur la société de consommation américaine.

■ **Jonathan HILLER** ■

Gaumont Buena Vista International présente Al Pacino & Russell Crowe dans une production **Touchstone Pictures/Spyglass Entertainment/Mann/Roth** *RÉVÉLATIONS* (*THE INSIDER* - USA - 1999) avec Christopher Plummer - Diane Venora - Philip Baker Hall - Lindsay Crouse - Debi Mazar **photographie de** Dante Spinotti **musique de** Lisa Gerrard & Pieter Bourke **scénario de** Michael Mann & Eric Roth **produit par** Michael Mann et Pieter Jann Brugge **réalisé par** Michael Mann

15 mars 2000 — **2 h 38**



■ Al Pacino & Russell Crowe ■



■ Jude Law & Matt Damon ■

LE TALENTUEUX Mr RIPLEY

Oscarisé pour **Le Patient Anglais**, Anthony Minghella redonne ici tout son sens au terme «s'endormir sur ses lauriers». Tiré d'un roman de Patricia Highsmith déjà porté à l'écran par René Clément avec **Plein Soleil**, **Le Talentueux Mr Ripley** est en effet atteint d'une léthargie communicative. On observe donc d'un œil vaguement intrigué les mésaventures de Tom Ripley (Matt Damon), jeune homme désargenté qu'un riche propriétaire de chantiers navals engage pour lui ramener son fils Dickie (Jude Law, excellent), parti dépenser l'argent de papa en Italie. Une fois sur place, Tom se fait passer pour un ancien camarade d'université et sympathise avec Dickie, qui l'entraine dans son sillage et lui fait découvrir le dolce farniente de la vie de gosse de riches. Mais Tom devient tellement collant que Dickie finit par le rejeter. Trahi, Tom supprime Dickie et décide d'usurper son identité.
La première partie du film nous montre donc les personnages se promener dans les rues, boire du thé et de la citronnade, faire du voilier, aller dans des clubs de jazz... Le jazz, justement, grande passion de Dickie, et dont la mise en scène aurait pu adopter l'impertinence et le rythme. Mais Minghella semble plus intéressé par les pulsions homosexuelles de Ripley, qui ne cesse de lorgner Dickie d'un œil gourmand. Une fois que l'intrigue policière se met en place et que Ripley, menteur pathologique et auto-destructeur, se fourre dans des situations inextricables, on se désintéresse totalement de son sort puisque rien ne nous éclaire sur ses motivations. Ripley n'a ni passé, ni avenir et ne vit le présent que par procuration, ce qui le rend transparent. Incapable d'instaurer un minimum de suspense, Minghella préfère insister lourdement sur son vide affectif en nous abreuvant de scènes aussi mollement réalisées qu'un téléfilm de la *BBC*. Surnagent une scène de meurtre un peu saignante, la découverte d'une noyée lors d'une cérémonie religieuse et un hommage très certainement involontaire au giallo lorsque Ripley s'apprête à tuer la fiancée de Dickie. Des séquences qui ne sont pas forcément réussies, mais au moins, il s'y passe quelque chose ! Le prochain film de Minghella, **Cold Mountain**, est un western. On a de la chance si on y voit autre chose qu'un cheval y brouter de l'herbe folle.

■ **Cédric DELELEE** ■

Bac Films présente Matt Damon & Gwyneth Paltrow dans une production **Miramax Films** *LE TALENTUEUX Mr. RIPLEY* (*THE TALENTED Mr RIPLEY* - USA - 1999) avec Jude Law - Cate Blanchett - Philip Seymour Hoffman - Jack Davenport **photographie de** John Seale **musique de** Gabriel Yared **scénario de** Anthony Minghella d'après le roman de Patricia Highsmith **produit par** William Horberg & Tom Sternberg **réalisé par** Anthony Minghella

8 mars 2000 — **2 h 14**



■ Matt Damon, Jude Law & Gwyneth Paltrow ■

vidéo

RAYON INÉDITS

Par Cédric DELELÉE

Des acteurs ? Rutger Hauer - Scott Glenn - Kevin Spacey - Frank Langella - Robert Patrick - Gary Busey

Des réalisateurs ? Armand Mastroianni - Michel Poulette - Master P

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France.

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand.

▲ *Kyle Chandler & Tracey Gold dans **Traquenard*** ▲

traquenard

Surprotégée par une mère possessive, délaissée par son fiancé Peter, constamment en voyage pour son travail, Sylvie Pierson, femme-enfant perturbée par des troubles de la concentration et des pertes de mémoire, passe le plus clair de son temps seule avec son bébé. Lorsque celui-ci est enlevé, l'instabilité de Sylvie persuade Peter et le FBI qu'elle est peut-être responsable de sa disparition. Attendri par son désarroi, un jeune inspecteur de police a pourtant des doutes quant à sa prétendue culpabilité. La mère de Sylvie comprend alors que Peter a kidnappé son propre bébé lorsque celui-ci fait sa valise et demeure introuvable, comme s'il n'avait jamais existé. Il va s'avérer qu'il a revendu l'enfant à un couple stérile et que Sylvie a été utilisée comme mère porteuse sans qu'elle soit mise au courant. La jeune femme va tout mettre en œuvre pour le récupérer, mais c'est alors que Peter ressurgit là où on ne l'attendait pas...
D'abord construit en flashes-back qui viennent nous éclairer sur la relation du couple, **Traquenard** adopte une narration plus linéaire dès lors que les soupçons se portent sur Peter et que Sylvie se lance à ses trousses. On se dit alors que tout ne peut pas être aussi simple, que certains des personnages secondaires sont dans le coup, que le FBI est au courant de ce qui se passe... Mais non. Bien incapable de mettre en place l'ambiance de paranoïa réclamée par un tel sujet, le réalisateur, vieux routier du petit écran, se contente de maintenir ses acteurs dans le cadre et de nous emmener gentiment vers une conclusion morale à souhait, dont la gent masculine sort quelque peu égratignée. Cela dit, Missy Crider, toute mignonne en mère adoptive désemparée, vaut à elle seule qu'on jette un œil à ce prototype de téléfilm familial du dimanche.

Elysées Editions Communications présente *TRAQUENARD* (*SLEEP BABY SLEEP* - USA - 1995) avec Tracey Gold - Kyle Chandler - Missy Crider - Thomas Calabro - Joanna Cassidy **réalisé par** Armand Mastroianni

les aigles d'acier

On se pose la question depuis maintenant quatorze ans, soit depuis **Hitcher** : quand Rutger Hauer va-t-il enfin se décider à effectuer le come-back dont on le sait capable ? Sûrement pas en alternant téléfilms de luxe et séries B de seconde zone comme il le fait depuis **Mort ou Vif**, son premier et mémorable faux pas, dont n'est d'ailleurs pas sorti indemne son réalisateur Gary Sherman. Depuis, la filmo de l'acteur a pourtant compté quelques bons titres dont, récemment, **Hemoglobine** et **Merlin**. Une liste à laquelle on ne risque pas de rajouter ce néanmoins très rigolo **Aigles d'Acier**. Rutger y interprète John «Doc» Holiday, un pilote de chasse américain porté disparu en Irak pendant la Guerre du Golfe, après que son coéquipier l'a forcé à s'éjecter en lui tirant dessus pour l'empêcher de descendre un avion civil. Six ans plus tard, Doc refait surface avec la ferme intention de se venger. Il retrouve son ancien compagnon d'armes sur une base de l'OTAN en Hongrie, en plein conflit Bosniaque...
Rutger s'en donne à cœur joie dans un rôle de timbré, nous offrant un festival


▲ *Robert Patrick & Rutger Hauer dans Les Aigles d'Acier* ▲

de mimiques cartoonesques du plus bel effet. Déterminé à pourrir la vie de son vieux pote, il s'emploie à ruiner sa carrière en désactivant ses missiles avant une mission, allant même jusqu'à se déguiser en gynécologue pour faire subir un examen à sa femme ! L'affrontement se réglera en plein ciel au-dessus d'une grande ville, avec attaque du QG de l'OTAN à la mitrailleuse. Malheureusement, en matière d'acrobaties aériennes, on est ici plus proche de l'émission *Top Défense* que de **Top Gun**, tandis que l'ennemi au sol se manifeste sous la forme de gars en treillis qui cavalent dans tous les sens et tirent en l'air un peu n'importe où. Reste tout de même une image, celle de la tête hilare et chevelue de Rutger Hauer émergeant du capot d'un tank lancé à travers la cambrousse. Fans du Hollandais ventru, à vos manches !

Imatim Diffusion et **Free Dolphin** présentent *LES AIGLES D'ACIER* (*TACTICAL ASSAUT* - USA - 1998) avec Rutger Hauer - Robert Patrick - Isabel Glasser **réalisé par** Mark Griffiths


▲ *Scott Glenn dans A Contre Courant* ▲

à contre courant

Marshal texan alcoolique et raciste, Cole McLarry se prend pour Wyatt Earp et ne rate jamais une occasion de faire parler la poudre. Appelé en renfort lors d'une prise d'otages dans une église, il ignore les consignes de sécurité ordonnées par ses supérieurs et pénètre dans les lieux. C'est un vrai carnage : des otages et un prêtre sont tués, une partie des gangsters s'échappe et McLarry est grièvement blessé. Conspué par sa hiérarchie («Vous êtes un dinosaure à deux coups de téléphone de l'extinction !», lui hurle un juge), il décide néanmoins de pourchasser les responsables et, une fois sorti de l'hôpital, se rend à Miami où ils ont été localisés. Flanqué d'un jeune inspecteur typiquement urbain et de sa jolie collègue hispanique au charme de laquelle il n'est pas indifférent, McLarry va appliquer les méthodes du Far-West en Floride et faire face à un gang de Cubains dirigé par un Allemand...
Le début du film, qui rappelle le Walter Hill d'**Extreme Prejudice** par le décor et la violence des impacts, est excellent. Une fois que l'action se déplace à Miami, on est sur un terrain plus balisé, mais qui offre son lot de divertissements : canardages nourris, bagarre dans un bar, tortures sadiques, poursuite en hors-bord et à moto, gunfight au milieu de la foule, le tout emballé par une réalisation nerveuse et saupoudré de la vision toujours sympathique de quelques jolies donzelles à la croupe rebondie. Scott Glenn promène sa dégaine à la Clint Eastwood avec aisance au milieu des tôles froissées, laissant derrière lui un nombre conséquent de cadavres au mètre carré. Servi par des dialogues assez gratinés, **A Contre Courant**, l'air de rien, vaut nettement mieux que les deux derniers **Arme Fatale** et remplit sa fonction de polar brutal avec une efficacité qui force le respect.

Imatim Diffusion et **Free Dolphin** présentent *A CONTRE COURANT* (*THE LAST MARSHAL* - USA - 1999) avec Scott Glenn - William Forsythe - Constance Marie - Randall Batinkoff - Raymond Cruz **réalisé par** Mike Kirton

HOT BOYZ

Quand Master P, superstar du rap underground made in USA et grand consommateur de séries B s'arme d'une caméra, cela donne HOT BOYZ, un polar urbain dopé à la dynamite et aussi virulent que son gangsta rap.

Aux Etats-Unis, rap et séries B font bon ménage. A tel point qu'on voit fleurir une cohorte de petits polars urbains assaisonnés à la sauce hip-hop sur les étagères des vidéo-clubs. Ice-T enchaîne **Urban Menace** et **Corrupt** sous la direction du spécialiste du film d'action fauché Albert Pyun (**Nemesis**), Method Man, DMX et Nas jouent les truands à la petite semaine dans Belly de Hype Williams, et même les labels de disque s'y mettent, abreuvant le marché de titres évocateurs tels que **Da Payback**, **Baller Blockin**, **Thicker than Water** ou encore **Penitentiary Chances**. Des films tournés à la va-vite, avant tout motivés par les ventes faramineuses des albums de leurs artistes. A l'initiative de ce nouveau mouvement, on trouve un certain Master P, de son vrai nom Percy Miller, plus entrepreneur que rapper. Parti de rien, il est aujourd'hui l'artiste de moins de quarante ans le mieux payé. A trente ans, il amasse un bénéfice net annuel de 285 millions de dollars. Il a ainsi fait récemment la couverture d'un grand quotidien français qui se fait l'écho du classement des plus grandes fortunes du monde établi par le magazine américain *Forbes*. Pas mal pour quelqu'un qui, il y a encore huit ans, était disquaire dans une petite boutique d'un ghetto de la Nouvelle-Orléans !

Beau parcours que celui de Master P, dont la clé du succès réside dans la manière dont il a pensé et agencé ses affaires. Plutôt que de créer un label qui se contenterait de sortir des albums à la chaîne sans aucune cohérence, il fonde *No Limit Records* en partant d'un concept : il calque la mentalité de ses troupes sur celle d'une caserne militaire. Logique qu'il choisisse pour emblème un tank en or protégé par deux gangsters en costard. Un bon moyen pour noyer le poisson et faire du gangsta rap dissimulé sous un discours plus conscient sans avoir à subir les affres de leurs plus virulents détracteurs. Car Master P ne fait pas dans la dentelle. Aux musiques mélodiques de Puff Daddy se substituent des beats épileptiques et des rythmiques tribales, ponctués de coups de feu, de sirènes de police et de cris de guerre rauques poussés à tout bout de champ. Une chose est sûre, son objectif n'est pas de disputer la couverture de *Salut* face à Enrique Iglesias, mais seulement la première place des charts, où le latin lover est bien obligé d'abdiquer. Surtout que les «soldats» de Master P, environ une trentaine, sortent tour à tour un disque par semaine !

De la musique au cinéma, Master P n'avait qu'un pas à franchir, déjà que les pochettes de ses albums évoquent ouvertement des jaquettes d'inédits vidéo. Son premier essai, **I'm Bout It**, qu'il a lui-même écrit, produit, réalisé et interprété, est une visite guidée de Calliope, le ghetto le plus dangereux des Etats-Unis, celui-là même où il a grandi. Il en résulte un film-vérité brutal et d'une rare violence, à tel point que *New Line* a refusé de le distribuer en salles. Le film sera donc édité en vidéo par *No Limit Records*, tout comme **MP Da Last Don** et **Da Game of Life**. Viennent ensuite les comédies **I Got the Hook up** pour *Dimension* et surtout **Foolish**, que sort *Artisan* et qui ramasse 16 millions de dollars au box-office américain, soit dix fois ce qu'il a coûté ! Très rentable, Master P se voit offrir un contrat par les distributeurs du **Projet Blair Witch**, qu'il décline. *«On n'était pas du tout sur la même longueur d'onde. Pour* **No Tomorrow** *et* **Hot Boyz**, *je voulais des tronches comme Gary Busey, Jeff Fahey, Pam Grier, Gary Daniels et Jeff Speakman, alors qu'eux voulaient des stars. Nous ne sommes jamais tombés d'accord. J'ai donc été voir ailleurs, chez* PM Entertainment. *Je connais leurs films, je les ai tous loués en vidéo. Eux partagent ma conception du cinéma».*



▲ *Mystikal, l'un des hot boyz du gang de Kool* ▲



▲ *Le méchant Saint (Clifton Powell) et ses saintes-nitouches* ▲



▲ *Silkk The Shocker, Damien Granger, C. Thomas Howell & Gary Busey* ▲

Dans **Hot Boyz**, le frère cadet de Master P, Silkk The Shocker, est Kool, un jeune Black qui passe ses journées à traîner dans la rue aux côtés de ses homeboys. Sans la bonne influence de Maître Koyangi, son professeur d'arts martiaux et de sa petite amie Lashawana, Kool aurait sans doute mal tourné et son rêve de devenir une star de rap se serait envolé. Un soir, Lashawana est arrêtée et accusée à tort d'un meurtre commandité par un flic corrompu dont elle a été témoin. L'inspecteur Tully, qui est chargé de l'enquête, propose un marché à Kool : s'il l'aide à coincer Saint, un redoutable gangster, sa dulcinée retrouvera la liberté. Kool accepte de coopérer et infiltre la bande de Saint, qui fait assassiner Lashawana. Pour se venger, Kool monte son propre gang...

Malin, Master P s'arrange pour que **Hot Boyz** soit un faire-valoir de *No Limit Records*, qu'il lui permette de vendre quelques milliers de disques supplémentaires. Les rôles secondaires sont tenus par l'ensemble de sa clique (Snoop Dogg, C-Murder, Mystikal, Mr Serv-On...), dont la participation se résume à lancer des slogans extraits de leurs chansons. Une pratique chère à Rudy Ray Moore, vétéran de la blaxploitation starifié par la série des **Dolemite**. La musique, omniprésente et utilisée de façon aléatoire, passe en revue la quasi-totalité de leur répertoire et le décor est tapissé d'affiches à l'effigie du tank. On pourrait facilement taxer Master P d'opportuniste s'il ne connaissait pas le genre sur le bout des doigts et s'il ne lui portait aucune affection particulière. Mais il en a assimilé la formule, suffisamment en tout cas pour que **Hot Boyz** atteigne un niveau plus qu'honorable. Brassant presque méthodiquement les thèmes récurrents du rap (grosses cylindrées, belles pépées, drogue, argent sale, flic pourri...), il tisse une intrigue sur fond de trahison, mène son film d'un bout à l'autre sans temps mort et orchestre des scènes d'action qui offrent bien plus que le minimum syndical, entre poursuites en voitures filmées à l'arraché et gunfights où les douilles pleuvent par centaines. On n'en attendait pas moins de la part d'un ancien bad boy reconverti en homme d'affaires avisé.

■ **Damien GRANGER** ■

IMATIM Diffusion présente Silkk The Shocker & Gary Busey dans une production **PM Entertainment/No Limit Films** ***HOT BOYZ*** (USA - 1999) avec Snoop Dogg - Jeff Speakman - C. Thomas Howell - Shireen Crutchfield - Master P - Pamella D'Pella **photographie de** Ken Blakey **musique de** Geoff Levin **produit par** Joseph Merhi et Richard Pepin **écrit et réalisé par** Master P

A la location fin février 1 h 28



▲ *Adrian Pasdar dans* ***Profit*** ▲

profit

Produite par le célèbre Stephen J. Cannell (***Magnum, La Loi de Los Angeles***), la série dont on nous présente ici le pilote n'aura durée qu'une saison, diffusée chez nous il y a deux ans sur *Canal Jimmy*. Et pour cause : le héros de **Profit** est tout sauf recommandable. Jim Profit, nommé vice-président adjoint d'une grande société de fusions et acquisitions, est même une ordure. Dévoré par l'ambition, il met tout en œuvre pour grimper dans la hiérarchie. La place qu'il convoite, celle de président, il est prêt à l'obtenir par tous les moyens et à n'importe quel prix. Pour ce faire, il manipule ses collègues en fouillant les poubelles de leur vie privée et détruit leur carrière dès lors qu'ils ne servent plus ses intérêts, tout ça sans le moindre scrupule. Profit va même jusqu'à feindre de devenir l'ami d'un de ses rivaux, tout en exploitant le fait que celui-ci soit impuissant pour lui voler sa femme. Une petite fille attendrissante que cette épouse étouffée par son mari. Si mignonne et si fragile qu'on se dit que même Profit pourrait bien tomber amoureux d'elle. Mais non. Il la détruira elle aussi. La souffrance qu'elle éprouve, il s'en moque. Ce n'est pas son problème.

Mais qui est Jim Profit ? Pourquoi agit-il de la sorte ? Lorsqu'il rentre dans son appartement, c'est pour y retrouver la seconde femme de son père, une nymphomane détraquée qu'il s'envoie et qui lui pompe son fric (et le reste !) en menaçant de révéler qu'à l'âge de huit ans, le petit Jim a attaché son papa à son lit avant d'y mettre le feu...
Etre d'une cruauté glaciale, Profit hait viscéralement tous les gens qui l'entourent. A tel point que la nuit, après avoir explosé les images virtuelles de ses collègues sur son écran d'ordinateur, il se recroqueville nu dans un carton pour dormir. Pourtant, ce jeune homme calme, poli et séduisant est parfaitement intégré dans la société, son intelligence machiavélique lui permettant d'échapper à tout soupçon. Des Jim Profit, on en croise peut-être un ou deux dans sa vie. Le personnage fait bien sûr penser au héros de «American Psycho», le roman culte de Bret Easton Ellis. Ils partagent la même froideur et le même détachement, bien que Profit ne s'amuse pas à découper en morceaux ses semblables pendant la nuit. Il préfère agir en plein jour, avec des résultats certes moins sanglants mais tout aussi ignobles. La description de ses agissements, la férocité du trait et un cynisme incroyable pour une production destinée au petit écran rapprochent **Profit** du cinéma de Paul Verhoeven. Une mise en scène précise et clinique et l'interprétation exceptionnelle d'Adrian Pasdar achèvent d'en faire une œuvre à part, un diamant noir dont la justesse fait froid dans le dos. Reflet terrifiant d'une société déshumanisée qui crée des monstres, **Profit** est à découvrir absolument.

Warner Vision présente ***PROFIT*** (USA - 1995) avec Adrian Pasdar - Lisa Zane - Scott Paulin - Lisa Blount **réalisé par** Robert Iscove

la mort au bout du canon

Le docteur Gerald Bull, chercheur belge concepteur du Harp, un canon ultra-efficace vendu à de nombreux pays dans le monde, se retrouve en prison après avoir été trahi par la CIA pour le compte de qui il opérait à l'occasion. Dégoûté, il promet à l'agence de vendre ses talents au plus offrant dès qu'il ne sera plus derrière les barreaux. C'est ainsi qu'il se met au service de l'Irak, deux ans avant la Guerre du Golfe, pour qui il entreprend la construction d'un canon dix fois plus puissant que le Harp. Bull rentre en Belgique pour travailler sur le projet, mais ses magouilles n'ont pas échappé aux Israéliens qui le mettent sous surveillance. Jim Price, agent de l'antenne londonienne de la CIA, est alors chargé par la Maison Blanche de les mettre hors circuit afin que Bull puisse remplir son contrat. Mais Price a des scrupules et va se mettre du côté du Mossad, les services secrets israéliens...
Passionnant thriller de politique et d'espionnage, **La Mort au Bout du Canon** a plus à voir avec les romans de John Le Carré, Frederic Forsyth et Robert Ludlum qu'avec les **James Bond**, d'autant que le film relate des faits réels. On n'en revient pas de ce que sont prêts à faire les gouvernements occidentaux pour protéger leurs intérêts économiques, comme par exemple détourner des fonds humanitaires afin d'acheter des armes. Le film dit d'ailleurs clairement que les USA auraient tout fait pour que Saddam Hussein puisse envahir le Koweït, ce qu'il est toujours bon de rappeler. Outre cet aspect, l'intrigue possède un véritable suspense : par qui Bull est-il manipulé ? Finira-t-il le canon à temps et sera-t-il opérationnel ? Jusqu'où Price est-il prêt à aller pour l'empêcher d'accomplir son travail ? Mis en scène avec suffisamment de talent pour que la tension ne se relâche pas un instant, **La Mort au Bout du Canon** est en outre interprété de façon impeccable, mention spéciale à Kevin Spacey dans le rôle d'un agent de la CIA dont le code d'honneur passe avant les ordres. Une excellente surprise.



▲ *Kevin Spacey dans* *La Mort au Bout du Canon* ▲

Elysées Editions Communications présente ***LA MORT AU BOUT DU CANON (DOOMSDAY GUN*** - USA - 1999) avec Frank Langella - Kevin Spacey - Alan Arkin - Tony Goldwin - James Fox - Michael Kitchen - Marianne Denicourt - Alexandra Vandernoot **réalisé par** Robert Young

un homme d'honneur

Et un film de plus sur la Mafia... Celui-ci nous narre par le menu l'existence édifiante de Joseph «Peppino» Bonnanno, venu d'Italie jusqu'à New York pendant la prohibition. Son ascension rapide dans le milieu de la contrebande le conduit bientôt à travailler pour Salvatore Maranzano, chef d'une des familles les plus puissantes de la ville. Lorsque son mentor est abattu, Bonnanno lui succède et devient, à vingt-six ans, le plus jeune parrain du crime organisé. Mais il s'agit là d'un trône sur lequel il est difficile de siéger, surtout quand les autres clans et le FBI souhaitent l'en voir tomber...
Réalisé avec des moyens conséquents pour la chaîne câblée *Showtime*, **Un Homme d'Honneur** emprunte à divers classiques, du **Parrain** aux **Incorruptibles** en passant par **Scarface** et **JFK**. Pourtant, ce n'est qu'accumulation de figures imposées, traitées efficacement mais sans grande ampleur : amitiés, trahisons, interrogatoires musclés, exécutions, luttes d'influence, police corrompue, magouilles politiques, rien ne manque à l'appel. Romantisé à l'extrême, Bonnanno apparaît comme un personnage presque sympathique, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que son fils a co-produit le film... En outre, on saura gré à ce spectacle un peu vieillot de ne pas être ennuyeux malgré sa durée : le rythme est nerveux, les événements s'enchaînent rapidement, voire trop vite pour qu'on puisse réellement s'attacher à des personnages secondaires pourtant nombreux. L'intérêt est d'autre part nettement relevé dans la dernière partie, lorsque sont évoqués les liens du clan Kennedy avec la Mafia et l'assassinat de JFK. Honnête, donc, mais sans surprise.

Imatim Diffusion et **Free Dolphin** présentent ***UN HOMME D'HONNEUR (BONNANNO : A GODFATHER'S STORY*** - USA - 1999) avec Tony Nardi - Edward James Olmos - Bruce Ramsay - Costas Mandylor - Martin Landau - Philip Bosco - Robert Loggia **réalisé par** Michel Poulette



▲ *Edward James Olmos & Tony Nardi dans* ***Un Homme d'Honneur*** ▲

DVD collector





LECON DE MISE EN SCENE
Par le Pr John McTiernan

PIÈGE DE CRISTAL
(PFC)

Apprenez à gérer l'espace avec ce modèle insurpassable du cinéma d'action (genre précisément basé sur la notion d'espace). A la verticalité de la tour Nakatomi, prise en otage, McTiernan ajoute les lignes horizontales des plafonds bas, l'encerclement des forces de police et les triangles multiples des relations entre protagonistes (McLane/Guber/Karl, McLane/Gennaro/Ellis, etc...) et fait traverser le tout par une infinité de sécantes (bouches d'aération, grilles, vitres etc...). Au plan purement euclidien de Hans Gruber répond la théorie du chaos incarnée par McLane. En somme, **Die Hard** est un gigantesque et fascinant problème de géométrie rendu limpide par la mise en scène (ou plutôt la mise en perspective) d'un des rares réalisateurs contemporains à faire des films qui utilisent les trois dimensions. L'implication du spectateur est tout simplement inévitable, irréversible, à moins d'avoir un cortex qui ne gère pas les coordonnées x, y ,z. Qui plus est, si Hawks et Ford n'avaient jamais existé, **Die Hard** serait également le film le mieux cadré du monde. Avec sa copie 2.35 et 16/9ème, ce DVD européen rend carrément verts de rage nos amis américains qui doivent se contenter d'un transfert 4/3. VO et VF en 5.1 + sous-titres.

UNE JOURNÉE EN ENFER
(Warner/Touchstone)

Apprenez à gérer le mouvement, l'à-peu-près rigoureux, bref donnez l'illusion de vie. Jamais la ville de New York n'a semblé aussi peu «reconstituée» que dans ce **Die Hard 3**, alors que le moindre coin d'écran est dûment supervisé. Mais ici, chaque figurant a le geste «naturel», la caméra précède ou prend du retard sur l'action tout en saisissant l'essentiel. Sur le plateau, McTiernan, après avoir démonté les vis des steadycam, donnait des coups de coude aux cameramen qui cherchaient à stabiliser. Au même titre que dans **Last Action Hero**, le Los Angeles du premier **Die Hard** était une abstraction, le New York de **Die Hard 3** symbolisera la vraie vie, celle où McLane n'est pas forcé de gagner (à ce propos, arrêtez-vous au chapitre 25, le reste n'est qu'une excroissance). Emporté par sa recherche formelle, McTiernan réalise ce qui peut être perçu comme le film le plus cher de la Nouvelle Vague (avec un Jean-Pierre Léaud nettement plus baraqué que d'habitude tout de même). Copie nickel, 2.35 et 16/9ème ,VO et VF en 5.1 + sous-titres.

THOMAS CROWN
(Import zone 1)

Apprenez à travailler le sous-texte par le truchement d'un découpage qui infirme ou contredit les dialogues et les intentions à l'écran. Festival de faux-semblants porté par une grâce irrésistible, ce remake, en plus d'envoyer l'original dans les limbes kitschissimes, offre au spectateur des niveaux de lecture multiples sans jamais (et c'est important) les lui imposer. A vrai dire, il peut même être vu, avec une réelle satisfaction, comme un divertissement innocent, ce qu'il n'est pas bien évidemment. Portez une attention toute particulière à la séquence d'interrogatoire en langue étrangère, la seule où le dialogue, par le simple fait du cadrage, devient sans équivoque. Puis demandez-vous si ce sont vraiment les effets spéciaux et les dollars qui rendent une séquence de dialogue d'un film américain infiniment plus fascinante que dans un film français. Piste audio avec commentaire de John McTiernan. Le maître se met rarement en avant, ce qui rend cette intervention exceptionnelle. 2.35 et 16/9ème, VO + VF + sous-titres français.

LE 13ÈME GUERRIER
(Import zone 1)

Une fois acquises ces multiples techniques de narration, entreprenez de redéfinir les tenants et les aboutissants du cinéma épique. Feu d'artifice de maestria, **Le 13ème Guerrier** propose une relecture de la mythologie par le biais des sensations physiques, laissant loin derrière lui les ambitions simplement ethniques du livre de Michael Crichton. Osé dans sa structure, il est le premier film à construire un mythe (Buliwyf) en le laissant se développer à l'arrière-plan, et s'assurer que le spectateur en comprenne immédiatement la signification. D'enjeux impalpables mais bien présents, de grâce et d'essence, c'est une expérience de pur cinéma, a priori trop érudit (au vu de son accueil public et surtout critique) pour satisfaire des attentes prosaïques. Des personnages d'une richesse inouïe tracés en deux ou trois plans, un travail sur les décors et le climat qui renvoie aux véritables notions du romantisme, ce film d'une tétanisante modernité ne livre aucun de ses secrets (le mystère résiste encore à l'analyse au plan par plan) mais fascine un peu plus encore à chaque nouvelle vision. On pourrait user à l'infini de termes dithyrambiques, contentons-nous d'affirmer que les films à venir seront jugés à la lumière de ce dernier. Un film-étalon, une leçon de cinéma. 2.35 et 16/9ème, VO + VF québécoise 5.1

LE DERNIER DES MOHICANS
Nouveau Montage
(Fnac Import Service)

Etonnant, inattendu, Michael Mann s'offre en DVD une révision de son aventure romantique. Ceci n'est pas un director's cut puisque la version salle était déjà approuvée par le réalisateur. Il s'agit plutôt d'une retouche puisque les rajouts concernent des répliques, des plans, présents en très grand nombre, mais qui ne dépassent pas les quelques secondes à chaque fois. Le résultat est néanmoins impressionnant puisque le reproche principal qui avait été fait au film, à savoir la froideur et la rigidité de sa première partie, n'a plus lieu d'être. Il suffit d'un regard pour faire changer la teneur d'une scène, d'un geste pour faire comprendre les motivations d'un personnage, et ce nouveau montage en est la preuve. Une quinzaine de séquences ont fait ainsi l'objet de révisions. 2.35 et 4/3, VO en 5.1 et 2.0, VF en 2.0 (mais sous-titres français sur les dialogues rajoutés et non doublés).

HÉROS MALGRÉ LUI
(GCT)

S'il n'était pas signé Stephen Frears, ce film pourrait passer sans problème pour le dernier grand opus de Frank Capra, chouchou de la critique américaine. Il est donc d'autant plus cocasse que cette critique l'ait accueilli avec un mépris non dissimulé. Drôle et cruel sans jamais céder à la condamnation hypocrite, le script de David Webb Peoples rappelle la plume sans pitié des Ben Hecht et Charles Brackett de l'âge d'or, en ce qu'il dépeint avec une étonnante lucidité des personnages qu'il ne méprise jamais. Du grand art mis au service d'une des rares grandes comédies de la décennie passée. 1.85 et 16/9ème , VO + VF en 5.1 et sous-titres.

BODY DOUBLE
(GCT)

Sous ses dehors de thriller grand public, **Body Double** ne parle que de cinéma et d'implication des images, du fantasme, de la projection sous toutes ses formes. De Palma a appris à filmer sous l'impulsion la plus éminemment sexuelle. Profondément voyeur, occasionnellement fétichiste, tout un pan de son œuvre, de **Sœurs de Sang** à **Body Double**, ne parle en définitive que de cul, avec une intelligence instinctive et un savoir faire qui laissent sans voix. Arrivé à un tournant de sa carrière et de son auto-analyse, il livre avec ce film un des plus formidables exercices d'exhibition auquel un réalisateur se soit jamais prêté. Sans recours au moindre plan X, il en fait pourtant le plus grand film porno de l'histoire. **Body Double** peut, certes, se voir seul, comme un formidable exercice de style, mais il acquiert une aura démente à la lumière des films du maître qui le précèdent.1.85 16/9ème , VO + VF 2.0 et sous-titres.

Egalement parus

SPEED *(PFC)*. Concept de série B géré efficacement et sans fioritures. Le «talent» dont a fait preuve le réalisateur Jan De Bont depuis confirme ce que nous pensions. **Speed** est avant tout un bon film de producteur.

58 MINUTES POUR VIVRE *(PFC)*. Un **Die Hard** par le réalisateur de **Prison** et de **Peur Bleue**. Histoire d'avoir un **2** entre le **1** et le **3**.

- Zone I (FNAC Import Service) -

LES EVADES. Enfin une copie qui rende justice à l'élégance du film de Frank Darabont et permette de jeter l'ignoble copie zone 2. 2.35 en 16/9ème, VO + VF en 5.1, sous-titres français.

SUMMER OF SAM. Quand Spike Lee arrête de poser et fait du vrai cinéma. Bluffant de technicité jamais envahissante, interprété à l'exactitude. A découvrir sans plus tarder. 1.85 en 4/3, VO en 5.1.

DUEL AU SOLEIL. Quand David O'Selznick décide de faire plus exhubérant, plus mélo, plus sensuel que son **Autant en Emporte le Vent**, le résultat en est ce symbole du cinéma de l'effet, racoleur, excessif, énorme, parcouru de couleurs qu'on n'a jamais vues sur notre planète. On adore ou on déteste, c'est carrément une question de choix idéologique.

■ Rafik DJOUMI ■

Pin-up

ALEXANDER KEITH

«Wendy était trop faible et trop naïve : je l'ai supprimée !»

Il y a encore trois ans, la californienne Alexander Keith n'existait pas. En tout cas pas sous ce nom-là. Car les afficionados de la série B et Z vouaient pourtant déjà un véritable culte à cette sculpturale blonde adepte des arts-martiaux, à l'époque où elle répondait au moyennement doux pseudonyme de Wendy Schumacher, alors égérie de la société *A-Pix* qui lui fait tourner quatre films dans la même année.

Née Dawn Walters en 1971, Alexander Keith nourrit le rêve de devenir actrice depuis qu'elle a soufflé ses sept bougies, quand une de ses institutrices lui propose de participer à un spectacle musical organisé par son école. Loin d'être timide, elle sélectionne une de ses chansons préférées, «It's All Right To Cry», demande à sa mère de l'accompagner au piano et va jouer les divas devant une foule enthousiaste. Mais Dawn devra attendre quelques années avant de faire ses premiers pas devant une caméra. Fille aînée d'une famille de trois enfants, elle va être obligée de faire une croix sur sa vie d'adolescente pour s'occuper de ses sœurs lorsque son père quitte le nid familial. Une expérience dont elle s'acquitte honorablement, sans rechigner, et où elle se forgera un caractère d'acier. Lorsqu'elle arrive à Los Angeles en 1995, elle est aussitôt approchée par les exécutifs de la société *A-Pix*, grands pourvoyeurs de films fauchés qui subsistent grâce au marché de la vidéo. Après un bout d'essai concluant, elle se retrouve à l'affiche de deux nanars, **Star Hunter** et **Animal Instincts 3**, sous le pseudonyme de Wendy Schumacher. Très professionnelle — elle assure la promotion de chacun des films à travers les Etats-Unis — Wendy gagne rapidement ses galons de starlette et assure une certaine rentabilité à ses investisseurs. A tel point qu'elle tourne dans la foulée **Scorned 2** et **Fugitive Rage**. Pom-pom girl en proie à des extraterrestres belliqueux dans **Star Hunter**, femme fatale machiavélique dans **Animal Instincts** 3, étudiante aux pouvoirs de séduction diaboliques dans **Scorned 2**, elle trouve surtout son compte dans **Fugitive Rage** de Fred Olen Ray, pour lequel son rôle est calqué sur celui d'Anne Parillaud dans **Nikita**. «*Comme je suis attirée par les sports de combat — que j'ai appris aux côtés de mon mari, un des meilleurs profs de kung-fu et de karaté que vous trouverez sur la côte ouest —, j'ai toujours développé un certain goût pour les femmes d'action. Des rôles qu'on nous attribue rarement puisque l'industrie du cinéma est dominée par une mentalité machiste. Pourtant, je suis persuadée que les femmes aimeraient avoir plus souvent l'occasion de s'identifier à ce genre de personnage, à condition qu'il soit à la fois féminin, athlétique et cultivé. Mais on ne nous donne jamais l'occasion de nous illustrer dans ce domaine exclusivement réservé aux mecs*». En effet, en quatre films, Wendy Schumacher aura surtout eu l'occasion de tomber le chemisier.

Début 1997, Wendy passe par une crise existentielle et ne donne plus aucun signe de vie. Elle réapparaît quelques mois plus tard, transformée, les cheveux coupés très court et répondant désormais au nom d'Alexander Keith. Aujourd'hui, rien de tel pour la contrarier que de l'appeler Wendy Schumacher. Un cas de schizophrénie avancée ? Pas tant que ça. «*Je voulais changer mon image, j'en éprouvais vraiment le besoin. Je commençais à me sentir de plus en plus mal dans ma peau. Les rôles que j'avais tenus jusque là n'étaient pas très gratifiants, même si je ne les regrette pas pour l'expérience qu'ils m'ont apportée. Mais il était hors de question que je continue dans cette voie. Je me suis fait avoir, j'étais naïve et tout est arrivé tellement vite. A cette époque, je souhaitais faire du cinéma et j'étais prête à tout pour y arriver. Donc, dès qu'on me demandait de me déshabiller, j'acquiesçais sans broncher, pensant que c'était nécessaire au rôle et surtout bon pour ma carrière. Qu'est-ce que j'ai pu être idiote ! La nudité ne me dérange pas, mais il ne faut pas que ça devienne une habitude. Je n'essaie pas de me dédouaner de ces films, mais Wendy commençait à être associée uniquement à des rôles sexy, qui ne me correspondent finalement pas du tout. Changer mon nom était donc également symbolique pour moi en tant que femme. J'ai décidé de porter un nom masculin parce que dans ce métier, on n'oublie pas une femme qui s'appelle Alexander, surtout quand on peut rapprocher ce pseudonyme d'un personnage historique, en l'occurrence Alexandre le Grand. Et c'était le prénom d'un gamin que je gardais pour me faire de l'argent de poche quand j'étais étudiante, le plus adorable que j'ai rencontré*».

Tel le Phoenix, Dawn Walters renaît de ses cendres et tire définitivement un trait sur la première partie de sa carrière, passée à jouer les bimbos écervelées et les soubrettes qui se font culbuter sans véritable raison scénaristique, juste pour le plaisir du client. Désormais, lorsqu'elle est à l'écran, Alexander Keith ne se déshabille plus : elle cogne et elle mitraille. Plutôt bonne actrice et surtout en parfaite condition physique, elle a récemment fait la démonstration de ses nouveaux talents au détour de deux films de Fred Olen Ray. D'abord aux côtés de Michael Dudikoff dans **Contre Offensive**, où elle combat des terroristes russes qui menacent d'utiliser l'arsenal d'un sous-marin high-tech pour relancer la Guerre Froide, puis dans **Prophet**, sorte de croisement entre **Bloodfist** et **Scanners**, où elle aide Don «The Dragon» Wilson à retrouver des mercenaires télépathes recherchés par le gouvernement.





Wendy Schumacher (dans ***Scorned 2****) devient Alexander Keith : après une crise existentielle, beaucoup de changements (surtout les cheveux)*

Damien GRANGER

FACE AUX CRAIGNOS, LA PRESSE UNANIME !

Un texte joyeux, archi-documenté et méchamment instructif. Un excellent bouquin de cinéma (Charlie Hebdo).

Les Extraterrestres n'auront qu'une envie : vous le piquer (Aventuriers).

Rigolo et léger, plus kitsch, tu meurs (Le Figaro Etudiant).

Illustré par des quantités d'affiches hilarantes et de photos parfois saignantes, ce livre est un vrai régal (Le Matin, Suisse).

Le tome 3 de l'histoire du cinéma des effets spéciaux, plein d'illustrations étonnantes (Le Républicain Lorrain).

Une somme de photos infos et anecdotes sur le monde merveilleux du cinéma B, voire Z. Des centaines d'images gore, poétiques ou absurdes, mais toujours drôles (L'Affiche).

Un nouvel hommage aux monstres les plus délirants de l'histoire du cinéma (Ciné Live).

Réjouissant survol des grands nanars du cinéma fantastique, sous une pluie d'illustrations et un texte plein d'humour (Télé K7).

Tous les monstres super top moches dans ce troisième opus des Craignos Monsters (20 Ans).

On adore cette encyclopédie de l'horreur bidonnante. Monstrueusement drôle (Studio Multimédia).

Un bel hommage au cinéma fantastique de série B (Ouest France).

Monstres ringards en vedette où l'auteur explore avec humour la planète des séries Z (Paris Normandie).

Le livre qui dit tout sur les films de séries Z (Libération).

Le retour de tous les monstres du cinéma fantastique. Jubilatoire (L'Est Républicain).

Anthologie des créatures les plus Z, pleins d'infos et une icono très graphie. Un cadeau monstrueux (Première).

ZE CRAIGNOS MONSTERS
LE RE-RETOUR
LES GRANDS THEMES DU CINEMA FANTASTIQUE
Jean-Pierre PUTTERS
VENTS D'OUEST
MAD MOVIES

En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

Disponible également à la Librairie du Cinéma

MOVIES 2000

49 rue de La Rochefoucauld
75009 Paris
(ouverte du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)



Si la dose prescrite ne remplit pas son office, n'hésitez pas à augmenter la posologie avec les tomes 1 et 2 des CRAIGNOS MONSTERS. Chaque volume : 240 F (port compris) à notre adresse : Mad Movies/ Impact, 4 rue Mansart, 75009 Paris.





Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 46
Fax : 01 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 41
Fax : 01 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex